

“ AR C'HEVRE BREIZEK ”

Kelaouen-gelc'h evid ober gant hon bro unan binvidik

Le Consortium Breton

Revue encyclopédique mensuelle illustrée
pour la mise en valeur des ressources de la Bretagne

INDUSTRIE - COMMERCE - MARINE
AGRICULTURE - LÉGISLATION - SCIENCES
HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE
IEZ HA LENNEGEZ BREZONEK



Le Numéro : 5 francs

Siège Social : Riec-sur-Bélon, Finistère

Administration : Carhaix, Finistère.

Bureaux à : Quimperlé, Carhaix, Morlaix, St-Pol-de-Léon

LE CONSORTIUM BRETON

COMITÉ DE RÉDACTION

Directeur: Jean DE SAISY DE KERANPUIL, Chevalier de la Légion d'Honneur, Croix de guerre, président des Sociétés Anonymes *Les Grès et Kaolins du Finistère*; *les Produits Céramiques de Cornouailles*; *les Forces Motrices de VELLÉ*; *les Four à Chaux du Pohor*; de la Société à participation limitée *Le Consortium Breton*, industriel à Riec.

Administrateur: François JAFFRENNOU, druide Taldir, Officier d'Académie, Docteur de l'Université de Rennes, négociant à Carhaix.

Conseil: Maître Yves FOURNIS, Licencié en Droit, avoué à Quimperlé.

Membres: Léon LE BERRE, barde Abalor, publiciste à Quimperlé;

Lucien GOUJON, Ingénieur des Arts et Métiers, à Riec.

TARIF DES ABONNEMENTS

France: 1 an, 50 francs; 6 mois, 28 francs.

Etranger: 1 an, 100 francs; 6 mois, 50 francs.

TARIF DE LA PUBLICITE

L'Administration traite à forfait et n'est pas liée par les Agences.

PAIEMENTS

Tous versements doivent être effectués sans aucun frais au compte courant de Chèques Postaux n° 106.95, Rennes, au nom de l'Administrateur.

COLLABORATEURS

Les manuscrits sont groupés par l'Administrateur; ils ne sont pas restitués. Il n'est pas pris d'engagement de soumettre épreuves préalables.

Il sera rendu compte par l'un des membres du Comité de Rédaction de tous les ouvrages, dont un exemplaire sera adressé aux bureaux du *Consortium*, 14, avenue de la Gare, à Carhaix (Finistère).

1^{re} Année. — Vol. 2. — N° 10

NOVEMBRE 1927

LE CONSORTIUM BRETON

“ Ar C'hevre Breizek ”

REVUE ENCYCLOPÉDIQUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Directeur: JEAN DE SAISY DE KERANPUIL

Administrateur: François JAFFRENNOU, druide TALDIR

SOMMAIRE

Les Délégations d'Outre-Mer à Riec. — Au Pays Basque, par TALDIR. — La véritable histoire de La Tour d'Auvergne-Corret (*suite*), par TALDIR. — Le Temple de Mars de Corseul, par LE GUENNEC. — Epilogue du soulèvement des Bonnets-Rouges, par TALDIR. — Un Noël londonien, par LÉON LE BERRE. — Les compagnons bretons de Jeanne d'Arc, par J. TRÉVÉDY. — Un coin du Trégor finistérien (*suite*), par LE GUENNEC. — Les vedettes de chez nous, par LAGADEC. — Le marquis de Bolibar, roman, par LÉO PÉRUTZ. — Ballade des noms bas-bretons, par M. DELAPORTE. — La visite des morts, par H. DE LA GUICHARDIÈRE. — Les bons gîtes. — Avanturio ar citoian Jean Conan à Voengamp (Kendalc'h) gant F. GOURVIL. — En Bro-Dreger a dreuz parkou (Kendalc'h) gant Y. BERTHOU. — Gwerz menez sant Mikael, gant Ch. ar BRAZ. — Tristidigez, gant ARGRALL. — Actualités. — Bibliographie. — Notre carnet mondain. — Questions et réponses. — Causerie Financière, par LE GONDECK. — Annonces, etc...

COLLECTIONS - RÉASSORTIMENTS

Demandez-nous des collections complètes de la Revue depuis le numéro 1; nous vous les fournirons. Si vous êtes abonné, et s'il vous manque un numéro, réclamez-le à nos bureaux; nous vous l'enverrons gratuitement.

N'oubliez pas que la collection de la 1^{re} année d'un magazine fait toujours prime, parce qu'elle devient bientôt introuvable.

Voyez l'annonce pour nos Classeurs automatiques.

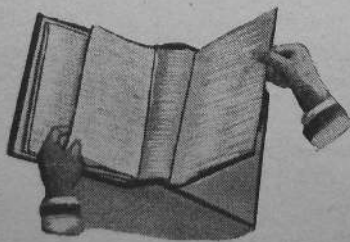
Vous avez intérêt à conserver vos Revues

MAIS LA RELIURE EST CHÈRE

Reliez-les vous-même au fur et à mesure
:: :: de leur réception avec :: ::

L'ENCARTAGE du Consortium Breton

qui tient un SEMESTRE (6 numéros)



En vente à notre Administration à CARHAIX (Finistère)
Franco domicile : 7 fr. 50

LES DÉLÉGATIONS

D'OUTRE-MER A RIEC, LES 13-15 AOUT 1927

DELEGUES D'ECOSSE

- M. Neill Shaw, Secrét. Général de la *Comunn Gaedhealach*, Glasgow;
M. Malcolm Johnston, Secr. de la *Highlands Pipers Society*, Edinburgh;
M. Ian Moffatt-Pender, de la *Scottish Pipers Society*, Edinburgh, et Madame;
M. Charles Campbell, Président de la *Glasgow, Mull, and Iona Association*, et Madame, de Glasgow;
M. Frederick MacLeod, représentant la *Royal Celtic Society*, et Madame, d'Edinburgh;
M. le Colonel Gilbert Gunn, de la même Société, et son fils Ian;
M. John Mac Donald, M. A. de Glasgow;
M. William Mac Kay, avoué à Inverness, et Madame;
M. Alexander Mac Donald, homme de lettres, Glen Cona, Inverness, et Madame;
M. D. G. Mac Lennan, professeur de danses nationales, d'Edinburgh;
M^{me} Christison, représentant le *Highlander's Institute*, Glasgow;
M^{me} Barron, de Glasgow;
M^{me} Angus Robertson, femme du Président de la *Comunn Gaedhealach*, et ses deux filles, Donald et Bertha;
M^{me} Alexander Whyte, d'Edinburgh;
Miss A. M. Muirhead, représentant la *Scottish Home Rule Association*, Glasgow;
Miss Shoena Mac Laurin, de la même Société;
Miss Colquhoun, de Glasgow;
Miss Ramsay, Présidente de la *Franco-Scottish Society*, Edinburgh;
M^{mes} Buchanan, sœurs, d'Edinburgh;
Miss Augusta Lamont of Knoch-Dow, Secr. de la Délégation, Toward, Argyll.

DELEGUES DU PAYS DE GALLES

- Rév. Evan Jones (Conan), délégué de l'Archidruide, de Pen-Maen-Mawr, et Madame;
M. W. E. Williams, Archiviste du *Gorsedd*, Colwyn Bay;
M. Walter Rees, barde porte-glaive, de Carmarthen;
M. W. S. Gwynn Williams, dir. du *Cerddor Newydd*, Llangollen;
Alderman John Lewis, de Swansea, et Madame;
M. David Williams, député de Swansea, et son fils;
M. William A. Jenkins, armateur, ancien député, Swansea;
M. William Lewis (Cerddvab), Swansea;
M. D. H. Morgan, Président des *Cymrodorion*, Section de Swansea;
M. Nathaniel Eryl Thomas, avocat à Swansea, et son fils;

M. William Ambroise Bebb, prof. au Collège de Bangor;
Rév. James Davies, de Swansea;
M. David Thomas Johns, Directeur du *Daily Post*, Swansea;
M. W. Williams (Talog), et Madame, de Swansea;
M. David Prosser (Counvelin), et Madame, de Neath;
M. David Arthen Evans, de Cardiff;
M. J. Griffith Jones (Ieuan Gwendraeth), de Cardiff;
M. Gérard Owen, fils de Dyfnallt, de Carmarthen, et sa sœur Meirion;
M. D. Protheroe Thomas, de Swansea, et Madame;
M^{me} Henry Folland (Lili'r Dyffryn), Vice-Présidente du *Collège Universitaire*, Swansea;
M^{me} Combe Tennant (Mam o Nedd), ex-déléguée de Grande-Bretagne à la *Ligue des Nations*, à Genève, de Neath;
M^{me} Ellen Harris (Eluned Tawé), ex-Mairesse de Swansea;
Lady Gladys Gregg, de Northumberland;
Miss Annie Watts (Pen-Cerddes Tawé), de Swansea;
Le Colonel Obry, Comm. de Fusiliers, de Cardiff;
M. W. R. Davies, Directeur des Aciéries de Briton Ferry, en Glamorgan;
Miss M. Morlais Samuel, de Swansea;
Miss Emma Morgan, receveuse des Postes, Swansea;
Miss Mary Emmanuel (Mair Aman), d'Amanford, Carmarthen;
Miss Morwen Morgan, de Swansea;
Miss Dorothy Davies (Filores Tawé), de Swansea;
Miss Phillis Jones, prof. de Sciences, de Neath;
M^{me} Diverres (Telynores Lleifiad), et son fils Arnel.
M. David Rhys Phillips (Beili Glas), Secrétaire de la Délégation, Bibliothécaire de la Ville de Swansea.

DELEGUES DE LA CORNWALL

M. Trélawny Roberts, Représentant l'*Association des Cornwallais de Londres*;
M. William D. Watson, de Trévarth Lanner, Redruth;
M. A. M. Bluett, Directeur du *West Briton*, à Truro;
M. William Trégonning Hoper, Bibliothécaire, représentant l'*Association des Luttes de Cornwall*, à Falmouth;
M. A. Williams, de Saint-Ives, et Madame;
M. A. Pool, de Saint-Ives, et Madame;
M. R. Morton Nance, président de *Old Cornwall Federation*, Secrétaire de la Délégation, à Carbis Bay.

DELEGUES DE L'IRLANDE

OFFICIELS :
Mr. Pierce Kent, Directeur des Travaux Publics, et Madame;
Mr. Ferguson, Sous-Secrétaire d'Etat au Ministère du Commerce;
Mr. Whelelan, Chef de Service au Ministère du Commerce;
M^{me} G. Crofts, Inspectrice Gouvernementale;
Mr. Léon O'Broin, Chef de Bureau au Ministère des Finances;
Mr. Lughaidh Mac Gearailt, Chef de Bureau au Ministère des Finances;
Mr. Paul O'Farrel, Fonctionnaire du Théâtre de l'Abbaye.

UNIVERSITÉ :

Mr. Liam O'Brian, Professeur de Langues au Collège Universitaire;
M^{me} Agnès O'Farrelly, Professeur d'Irlandais au Collège Universitaire, Secrétaire;
Mr. J. Walshe, Ingénieur, Professeur technique au Collège Universitaire;
Mr. Fynes Clinton, Professeur de français et d'espagnol au Collège Universitaire.

COMMERCE-INDUSTRIE :

Mr. Harry Gallagher, Fabricant de Chocolat, à Tallacht, Dublin, et Madame;
Mr. Arthur O'Reilly, Fabricant de Caisses, Poolbeg St. Dublin;
Mr. E. Rowan, Pépiniériste et Marchand de Graines, Dublin, et Madame;
Mr. Arthur Henderson, Agent d'Assurances, Dublin;
Mr. Padraig Fleming, Importateur de Vins, Blackrock;
Mr. Edward Gallagher, Négociant à Tallaght.

PROFESSIONS LIBÉRALES :

Mr. Georges Moonan, Avoué, Auteur d'une Histoire de l'Irlande, Rathgar, et Madame;
M^{me} Antonia Mac Donnell, Avocate, Ballsbridge;
Mr. Joseph Mooney, Avocat, Drumcondra;
Dr. Liam Grimley, Médecin, Drumcondra;
Mr. Joseph O'Neill, Artiste, Théâtre de l'Abbaye, Dublin.

DIVERS :

Miss O'Flinn, de Londres, ex-Secrétaire de la Société Irlandaise de Londres;
Le Rév. M. G. Conlon, Presbytère de Dunstan, Angleterre;
Miss Lily O'Farrelly, de Virginia, Comté de Cavan;
Mr. Redmond et M^{me} Gallagher, de Tallaght;
M^{me} Mac Donough Mahony, Actrice, Sandymount, Dublin.





Au Pays Basque

Par TALDIR

L'Assemblée Générale des Provinces de France ne pouvait se tenir dans un pays plus pittoresque et ayant mieux conservé son caractère particulier que le Pays Basque du versant français des Pyrénées.

La race « euskarienne » s'étend sur sept cantons ou districts, dont deux sont en France et cinq en Espagne. Ces sept cantons parlent une langue ancienne — de la famille dite des langues agglutinées — qui, malgré de nombreux emprunts à l'espagnol et au français, s'est maintenue relativement pure, et sert d'intermédiaire habituel d'expression à environ 400.000 personnes, dont le quart seulement en France. W. F. Edwards, de l'Académie Royale de Londres, dans ses *Recherches sur les Langues*, dit que le basque n'a aucune affinité avec le celtique, contrairement à ce que certains ont prétendu. Il est le seul reste de la langue des Ibères, premiers habitants de l'Espagne, auxquels se mêlèrent, plus tard seulement, des Celto-Gaulois.

La curiosité de cette langue consiste en ce que des particules, détachées dans les autres langues, entrent ici en combinaison avec les mots. Exemple: *Mendi*, montagne; *mendia*, la montagne; *mendiaz*, de la montagne; *mendian*, dans la montagne; *menditarat*, vers la montagne, etc...

La littérature basque est indigente; il n'y a pas, du moins en France, de journaux ni de revues en langue basque, et le Gouvernement ne l'enseigne pas dans les écoles du pays. Le clergé la maintient dans le culte et les églises des campagnes.

**

On entre au Pays Basque à Bayonne, qui n'est qu'à trente minutes de chemin de fer de Biarritz, station balnéaire incomparable, qui doit sa réputation à son climat, si doux qu'on s'y baigne toute l'année. C'est une ville d'hiver délicieuse, mais elle ne comprend guère, à côté de la grande aristocratie française qui y mange ses revenus, que milliardaires sud-américains, yankees orientaux, anglais, hollandais. Elle possède de luxueux hôtels où vous payez la plus modeste chambre de 50 à 80 francs; le repas — (sans boisson) — de 30 à 50, et l'on n'y est pas mieux que chez la Mère L'Hévéder, à Saint-Nicolas-du-Pélem, où l'on dîne à 8 francs, cidre compris. Biarritz pos-

— 1079 —

sède des Thermes, alimentés par les sources salines de Briscour, dix fois plus salées que la mer, et que fréquentent les richissimes goutteux de l'univers.

**

La Réunion Générale des Délégués des S. I. de France et des Colonies se tenait à l'Hôtel de Ville, le samedi 24, à 16 heures. Le grand salon de la Mairie est comble. Ma femme et moi avons à peine trouvé place, près du petit groupe de Bretagne, que forment, avec nous-mêmes, M. et M^{me} Bahon-Rault, et M. et M^{me} Octave-Louis Aubert, que je me trouve en présence d'un Monsieur qui s'est dérangé pour nous saluer. C'est M. Pocard de Kerviler, Inspecteur Général des Ponts-et-Chaussées, délégué du Ministre des Travaux Publics. Je ne m'attendais pas à le trouver dans cette haute situation. Nous ne nous étions pas rencontrés depuis Morlaix, en 1899, où M. de Kerviler, simple ingénieur, fréquentait comme moi le groupe qu'animait la verve de ce bon régionaliste languedocien Auguste Cavalier, journaliste, et où l'on coudoyait Maître Tugdual de Parseau, le D^r Gamblin; Guillou, principal clerc; Vérant, notaire, et quelques autres.

Nous évoquons ces souvenirs de jeunesse. J'y joins celui du défunt père de M. de Kerviler, de Lorient, qui fut le premier président de l'*Union Régionaliste Bretonne*, et dont les œuvres savantes sont dans toutes nos bibliothèques... Un moment plus tard, c'est M. Monmarché, directeur des *Guides Bleus*, apparenté à mon regretté ami Botrel, qui arrive les mains tendues; puis Marc Leclerc, le grand poète de l'Anjou, et sa femme, en costume angevin (Marc Leclerc a été très mêlé à la colonie bretonne de Paris), et je citerai encore parmi les connaissances rencontrées, Emile Guéret, membre de la Chambre de Commerce de Rouen et Conseiller du Commerce Extérieur, accompagné de sa femme, en costume normand, Guéret occupait, avec un talent apprécié de tous — il est hôtelier — les fonctions de brigadier d'ordinaire à la section où j'étais moi-même fourrier en 1916. Comme on se rencontre... là où on y pensait le moins, et que le monde est petit!

Après la lecture des différents rapports, desquels il résulte que la situation financière de l'Union des Fédérations provinciales de Syndicats d'Initiative est florissante, puisqu'elle approche de 8 millions de recettes, ce qui n'est pas encore suffisant pour développer et soutenir le Tourisme, dit M. Audigier, secrétaire général, l'assistance se sépare pour se préparer en vue de la réception du soir, qui fut une merveille...

Toutes les vieilles Provinces d'une France au visage de Bretagne s'étaient transportées au Casino de Biarritz: noble Bretagne mi-partie mer et forêt; Normandie riche et plantureuse; Provence olivâtre; Champagne blonde comme ses blés; Bourgogne rose comme ses beaujeaulais; Jura; Bresse; Berry;

Limousin; Poitou; Savoie; Gascogne et Béarn, et vous Alsace, rentrée au bercail gaulois, qui avait le Rhin pour barrière. Vous montriez à Biarritz vos beaux atours, et tout ce charme qui se dégage des costumes de nos grand'mères: des fichus clairs; des tabliers brodés; des coiffes de dentelle tuyantée; des châles-tapis à fleurettes; des mantilles à franges; des justaucorps; des cotillons courts; des robes garnies de velours; et aussi des blouses blanches de Basques; des bérets montagnards; des vestes écarlates; des culottes courtes; des pantalons à pont; des gilets à revers; des casques à mèche normands; et des chapeaux bretons à rubans.

Le Comité des Fêtes ne s'était pas contenté de prévoir un menu succulent de mets régionaux; la soirée de gala — (400 invités) — comprenait aussi un programme d'attractions qui fut pour les visiteurs la meilleure leçon d'art basque. Une chorale *Lous mats*, entonna des mélodies purement basques, âpres et brèves tantôt, puis soudain lentes et graves. Elles exprimaient l'âme fière et indépendante d'un petit peuple qui a su résister à la pression du double étai franco-espagnol qui l'enferme... J'ai particulièrement goûté le *Goizeko Izarra* et le *Guernika Arboita*, hymne national.

Et voici les danseurs, les fameux danseurs d'*arin-arin* (léger-léger) et de *fandago*. Bras en l'air, doigts claquants, les couples dansent en se faisant face, sans se toucher. Ils dessinent des arabesques avec la pointe de leurs espadrilles blanches. Qu'ils sont gracieux et souples! Quelle danse aérienne! Le rythme vers la fin s'accélère, un délire sacré s'empare des danseurs et danseuses, et cela fini net, d'un coup, par un grand saut... quelque chose comme le passe-pied montagnard que les Gars de Poullaouën ont remis en honneur, ou la gigue écossaise. A contempler ces danses, on a comme une vision des pas sacrés par lesquels les Egyptiens, les Grecs, les Romains, et aussi les premiers Celtes, honoraient les dieux.

Lorsque les discours, habituels en pareille circonstance, — ceux du marquis d'Arcangues, l'illustre poète pyrénéen; du maire de Biarritz, M. Petit; et du Breton de Kerviler, — eurent été entendus, on vit défilé sur la scène, — sous la présidence du plus parisien des Français, M. André de Fouquières, — les dames qui représentaient les Provinces, toutes aussi belles et aussi distinguées.

Le défilé fut clos par quelques jeunes femmes des pays de Madrid, de Murcie et de Ségovie, dans leur toilette de cour.

Et la soirée se continua par une audition de l'excellent chanteur basque Tiburce Iriarte...

« *Penez e ma kont koste Breiz-Izel?* » fit soudain près de moi une voix de « chez nous ». Je me retournai. Un invité que je n'avais pas l'honneur de connaître m'interpellait en bre-

ton. Je répondis de même. Présentation: « Madame, et M. Louis Roumier, Contrôleur des Contributions Directes à Biarritz. »

Qu'on juge de notre plaisir à rencontrer là un compatriote bretonnant, — né à Brest, — mais qui fut élevé dans la campagne de Berrien, chez ses parents maternels, les Bizouarn, et qui n'a jamais, depuis, oublié la langue du cœur et du foyer.

Et cette inoubliable soirée se termina, pour nous, aussi bretonnement qu'elle avait commencée, devant une *Izarra*, servie par qui? Par un garçon de Plancoët! On ne peut faire un pas dans le monde sans rencontrer des Bretons, fiers de leur pays, conscients de sa beauté et de sa force, comme ce M. Roumier, chez qui une haute situation de fonctionnaire n'a pas le moins du monde effleuré l'âme cornouaillaise qu'il se forma à l'orée des forêts d'Huelgoat.

**

Le lendemain, dimanche 25, M. Roumier nous emmenait, dans sa « Talbot », jusqu'aux frontières d'Espagne. Nous filons, par une magnifique route goudronnée, vers Hendaye, par Guéthary, Saint-Jean-de-Luz, Ciboure, Urrugne et Béhobie.

Les sites sont admirables, les horizons imprévus, les panoramas surprenants. Les regards émerveillés errent de l'Océan bleu à la Rhune et aux cimes des Pyrénées.

Le pays est à la fois sauvage et civilisé. A côté de maisons basques aux noms rocailleux, vous avez des théés, des dancings et des palaces, accrochés au flanc de l'*Eskualterra*. On ne reconnaît pas les indigènes des touristes, ceux-ci ayant tous arboré le béret étroit, qui les coiffe drôlement. Cependant, à Saint-Jean-de-Luz, des groupes de bleu vêtus, en casquettes, et au teint clair, donnent une vision d'Armorique. Ce sont des pêcheurs de sardines, venus de Douarnenez, de Guilvinec et de Concarneau. Ils ont une importante colonie au petit port de Socoa. Chancereille a transplanté une de ses usines de conserves à Ciboure, et M^{re} Le Delliou y reçoit *Ar C'heve breizek*. De ci de là, pointent quelques coiffes blanches de *penn-sardin*. Mais le temps presse: impossible de s'arrêter. Nous brûlons Urrugne, à cheval sur la Nivelle, avec ses vieilles maisons et son église du xv^e siècle, pour atteindre d'un bond Béhobie, ville frontière, sur la rive droite de la Bidassoa. Nous stoppons à un mètre du poste de douanes français, qui garde l'entrée du pont internationalisé, jeté sur la rivière, à l'autre bout duquel nous voyons les uniformes gris des douaniers espagnols. A 200 mètres en aval du pont, on aperçoit l'île de la Conférence, où fut signée la paix des Pyrénées, en 1659.

Nous prenons, à gauche, une route étroite, dans une vallée encaissée, qui nous mène au bourg de Biriatoù, perché sur une éminence, comme un nid d'aigle. Ce hameau est situé sur les ruines d'une place forte bâtie par le Prince Noir. La route s'arrête sur la place dallée du village, où des jeunes gens jouent à la pelote basque, en face d'un « fronton » blanc. La grand'

messe vient de finir. Des femmes en mantille noire, des paysans rasés, en veste courte, regagnent leurs *etché-berria* (maisons blanches). Ils s'arrêtent, étonnés, devant nos costumes bretons, étranges dans leur village immuable. Nous pénétrons dans l'église, dont un brave recteur basque nous fait les honneurs. Il nous explique que cette galerie circulaire surélevée est réservée aux hommes, tandis que les femmes se contentent du parvis. Devant certaines chaises, sur des carpettes noires, sont des « queues de rat » en cire, comme on en portait en Bretagne pour la Chandeleur : les fidèles les allument le dimanche à la mémoire de leurs morts de l'année. Le catéchisme et les sermons se font en basque, nous dit le recteur, ses ouailles ne sachant pas le français.

Et maintenant, je comprends bien pourquoi La Tour-d'Auvergne-Corret hésitait entre la vallée de la Bidassoa à Biriadou, et la vallée du Blavet à Trémargat, pour prendre sa retraite. Toutes les deux ont la même grandeur sauvage, les mêmes sites rocheux, et l'on y parle des langages jumeaux dont les origines se perdent dans la nuit des âges.

J'étais loin de penser que le hasard des étapes me mènerait un jour à ce village perdu de Biriadou, où tout me parle de mon grand compatriote carhaisien. C'est ici, dans cette région basque, qu'il a passé les deux années les plus glorieuses de sa carrière : 1793 et 1794. Tous ces lieux furent témoins de ses exploits : le camp de Serres, près de Saint-Jean-de-Luz ; la Bidassoa ; Urrugne ; les hauteurs de la Croix-des-Bouquets ; la chapelle de Sagorry ; et au delà, en territoire espagnol, Fontarabie, qu'on découvre toute proche ; et plus loin, Saint-Sébastien qu'il força à se rendre. Et c'est à Bayonne qu'il fit imprimer son premier livre...

Mais aucun autre lieu ne parle de lui plus que Biriadou. En juillet 1793, les Espagnols s'étaient retranchés dans ce village réputé imprenable. La Tour-d'Auvergne-Corret, avec ses grenadiers, a monté par cette route en lacet ; il a débouché ici, à la tête de ses hommes, dans cette rue tortueuse ; il a sauté, le premier, dans le cimetière qui entoure cette église crénelée, sous une grêle de balles, protégé par son vieux manteau qu'il portait sur le bras ; il en a enfoncé ces portes, et fait la garnison prisonnière. Ce fut une rude journée, qui alla jusqu'au corps à corps. Auprès du capitaine breton combattait une jeune femme de vingt ans, la grenadière Liberté Rose Barreau, qu'il proposa ensuite, à la Convention, pour le grade de sous-lieutenant.

Après avoir vu ces lieux historiques, nous reprenons le chemin du retour, par Hendaye et la côte. A Ciboure, des enseignes répétées vous incitent à visiter *la Réserve*. Qu'est-ce ? Une maison de nuit, face au golfe. C'est le point préféré des nostalgiques cosmopolites. Des boys chinois leur y versent du thé. Ils y dansent le charleston. Les roi d'Espagne, les prince de Galles, les Vanderbilt, les Aghakahn, les Westminster, les

Kapurthala, les Cécile Sorel barrent les routes de leurs immenses et luxueuses « *Rolls Royce* ». Admirons plutôt les falaises, qui s'effritent à chaque marée, et les curieuses stratifications de la côte, où une route en corniche est en construction, le long du petit chemin de fer. Et voici de nouveau Biarritz, avec ses rues plus encombrées d'autos que celles de Paris, ses jardins de tamaris, ses terrasses de bars surpeuplées, ses théâtres et tout son falbala, contre lequel, certes, je ne troquerai pas la plus paisible des grèves d'Armorique... Mon excellent compatriote Roumier n'est pas de mon avis. Biarritz, avec sa société internationale, sa vie trépidante, ses réceptions, ses bals, ses spectacles et ses féeries de toute l'année, l'ont définitivement conquis. Il ne revoit sa Bretagne que tous les deux ans ; mais, avec quelle hâte il attend ce mois de congé, qui lui permettra de se retenir dans l'ambiance ancestrale !...

Et maintenant, le train emporte vers Breiz la délégation bretonne, cependant que M. Bahon-Rault, toute la nuit éveillé, combine à grands traits, sur une carte de Bretagne, le circuit touristique de dix jours qu'il aura la lourde charge d'organiser et de présider, au nom des Syndicats d'Initiative de l'Ouest, au mois de mai prochain.





La véritable histoire de La Tour d'Auvergne-Corret

(1743-1800)

PAR F. TALDIR JAFFRENOU

(Suite.)

(Suivie d'extraits de ses œuvres, ornée de ses portraits authentiques et d'illustrations dues à la plume de Gildas Jaffrenou et de Louis Le Guennec.)

XIII. — LA TOUR-D'AUVERGNE FUT-IL AMOUREUX ?

Il nous reste à traiter d'une question délicate pour achever de tracer de l'homme un portrait fidèle, et qui soit d'accord, non avec la Légende, mais avec les Documents.

Théophile-Malo Corret fut-il toute sa vie inaccessible à cette commune passion de notre faible humanité, à l'amour, qui agite les cœurs mêmes des Génies les plus éminents, des savants les plus préoccupés, des hommes qui paraissent les plus fermés aux sentiments de la chair ?

Quelles raisons motivèrent le célibat obstiné du Premier Grenadier de France ?

Les uns, comme Déroulède et Michelet, l'ont attribué, l'un à son état de santé, et l'autre à sa situation de fortune. Comme si seuls les gens bien portants et les gens fortunés se mariaient !

Evidemment, sa santé ne fut jamais florissante, mais il avait ce qu'on est convenu d'appeler « une bonne carcasse » ; d'ailleurs, une âme énergique est toujours maîtresse du corps qu'elle anime. Quant à ses préoccupations de fortune, elles n'entamèrent pas son humeur égale, et il faudrait chercher d'autres explications au peu d'intérêt qu'il semble avoir témoigné au beau sexe.

Cette indifférence a bien pu n'être que tout extérieure, car La Tour-d'Auvergne eut bien un amour, et il le garda fidèlement dans le cœur.

Il fut de ces hommes qui ne connaissent qu'une passion, hommes d'un seul livre — *homo unius libri* — qui suivent une voie droite dont ils ne s'écartent jamais : après s'être une fois donnés, ils ne savent plus se reprendre.

— 1085 —

Le célèbre archéologue Du Châtellier raconte ce fait peu connu. Venu à Carhaix en 1841 pour l'inauguration de la statue du capitaine, il avait rendu visite, à La Haye, à Madame du Pontavice, née Guillart, la petite-nièce de La Tour-d'Auvergne. Celle-ci lui mit entre les mains une liasse de lettres provenant des papiers de son grand-oncle, et toutes écrites *en latin*, sans suscription ni adresse. M. Du Châtellier ayant parcouru ces épîtres, découvrit, à son grand étonnement, qu'elles contenaient tout ce que le héros avait éprouvé d'ardeur pour une jeune fille à laquelle il ne voulut rien dire de ses tourments ; mais il ne pouvait empêcher son cœur de crier son amour. Pour le soulager, il adressait à sa dulcinée, dans une langue morte que personne ne lirait, les témoignages de son affection ; puis, ayant écrit sa flamme, il mettait la lettre dans sa poche.

En 1782, Théophile-Malo confia à son beau-frère « qu'il est bien reconnaissant à sa sœur du désir qu'elle exprime de le voir se marier, mais que cette idée ne lui a passé qu'une seule fois par la tête, et qu'il doute qu'elle y prenne désormais consistance. »

Quelle fut donc cette belle Inconnue qui eut le don de conquérir le cœur de La Tour-d'Auvergne, mais à laquelle il ne révéla pas son amour ?

Les biographes se sont aventurés sur de fausses pistes. Les uns, ajoutant foi à certain récit mystérieux du sieur Veller, juge de paix à Carhaix en 1841, ont raconté que chaque fois que le capitaine revenait au pays natal, une jeune tricoteuse l'attendait au carrefour qui conduisait vers sa maison.

Le capitaine Simond, biographe de La Tour-d'Auvergne en 1895, émet l'opinion que l'objet de la passion du héros fut peut-être Mademoiselle de Châtillon. Il écrivait, en effet, en 1780, après sa visite à Navarre :

« J'ai dîné à Navarre avec le prince de Montbazou. J'ai vu, entre autres, une jeune personne de 16 à 17 ans, Mademoiselle de Châtillon, de la plus exquise beauté. »

Il ne faut pas oublier que Corret avait alors 37 ans, et qu'il n'attachait pas plus d'importance qu'il ne fallait à cette vision d'un jour.

Alors ?... Nous devons à la perspicacité de M. J. Trévédy, modeste fureteur, la clef de ce mystère.

Le 13 juillet 1761, on célébrait à Carhaix le mariage de Marie-Anne Corret avec Maître Limon du Timeur. Théophile-Malo avait 18 ans ; il y assistait. Il noua connaissance avec les deux sœurs de Limon : Françoise, 24 ans, et Pauline, 22 ans. Ce fut de Pauline, jeune fille d'humeur douce et enjouée, qu'il s'éprit. Il la revit souventes fois à Guingamp, chez son beau-frère, et une aimable intimité s'établit entre eux.

Un jour de 1764, devenu majeur, il s'en ouvrit à sa mère et la pria de demander pour lui la main de Pauline Limon. Qu'aurait refusé la mère à son fils préféré ? Mais quelqu'un se trouva qui déranger les plans de la mère et du fils : ce fut le vieux

père Limon, qui repoussa la demande, prétextant que Théophile était bien trop jeune pour se marier, et que d'autre part il n'avait pas de situation. Est-ce pour répondre à cette objection qu'aux derniers jours de 1765, il partit chercher fortune à Paris?

Hâtons-nous de dire que ce refus courtois ne troubla jamais la bonne harmonie entre les deux familles. Corret continua à venir passer à Guingamp ses congés; mais il avait toujours au cœur cet amour qu'il ne faisait plus voir, et pour cause: c'est que sa douce Pauline, brisée par la décision paternelle, entra aux Ursulines, où elle fit profession en 1766.

Les années passèrent: les deux cœurs se gardèrent leur fidélité. Être fidèle à un serment, n'est-ce pas là toute la noble vie de La Tour-d'Auvergne?

Il porta toujours en lui le souvenir de la Religieuse. Il se recommanda même à ses prières, dans ses lettres à Limon; et elle, derrière la grille du cloître, rêvait-elle à celui qui pensait à elle sans cesse? *Chi lo sa?* Toujours est-il que lorsque la nouvelle de la mort du Premier Grenadier fut annoncée à Sœur Pauline par Mademoiselle Buhot de Kersez, de Guingamp, elle fut prise d'un si grand tremblement, que ne pouvant cacher son trouble elle s'éloigna la tête dans les mains, en s'écriant: « Pauvre, pauvre Théophile! » Puis, reprenant son calme, et retournant vivement à ses compagnes, elle leur dit: « Mettons-nous à genoux, mes sœurs, et prions pour lui. »

Ce qui ne peut faire de doute, c'est que la mort de son ami l'affecta à un tel point qu'elle tomba malade et ne tarda pas à le suivre dans un monde meilleur, le 13 août 1802.

XIV. — L'ŒUVRE LITTÉRAIRE DE LA TOUR-D'AUVERGNE

L'œuvre littéraire de La Tour-d'Auvergne se compose de:

1° Sa CORRESPONDANCE, publiée par M. Buhot de Kersez, en 1908, en un fort volume de 390 pages.

2° DISSERTATION SUR LA VILLE DE KERAËS, parue en 1778, rééditée en 1790.

3° LES ORIGINES GAULOISES, qui eurent trois éditions: la 1^{re} en 1790, la 2^e en 1796, et la 3^e, posthume, en 1801.

4° CATALOGUE DES MÉDAILLES frappées par les Empereurs, depuis Pompéi jusqu'à la prise de Constantinople, inédit: manuscrit en la possession de M. le D^r Lancien, sénateur-maire de Carhaix.

5° GLOSSAIRE POLYGLOTTE, ou tableau comparatif de la descendance des langues, dont quelques pages spécimens parurent à la fin des ORIGINES GAULOISES; mais l'ouvrage ne vit jamais le jour. Voici que l'auteur en dit à la fin de l'édition de 1796:

« Forcé de retarder l'impression du Tableau comparatif des langues, que j'avais annoncé comme devant servir de suite à mon Traité sur les *Origines Gauloises*, je me borne à en donner

ici un aperçu. Les matériaux qui doivent servir à la composition de cet ouvrage (à la veille d'être imprimé chez Quillau), sont réunis, il ne s'agit que de les placer dans leur ordre naturel, de donner à leur tout un ensemble et une liaison convenables, afin de ne pas m'écarter du plan méthodique que j'ai suivi. »

5° DICTIONNAIRE GALLO-CELTIQUE (ou français-breton), commencé pendant sa captivité en Cornwall, et qui, lui non plus, ne parut jamais.

6° ÉPÎTRES A UNE AMIE (manuscrit latin).

C'est surtout dans sa *Correspondance* que Corret se révèle à nous tel qu'il était: sincère, honnête, fidèle et généreux. Son style est élégant, enjôné, parfois recherché comme d'usage au XVIII^e siècle, quelquefois obscur. Mais il émaille ses lettres d'anecdotes intéressantes, qui nous font pénétrer dans les petits à-côtés de la société militaire et bourgeoise du temps.

Avec ses amis de lettres, Oberlin, Le Brigant, Le Coz, Johanneau, Guezno, le ton change: il est ici dans son élément; la philologie le passionne; c'est dans l'antiquité gréco-latine qu'il cherche des modèles et des exemples; la théologie chrétienne retient aussi toute son attention.

L'histoire des Celtes et des Anciens Bretons n'a pas de secrets pour lui. Son historique de Carhaix (Keraës) est un des premiers documents sur le passé armoricain: c'est un modèle de parfaite monographie. Evidemment, la science du XX^e siècle n'a pas homologué l'attribution qu'il fait de la fondation de Carhaix au général romain Aetius; mais les explications fournies en échange de celle-là ne sont pas davantage articles de foi.

Le grand reproche porté par les Néo-Celtisants de l'École Universitaire contre La Tour-d'Auvergne consiste à dire qu'il a procédé, à l'aide d'une méthode empirique et fantaisiste, à la recherche de comparaisons inter-linguistiques; qu'il a été obsédé par cette idée préconçue que le breton (le celtique) était la source de toutes les langues européennes et qu'elle était parlée au « paradis terrestre ».

Nous ne pensons pas qu'il faille s'arrêter à ces détails pour juger sainement et sans parti pris le travail documentaire considérable fourni par les *Origines Gauloises*, et où il y a beaucoup à retenir.

La Philologie celtique, au XVIII^e siècle, était une science embryonnaire; il a fallu la créer. Ses premiers représentants furent l'abbé Bulet, de Besançon (1699-1775); le chanoine Déric, de Dôle; et Le Brigant, de Pontrieux. La Tour-d'Auvergne, lui, se dit modestement « disciple de Le Brigant ». Il n'a pas eu la prétention d'apporter la dernière réponse au problème de la parenté des langues indo-européennes; il écrit, en avant-propos:

« Mes découvertes n'offriront ici que des matériaux arrachés à force de travail et de patience des ruines d'un grand édifice, qui attendront que des mains plus habiles les emploient, les

mettent en œuvre, et élèvent un jour à la gloire de mon pays un monument digne de lui être consacré. C'est surtout au citoyen Le Brigant, mon compatriote, à ce savant, à qui cette invocation s'adresse. »

Après une période de critiques acerbes contre le système dit de La Tour-d'Anvergne, on constate un revirement: la science actuelle a reconnu la parenté du celtique, du latin et du grec. Elle admet également la thèse ethnique qui attribue aux Gaulois l'hégémonie en Europe, bien avant celle des Romains et des Germains. Somme toute, un historien comme Camille Jullian ne fait, avec d'autres documents en mains, que corroborer La Tour-d'Anvergne.

Ceci nous amène à terminer par un mot sur ce Le Brigant, dont il est si souvent question, et qui fut la cause indirecte de la mort du vieux capitaine par l'insistance qu'il mit à le supplier de lui faire rendre son fils.

Le Brigant naquit à Pontrieux (évêché de Saint-Brieuc), en 1722. Avocat au Parlement, il publia en 1762 une « *Dissertation* adressée aux Académies savantes de l'Europe sur un peuple celtique appelé Brigantes »; en 1774, à Brest, un « *Petit Glossaire*, ou Manuel instructif pour faciliter l'intelligence de quelques termes de la Coutume de Bretagne, contenant leur définition et étymologie ».

Il vécut longtemps à Strasbourg où il se lia avec le professeur Oderlin, qui lui fournit des matériaux pour achever son ouvrage: *Éléments de la langue des Celto-Goméristes ou Bretons*; Strasbourg, 1779.

En supplément à cet ouvrage se trouve un lexique comparé de termes celtiques, latins, français, italiens, germaniques, hébraïques, etc...

Les œuvres de Le Brigant ont exercé une grande influence sur la formation scientifique de La Tour-d'Anvergne, qui fréquentait lui-même le professeur Oderlin.

Le Brigant a encore publié en brochures: *Observations fondamentales sur les langues anciennes et modernes*, Paris, 1787; *La langue des Parisiens avant l'invasion des Germains*; *La langue des Français la même que celle des Gaulois*; *Observations sur l'origine des sociétés et du langage*, Paris, 1788.

Quand éclata la Révolution, il se retira à Tréguier, et consacra ses dernières années aux études minéralogiques.

Le goût des sciences celtiques, mis à la mode par Le Brigant et La Tour-d'Anvergne, fut continué par Cambry et Eloi-Johanneau, qui fondèrent à Paris, en 1805, l'*Académie Celtique*. Ce groupement de lettrés se maintint jusqu'en 1814; il s'ouvrit alors aux représentants de toutes les sciences anciennes, et devint la *Société des Antiquaires de France* qui existe encore de nos jours (1).

(1) On a célébré à Ploaré en 1926 le centenaire de la mort du docteur Théophile Laënnec, le père de l'auscultation. Or, un fait géné-

ralement ignoré est celui-ci: Laënnec et Corret eurent des ancêtres communs, et voici comment. Nous avons vu que Jeanne-Lucrèce Salaün était fille de Charles Salaün et petite-fille de Théophile, tous deux robins. Or Théophile, le grand-père, avait une sœur, Renée, qui s'était mariée en 1689 à Guillaume Huchet, bourgeois, rue Keréon, à Quimper. Le dit Guillaume Huchet eut un fils, dit Huchet d'Angeville, qui tint Théophile Malo sur les fonts baptismaux, et une fille, Jeanne Huchet, dite de Kerourain, qui épousa le sieur Michel Laënnec, avocat à Quimper. Ils eurent pour fils Théophile (1747) lequel fut père de René-Théophile, l'illustre médecin (1781-1826).

La famille Laënnec, de Quimper, disait descendre des Lahennec, de Pleyber-Christ, dont elle portait les armoiries. Laënnec peut très bien, en effet, être une contraction de Lahennec, nom propre toujours fort répandu en Finistère.

Quoi qu'il en soit, il est démontré que par les Salaün, Laënnec était le neveu de Corret.

Rappelons pour mémoire que le Premier Grenadier possédait à Ploaré un bien rural; de leur côté, les Huchet y étaient propriétaires; ces biens provenaient du partage de la succession des Salaün. Laënnec vint mourir sur la terre ancestrale. Comme son oncle, il était « Breton d'abord »: fidèle à sa foi, et fidèle à sa langue, qu'il aimait à parler et à étudier, ainsi que René Villard et ses biographes l'ont exposé.

(A suivre).





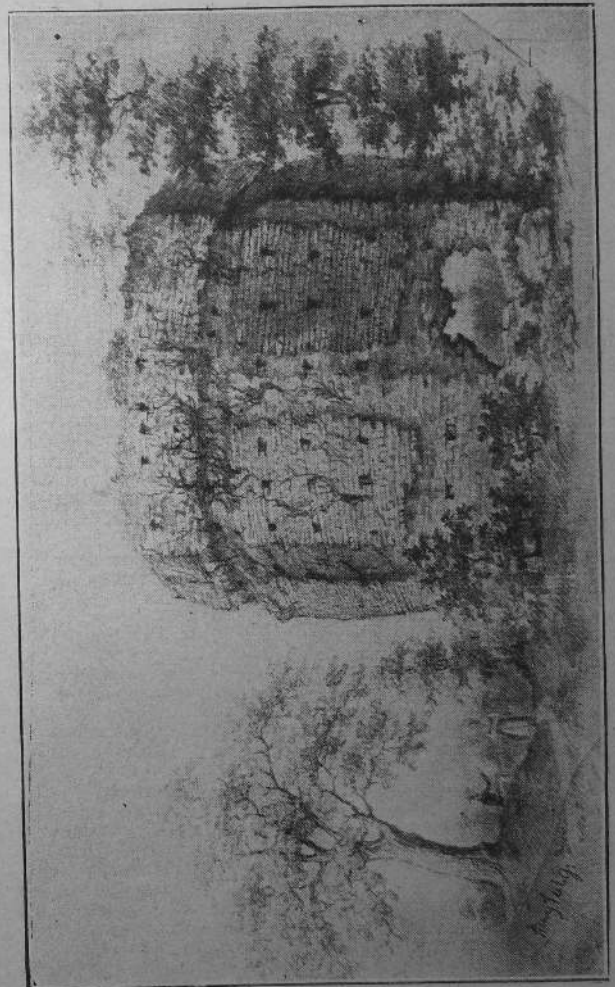
LE TEMPLE DE MARS (FANUM MARTIS) DE CORSEUL

PAR LOUIS LE GUENNEC

Dans son bel ouvrage : *La Bretagne de l'origine à la réunion*, M. du Cleuziou a tracé l'itinéraire d'un riche Gallo-Romain qui, vers la fin du IV^e siècle, se rendait d'Angers à la petite station balnéaire de Réginea (aujourd'hui Erquy et le Val-André), sur le bord de la mer des Saxons. Après avoir passé à Condate (Remes), citée murée à laquelle ses remparts formés d'assises alternées de pierres et de briques avaient valu le nom de Ville-Rouge (1), il continuait sa course vers le littoral, et, franchissant la Rance, il ne tardait pas à apercevoir sur une hauteur une tour polygonale entourée de portiques et de dépendances. C'était le temple de Mars (*Fanum Martis*), principal édifice de la capitale des Curiosolites, alors l'une des plus jolies villes de l'Armorique. Elle s'élevait au flanc de collines mollement inclinées vers un clair ruisseau, et des maisons blanches couvertes de toits en tuiles rouges présentaient, dans leur cadre de luxuriante verdure, une apparence joyeuse et prospère.

Depuis ces temps lointains, l'antique *Fanum Martis* de la Table Théodosienne est devenu, sous le nom de Corseul, qui rappelle encore le peuple dont elle était la capitale, un simple chef-lieu de canton de l'arrondissement de Dinan, dans les Côtes-du-Nord. Les invasions des barbares Saxons et Normands, les guerres du Moyen-Age, le vandalisme inconscient des populations qui se sont succédé dans ce site, ont ruiné jusqu'en ses fondements la riche petite cité gallo-romaine. Vers 550, elle avait encore une population assez nombreuse, et saint Malo y fit, aux yeux de la foule, trois miracles éclatants, ce qui n'empêcha point ces païens de lui refuser du vin et un calice pour célébrer la Messe.

Jugeant le pays peu favorable, saint Malo ne s'arrêta pas à y fonder un monastère, l'est-à-dire à fixer dans cette cité en décadence le seul principe de vie qui put la sauver. A la fin du XI^e siècle on n'y trouvait plus que des ruines importantes et



Le *Fanum Martis* de Corseul
(Dessin de feu M. de la Guichardière, père).

(1) Ruz-Dun,auj. Roazon.

de grands souvenirs, ainsi rappelés par Garin Trossebof, le ménestrel de l'archevêque de Dol, dans son poème de la *Conquête de la Bretagne par Charlemagne*:

Droit à Corsout (Corseul) s'estoit l'ost avoté (l'armée mise en Cité fut riche, ville d'antiquité, Mais gaste (vide, dépeuplée) estoit, long temps avoit passé, Et mort le sire (seigneur) et à sa fin allé.

Dès la fin du xviii^e siècle, les vestiges anciens qui abondaient autour de la bourgade de Corseul avaient attiré l'attention de quelques curieux d'antiquités, et furent, semble-t-il, l'objet des premières fouilles archéologiques entreprises en Bretagne avec quelque méthode, circonstance d'autant plus curieuse que celui qui les commença n'est autre que le célèbre Dom Lobineau, « le père de l'Histoire de Bretagne », comme l'appelle à bon droit M. de la Borderie. Dans une lettre de 1708, il parle de ses trouvailles, « inscriptions, monuments, temples, sépulcres et médailles de toutes sortes. » L'année suivante, l'ingénieur Garangeau, à la demande de l'Académie des Inscriptions, visita les lieux et rédigea un rapport qui donne une haute idée de la cité enfouie, avec les murs apparaissant de toutes parts dès qu'on creusait champs et jardins, sur une superficie de plus de cent hectares, les tronçons de colonnes employés dans la maçonnerie de l'église, une inscription funéraire, des bains, et surtout, à un quart de lieue, le temple du Haut-Bécherel et sa tour octogone de 34 pieds de haut.

Depuis ces premières explorations, les ruines de Corseul ont produit à profusion des médailles donnant toute la suite des empereurs jusqu'à Constantin III, des statuettes de bronze et d'albâtre, des figures en relief de Vénus et de Cupidon, un buste de Diane, un sceau d'or avec pierre gravée, un bouclier de bronze décoré de la tête de Méduse, sans parler des poteries samiennes, des Vénus et des Déesses-Mères de terre cuite, etc... Bien des destructions déplorables ont eu lieu, comme celle de cette villa de cent pieds de long, aux murs encore décorés de peintures, que le propriétaire exploita, vers 1825, pour élever l'un des murs de son jardin; de ces payés en mosaïque, de ces colonnes qu'on détruisit ou brisa pour dégager le terrain.

Actuellement, le vestige le plus intéressant de Corseul est le *Fanum Martis* qui se dresse à 1 kilomètre et demi au Sud-Ouest du bourg, près du hameau du Haut-Bécherel. Ce sont les restes d'une tour octogonale découronnée et envahie par le lierre, dont trois pans subsistent seuls. Ils s'élèvent encore de plus de dix mètres de hauteur, et sont revêtus sur leurs parois de petites pierres carrées soigneusement taillées et rangées en assises. Au milieu de ce temple, Dom Lobineau remarqua les débris du piédestal d'une statue, et au-devant, du côté de l'Est, une vaste place ou *forum* bordée de parapets. Ses fouilles lui procurèrent des monnaies gothiques en or de bas-allage, ce qui

pourrait faire croire que les Goths ont tenu garnison dans ce solide donjon, transformé par eux en forteresse. Le peuple l'appelait et l'appelle encore « *La Tour de Saint Turia* », parce que, d'après la tradition, ce fut saint Turiaff ou Turian qui, en passant à Corseul, renversa l'idole qu'on y adorait et persuada à ses nouveaux convertis de la démolir.

Le *Fanum Martis* constitue l'une des plus importantes ruines gallo-romaines que nous possédons encore en Bretagne. Son classement au rang des monuments historiques en assure la conservation, et l'on doit d'autant plus se féliciter qu'il ait échappé aux destructeurs qu'un autre temple du même genre, reconnu à Réginea (Erquy) par Dom Lobineau et le Président de Robien, a, lui, disparu sans laisser la moindre trace.



Epilogue du Soulèvement des Bonnets Rouges de Cornouailles

Par F. TALDIR JAFFRENNOU

Au chapitre IV de mon *Histoire Anecdotique de Carhaix*, je me suis contenté de donner un résumé de la sédition des Bonnets Rouges en 1675.

Cette phase de notre Histoire Nationale mérite plus ample étude. Elle sera d'actualité en ce moment, où nous voyons des Syndicats purement paysans se constituer, et dans leurs Congrès (Saint-Brieuc, Sept. 1927), émettre des revendications allant jusqu'à la co-propriété, auprès desquelles celles de leurs aïeux d'il y a deux cent-cinquante ans paraissent anodines, et leur valurent cependant la plus effroyable des répressions, dont il est facile de comprendre que les Français ne fassent pas mention dans les Manuels de série qu'ils mettent entre les mains des petits Bretons.

Essayons, une fois de plus, de remplacer l'Ecole défailante.

♦♦

Transportons-nous, d'un petit effort d'imagination, jusqu'en 1674.

La Révolte couve en Bretagne, dans le bas peuple. Notez que jusqu'à l'Union de la Bretagne à la France, le peuple ne s'était pas révolté contre ses Ducs. Sa situation était bien meilleure que lorsque la Royauté y eut installé ses fonctionnaires et sa Fiscalité. En 1665, Charles Colbert, frère du Ministre, avait été chargé de faire une enquête sur l'état de la Bretagne. Laissons-le parler : il ne peut être suspect de partialité envers les sujets.

« Les Gentilshommes de ce pays, de quelque qualité qu'ils soient, tâchent toujours de s'emparer des biens de l'Eglise, et même s'efforcent de se rendre maîtres de la jouissance des dîmes pour le prix qu'ils veulent. Ceux qui sont appuyés de parents dans le Parlement se rendent insupportables au peuple par les violences qu'ils exercent et par les usurpations qu'ils font des droits de haute justice : et cette multiplication de juridictions et d'offices cause la ruine des peuples de la Bretagne. »

Il y avait donc quelque raison, d'après Colbert, d'être mécontent. Et, à cette époque, pour traduire son mécontentement, on ne se répandait pas en parlottes, on n'écrivait pas de pamphlets,

on ne s'échauffait pas la tête en jouant au conspirateur en chambre : on prenait les armes, et on se faisait justice. Si on perdait, on payait de sa vie.

Louis XIV, pour mener ses guerres ruineuses, avait besoin de plus en plus d'argent. En 1675, il publie des Edits augmentant le prix du tabac, soumettant l'étain à la marque, majorant le Timbre et les Droits sur les Boissons, choses que la République continue à faire très régulièrement.

Les Bretons, déjà écrasés par les dîmes, s'agitèrent un peu partout d'abord sans but précis, ensuite avec quelque essai d'organisation. Les troubles commencèrent, comme il est d'usage, par la Capitale, Rennes ; puis s'étendirent à Nantes, et à Saint-Malo. Aussitôt connus, Louis XIV commanda au Gouverneur, le Duc de Chaulnes, de les réprimer durement. De Normandie, des troupes furent dirigées sur la Haute-Bretagne.

A la fin de Mai, le mouvement gagna le Pays bretonnant, Guingamp s'agita d'abord. On arrêta quelques meneurs, qu'on pendit. Le 9 Juin, cela commença à devenir sérieux à Châteaulin. Une troupe de Paysans armés s'empara du Marquis de La Coste, lieutenant général du Roi à Brest, et le blessa : Celui-ci pour recouvrer sa liberté, souscrivit aux conditions des paysans. Il leur donna sa parole « qu'il ferait révoquer les Edits », et signa tout ce qu'on voulut.

Au cours de cette courte Révolte, on voit le même fait se renouveler partout. Que ce soient les Seigneurs, traqués dans leurs châteaux, ou les Religieux de Langonnet, assiégés et pillés, tous acceptent de signer quelque vague papelard que prépare un des tabellions embrigadés par les Révoltés. Simples chiffons de papier, comme qualifia plus tard les traités ce Yunker-type qui s'appelait Bethmann-Hollweck. Aussitôt le calme revenu, on répudie signatures et promesses, et les manants en furent pour leur simplicité, leur foi dans ceux que, malgré tout, ils tenaient comme des êtres supérieurs.

Après l'échauffourée de Châteaulin, la troupe paysanne se grossit de nombreuses recrues, et c'est à plusieurs milliers qu'on s'en fut mettre le siège devant le château de la Boëssière en Brie, résidence du grand Gabelleur de Keranstret. Tout fut détruit par le feu. Alors, comme une traînée de poudre, la Sédition gagna toute la Cornouaille, qui allait de Bourbriac à Pont-l'Abbé, et du Faouët à Crozon. Le Léon ne bougea pas.

A ce soulèvement formidable de tout un peuple, il fallait un Chef. Celui-ci se rencontra dans ce farouche pays de Poher, herecau, dit-on, de Noménoé, comme il fut celui de La Tour-d'Auvergne-Corret. Il était notaire et s'appelait Le Balp, nom que ses descendants portent encore aujourd'hui.

Qu'était-il ? D'où venait-il ? On a raconté toutes sortes de légendes puisées dans l'Enquête officielle qui suivit la défaite des Séditieux. Les affirmations des Juges de la Cour Royale de Carhaix doivent être tenues pour suspectes de condescendance envers le Pouvoir Central, et il est certain qu'à cette époque

l'indépendance n'était pas le fait de la Justice. Quand donc la Cour nous présente un Le Balp « faussaire et voleur », nous ne souscrivons pas sans réserves à ces accusations, qui n'avaient qu'un but : celui de faire passer pour un récidiviste du Crime l'Homme qui avait osé se dresser contre Sa Majesté le Roi-Soleil.

Le Balp Sébastien⁽¹⁾ était né en 1640 à un kilomètre de Carhaix, au bord de la route de notre ville à Morlaix, dans le très vieux moulin qu'on voit encore près du pont jeté à cet endroit sur la Lière, baptisée l'Hyères par les ignorants, et qui a nom Milin-Meur. Son père y exerçait la profession de meunier. Il se prénomma François, et sa mère s'appelait Louise Le Caroff. Comme ledit moulin dépendait pour le fonds du Marquisat du Tymeur, en Poullaouen, où habitait la famille de Plouc, le vieux Marquis s'intéressa au fils de son meunier ; il lui fit donner de l'instruction à son château, où le petit paysan était le compagnon de jeux de Mauricette, l'héritière du Domaine. Ensuite, quand il eut 18 ans, il l'envoya faire son Droit à Nantes. Trois ans après, nanti du diplôme d'avocat, il revint au pays, et s'installa dans la juridiction du Tymeur, dépendant de la Cour de Carhaix. Entre parenthèses, ladite Cour possédait 28 Notaires ! Mais comme il n'était pas riche, et qu'il fallait payer la charge au prédécesseur, la somme de 1200 livres, il épouse (à 22 ans), Anne Rion, fille de Mathieu, cultivateur à Mogoaren en Kergloff, laquelle verse pour sa part 300 livres à Le Baellec, cessionnaire, les 900 autres livres devant être payées par Le Balp et son père, dans un délai donné.

Ici commence l'imbroglio dont la Cour de Carhaix a fait état.

En 1672, les 900 livres n'étaient pas encore payées. Le fils du défunt Le Baellec, prêtre, ayant besoin de fonds, porta l'affaire devant les juges carhaisiens, réclamant le versement immédiat. A quoi M^e Le Balp répondit en exhibant une Obligation de 600 livres, souscrite à son défunt père le meunier par le défunt père du prêtre Le Baellec, et jamais remboursée, elle non plus. Dans ces conditions, si l'on tenait compte du cumul des intérêts, il ne devait plus rien au demandeur. Les deux créances s'annulaient. La Cour nomme un expert pour examiner la pièce. Celui-ci la déclare fautive. L'affaire avait dû durer un moment, car ce n'est qu'en 1674 que le Notaire Le Balp était emprisonné à Morlaix, puis ramené de là à la prison de Carhaix, et enfin relâché au début de 1675, sans doute faute de preuves suffisantes, et en présence de ses dénégations.

On devine dans quel état d'esprit se trouvait Sébastien Le Balp, au début de l'année fatidique de 1675, et quelle haine il avait dû nourrir contre la Justice Royale et son système de prison préventive, non encore aboli aujourd'hui, du reste. Il y avait d'autres griefs, qu'il connaissait bien, ayant été élevé dans

(1) *Balp* en breton signifie *Béque*.

le séraïl. Lui aussi aurait pu vivre de procédure, sur le dos des corvéables ; mais sa nature ambiante le poussait à envier cette Noblesse dont il avait reçu le bienfait de l'instruction, et qu'il se sentait capable d'égaliser. Sa bonté aussi et sa pitié pour les humbles paysans, lui faisaient désirer la fin d'un régime dont ses connaissances juridiques lui permettaient de mesurer la profonde injustice. Le Balp était le Chef qu'il fallait à ces Paysans. Ils vinrent le chercher : il se mit à leur tête, et, sans se douter peut-être de l'énormité de l'entreprise, mais plein de foi dans le succès, il réussit à imposer une discipline à ces rustres illettrés. Sa renommée dépassa en un instant les frontières de Bretagne. *La Gazette d'Amsterdam* du 15 Août 1675 l'appelle « un jeune gentilhomme qui a porté les armes dans la maison du Roi. » *La Gazette de Bruxelles* dit que les Bretons « se sont donnés un général, et ont fait un duc. »

L'exactitude n'était pas alors le fait des gazettes : à travers ces informations embryonnaires perce cependant le bruit que fit dans le monde le géant celtique en remuant ses chaînes... Bien que les relations exactes de l'activité ballbique en ce trimestre de sa dictature nous fassent défaut, nous en connaissons les résultats, et il n'est pas malaisé de deviner partout sa présence. A la fin de Juin 1675, quel autre que lui présida le grand Convent des Révoltés à Pont-l'Abbé ? Y assistaient les « Nobles Habitants des Quatorze Paroisses Unies du Pays Armorique, situé depuis Domarnenez jusqu'à Concarneau », c'est ainsi que se qualifient ces Paysans, qui se souvenaient de la Noblesse de leur origine, au temps où chaque famille de chez nous portait un blason. (Voir l'Armorial de Pol de Courcy).

Quel autre qu'un Notaire était capable de codifier les revendications de ses compatriotes ? Et l'on sait que c'est de cette réunion de Pont-l'Abbé que sortirent ces deux Codes Paysans, que Laborderie a découverts et publiés, et qui sont connus sous les sobriquets de Code *Torrchen* (Casse-lui la fête), et Code *Pessoval* (Ce qui est bien).

En voici quelques passages :

« Les dites 14 paroisses, unies ensemble pour les libertés de la Province, députeront six des plus notables aux Etats prochains, pour déduire les raisons de leur soulèvement. Leurs Communautés leur fourniront à chacun un Bonnet et une camisole Rouges, et un haut-de-chausses bleu.

...« Les droits de champart (prélèvement de gerbes) et de corvée (travail gratuit), prétendus par les gentilhommes, seront abolis.

« Il se fera des mariages entre Nobles et Roturiers, les filles des Nobles choisissant elles-mêmes leurs maris. (Une réflexion : ne voit-on pas dans cet article quelque ressentiment de Le Balp, qui aurait, a-t-on dit, aimé d'amour Mauricette de Plouc, avant qu'elle ne fut dame de Montgaillard ?)

« Il ne se lèvera pour tous droits que cent sols par barrique de vin étranger, et un écu (trois livres) par barrique du cru de la province.

« L'argent des Fouages anciens sera employé pour acheter du tabac, qui sera distribué avec le pain bénit aux messes paroissiales.

« Les recteurs, curés et prêtres seront payés pour le service de leurs paroissiens, sans qu'ils puissent prétendre aucune autre dime ni salaire. (Ce fut le régime du Concordat).

« La Justice sera exercée par des gens capables choisis parmi les Nobles Habitants. Ceux-ci seront payés, ainsi que leurs greffiers, sans qu'ils puissent prétendre rien autre des Parties pour leur vacations.

« Le papier timbré sera supprimé.

« La chasse sera défendue depuis le 1^{er} Mars jusqu'au 15 Septembre.

« Les fuies et colombiers seront rasés.

« Il sera loisible d'aller aux moulins que l'on voudra, et les meuniers devront vendre la farine au poids du blé.

« Il est défendu de donner retraite à la Gabelle et à ses enfants (à la Régie et à ses préposés), sous peine d'être passé par la fourche. Mais il est enjoint de tirer sur eux comme sur chiens enragés.

« Il est enjoint aux Procureurs de vider tout procès dans le délai d'un mois (la prison préventive de Le Balp dans son différend avec Le Baellec a dû lui inspirer cet excellent article...) et aux Juges d'expédier gratis toute sentence d'audience. »

Ces revendications nous paraissent aujourd'hui bien peu révolutionnaires, car elles ont été en grande partie arrachées de bribes et de morceaux, mais songez un peu ce qu'elles durent soulever de hourvari en 1675! S'attaquer aux privilèges des Trois-Ordres! Noblesse, Clergé, Tiers-Etat (des Bourgeois), il n'existait point d'autre Classe reconnue. Le Quart-Etat se révélait à Pont-l'Abbé: combien de Français le savent?

L'autorité prise par Le Balp est encore confirmée par ce fait que le Marquis de Névét, Gouverneur de Quimper et Commandant des Milices de Cornouaille, lui écrivait personnellement à son Quartier Général de Kergloff, en s'efforçant d'obtenir de lui qu'il calmât les Séditieux, « promettant de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour que les justes réclamations du peuple reçussent satisfaction. » On ne peut être plus catégorique. Le Marquis le suppliait « de maintenir l'ordre, moyennant quoi, il aurait de la poudre, mais qu'il l'envoie chercher par deux hommes seulement. »

Le Balp repoussa ces avances, résolu à réaliser lui-même ses vastes desseins, qui, cela ne peut être douteux, comprenait l'indépendance de la Bretagne, et une alliance offensive et défensive avec la Hollande.

La première action à laquelle Le Balp est mêlé, se place le 6 Juillet. Ce jour-là, à la tête d'un millier de paysans et aussi

d'artisans de Carhaix, il occupe cette ville, et saccage la maison de Sauvan, fermier général des Devoirs (quelque chose comme Directeur des Contributions Indirectes). Le Magasin où, dans l'actuelle rue Hollo, se trouvaient stockés des centaines de pipes de Vin et d'Eau-de-Vie, du Tabac, du Sel, du Papier Timbré, est consciencieusement pillé et détruit. Les Bonnets-Rouges burent tout ce qu'ils purent; le reste fut enlevé ou répandu.

Quelques jours après, son armée s'est doublée. L'appât du pillage contribua évidemment à recruter des volontaires. Pour maintenir un peu d'ordre parmi cette horde inhabile mais exaltée, Le Balp s'assura du concours d'un prêtre, messire Jean Dollo (ou Dohollo, nom encore porté par ici). Il lui délivra un brevet de Capitaine, qu'il fit d'ailleurs parapher par de nombreux habitants de Carhaix. Nous nous imaginons ce Dollo comme un maigre prêtre fanatique, dans le genre de notre abbé Madec, disant la messe en plein air, comme les Aumôniers de la dernière Guerre, et exhortant ces soldats improvisés au sacrifice pour Dieu et la Bretagne. D'autres prêtres de paroisses (et ils étaient alors légion qui criaient famine, les gros bénéfices allant tous aux Congrégations et aux Monastères), encadraient les troupes balbiques. La procédure a conservé, entre autres, le nom d'un certain abbé Maillard, de Lanvégen.

Le Balp, connaissant ses hommes, voulut aussi leur donner un Chef de leur milieu et de leur mentalité qui, avec le prêtre, formait la paire qu'il fallait: c'était une sorte de géant, nommé Alain Le Moïgn, natif de Brieuc, qui tenait les plus remuants et les grognards en respect par sa force herculéenne. Flanqué de cet Etat-Major, il crut en son étoile, et marcha droit sa route.

Après avoir enlevé et incendié le château du Kergoat, en Saint-Heriv, place forte naturelle où les Français pouvaient installer une garnison, il voulut devancer de vitesse l'armée royale, qui, il ne l'ignorait pas, accourait à marches forcées. Deux solutions se présentaient qu'il étudia minutieusement: ou se diriger avec tout ce qu'il avait de troupes vers Hennebont, et livrer bataille au Duc de Chaulnes lui-même, qui était à Port-Louis, avec les Espagnols à dos, qui tenaient la mer près des Glénans; le battre; se retourner vers Quimper; grossir son armée des 4.000 hommes qui assiégeaient Concarneau; faire sa jonction avec les terribles Bigoudens; entrer à Quimper et dicter ses volontés aux mandataires du Roi. Ou bien, au contraire, courir au plus près, au plus facile sans doute, assiéger Morlaix, qui se rendrait sans résistance, et de là, faire signe à l'amiral hollandais Ruyter, qui croisait avec une grande flotte dans la Manche, pour qu'il débarquât immédiatement. Sa main dans la main de l'amiral, il était invincible. Louis XIV, qui avait eu de grosses difficultés dans ses guerres en Flandres et sur le Rhin, n'était pas à même de faire une autre guerre

en Bretagne, qui se fut soulevée comme un seul homme, si Le Balp s'était imposé par un succès.

C'est à cette combinaison qu'il s'arrêta. Mais il eut la malencontreuse idée de vouloir donner à son armée un chef qui eût été un vrai militaire. Il s'était entêté dans son projet de persuader au Marquis de Montgaillard, Gascon, ex-Colonel au Régiment de Champagne, époux de Mauricette de Plœuc, et habitant le château du Tymeur, qu'il était de son intérêt de faire cause commune avec lui, qu'il saurait l'en récompenser dignement. Dans son esprit, il fallait un Noble dans son Etat-Major, qui fit le trio avec le Prêtre et le Rustre. Malheureusement il tombait mal. Ce Français n'était nullement disposé à se faire le lieutenant de Le Balp, bien qu'il n'eût jamais la franchise de le lui dire en face. Il tergiversait pour gagner du temps, espérant que les troupes de Chaulnes le délivreraient bientôt de ce Révolté.

A plusieurs reprises, accompagné de 1000 paysans, pour prouver au Colonel sa puissance, Le Balp s'est rendu au Tymeur. Il n'y a jamais fait ni dommage ni pillage. Et quand, plus tard, pour justifier son crime, le Marquis affirmera qu'il a été menacé de mort par Le Balp, nous n'en croyons rien.

Les Bonnets-Rouges ne menaçaient pas de donner la mort; ils la donnaient sans tant de formalités. La vérité est que le Colonel se croyait dans son devoir en jouant double jeu. Amuser la candeur de Le Balp, en lui promettant tout ce qu'il voulait, signer même la renonciation à ses privilèges seigneuriaux; et, en sous-main, tenir au courant de tout ce qui se passait, et le Gouverneur de Morlaix, Marquis de Boisson, et le Duc de Chaulnes, qui d'ailleurs lui écrivit une lettre d'encouragement et de félicitations.

Sa tactique était de retarder autant qu'il pouvait la marche sur Morlaix, la jonction avec les Hollandais, pour donner le temps aux Français d'accourir et d'occuper les Ports. Il usa même d'un stratagème qui berna Le Balp et lui fit perdre plusieurs jours en informations. Il paya un certain Morvan pour répandre le bruit qu'il revenait de Morlaix, et qu'il avait appris de bonne part que 6.000 soldats du Roi étaient arrivés au Château du Taureau, et que 6.000 autres étaient à Brest. Ce qui fit que Le Balp contremanda sa marche.

Enfin, le 2 Septembre, il mit son plan à exécution.

Le tocsin avait sonné le 1^{er} dans toutes les paroisses, de Ros-trenen à Châteaulin, pour la levée en masse de 30.000 hommes.

Entouré de sa Garde, — 2.000 gars bien armés de fusils et munis de poudre, — il se présenta dans la nuit du 2 devant le château du Tymeur. Il fit cantonner ses troupes dans les dépendances du château, et dans la ferme attenante, et seul, sans armes, il entra dans les appartements des Montgaillard, qui étaient deux frères, et se trouvaient présents tous deux.

— « Assez de tergiversations, leur dit-il. Le moment est venu de mettre nos promesses à exécution. Je vous somme de me

suivre, de prendre le commandement de l'armée qui demain entrera dans Morlaix. Je veux que vous soyez mes Délégués auprès de la Couronne, comme vous avez été bien en Cour, pour exposer et soutenir ces revendications que vous trouvez justes. »

Dans leur interrogatoire subséquent, les frères de Montgaillard ont menti, comme ils mentirent à Le Balp, en prétendant que les Révoltés les avaient menacés de les pendre *le lendemain*. A qui fera-t-on croire que cette menace de mort remise au lendemain est vraisemblable ?

Pour nous, les faits se sont passés de la façon suivante :

Le Balp, sans défiance, faisait la causette avec les deux Montgaillard. Mauricette était-elle présente ? Le Colonel, beaucoup plus âgé que sa femme, avait-il quelque sourd ressentiment contre celui qui profitait des circonstances pour se montrer trop familier ? Tout ceci n'est pas invraisemblable, si l'on recherche les petites causes qui ont été généralement au commencement des plus grands événements, mais que l'Histoire officielle, écrite après coup, se croit obligée, par pudeur, et pour grandir les vainqueurs, de taire.

Et voilà que soudain, une épée brille à la lueur de la chandelle de résine qui fume dans le landier de fer forgé. C'est le Marquis, prompt comme l'éclair, qui la plonge jusqu'à la garde dans le dos de Le Balp, que le second Montgaillard amusait de quelque léger propos.

Le rapport officiel dit : « Les Gardes se réveillèrent au bruit qui se fit dans la chambre. » C'est la meilleure preuve que tout était tranquille; le guet-apens est incontestable. La légitime défense invoquée par Montgaillard ne tient pas debout. Le rapport ajoute : « Quatre-vingts hommes choisis parmi leurs fidèles, accoururent à leur secours. » D'où sortait ce renfort, si l'on ne tient pas comme acquis que le rendez-vous du Tymeur était une affaire convenue entre Le Balp et de Montgaillard, et que ces deux frères avaient tramé son assassinat ? On peut rester stupéfait que Hervé, cousin de Le Balp et Le Boulanger, son auxiliaire, qui commandait le poste de garde, n'aient pas tiré une prompt vengeance de la mort du Chef, que de Montgaillard lui-même vint, une torche à la main, crier par les escaliers du château. Mais ça, c'est encore de la mise en scène, et nous ne sommes pas obligés de tenir pour vraies les vantardises des deux Gascons.

Je crois plutôt que, leur coup fait, ils sont sortis de la chambre, ont sellé leurs chevaux à l'écurie, et, à la faveur des épaisses ténèbres, sont accourus à bride abattue à Carbaix, tout proche, pour annoncer l'événement et alerter la garnison.

En effet, le rapport de la Cour est un tel tissu d'invraisemblances, que l'on ne peut vraiment admettre de la part des Bonnets-Rouges une telle indifférence, s'ils avaient connu cette nuit-là même le meurtre de Le Balp. Ils ne surent la vérité que le lendemain. Écoutez les contradictions du Rapporteur Royal :

« Le lendemain, 4.000 hommes des paroisses, ignorant encore la mort de Le Balp, se rassemblèrent dans la plaine voisine du Tymeur. » (Comment ? Le Marquis était, prétend-il, descendu de l'étage, une torche à la main, l'épée de l'autre, clamant : « Tue ! tue ! », annonçant à chacun qu'il a occis le général rouge, et personne ne s'est trouvé là pour sortir dans la campagne et prévenir les paysans endormis ?)

« Ayant appris l'événement, continue le scribe de la Cour, ils envoyèrent six députés pour voir le corps, que le Marquis de Montgaillard leur fit voir, ajoutant que M. le Duc de Chaulnes arrivait avec l'armée du Roi, et que s'il les trouvait sous les armes, il les ferait tous pendre. Cette nouvelle acheva de les effrayer, et ils se dissipèrent sur le moment. »

Voilà ce qu'on peut appeler une « gasconnade. »

Il n'y eut chez ces paysans ni épouvante ni frayeur. Il y eut un grand abattement, succédant à une foi sans bornes. Il y eut du désespoir devant la fatalité imprévisible. Le Chef n'était plus. Dieu les abandonnait. A quoi bon lutter désormais, puisqu'il n'y avait personne autre capable de leur dire ce qu'il fallait faire ? Eux ne savaient rien, sauf qu'ils étaient pauvres et malheureux. Le Balp leur avait promis une Ere Nouvelle, mais il était mort. Il n'y avait plus qu'à rentrer chacun chez soi.

Mais, auparavant, il convenait de lui faire des funérailles magnifiques. Et voici qui montre que l'épouvante des Bonnets-Rouges n'a existé que dans la tête de M. de Montgaillard. Le 4 Septembre, le Clergé de Poullaouen vint au Tymeur faire la levée du corps.

Porté par des équipes de robustes paysans qui se relèvent à tour de rôle, le cercueil prend la direction de Kergloff, distant d'une lieue et demie. Une foule immense accompagne celui qui emporte les espoirs déçus.

A la limite des deux paroisses de Poullaouen et Kergloff, les prêtres de celle-ci arrivent au-devant de l'enterrement, et le cortège funèbre s'augmente en route de nouveaux assistants. Enfin, il arrive au vieux Bourg.

Dans l'église même, face à l'autel, la fosse de Le Balp a été creusée.

On lui réserve les plus grands honneurs que l'Eglise n'accorde qu'aux Seigneurs. Sa dépouille reposera dans le sanctuaire, pour l'Eternité, et dans l'esprit de ces Humbles, la Postérité en fera un Saint, puisqu'il est mort pour la liberté et le bien des pauvres gens.

Par cette cérémonie, le Bas-Clergé consacra la réputation du Général des Bonnets-Rouges, et lava sa mémoire des calomnies répandues par ses ennemis.

Tout était fini. Les Paysans reprirent le travail interrompu.

Mais non, tout n'était pas fini. Tout ne faisait que commencer. La répression allait être impitoyable.

Le Roi de France préleva sur ses armées de réserve tout ce dont il pouvait disposer, et les dirigea sur la Bretagne. Celle-ci regorgea bientôt de Gardes Françaises, de Gardes Suisses, de Mousquetaires Gris, et des Fameux Dragons — la Maréchaussée de l'époque. — Ces troupes, au nombre de près de 10.000, furent concentrées du côté de Hennebont, et de là pénétrèrent dans la Cornouaille. S'il n'en vint pas davantage, c'est qu'une bienheureuse tempête jeta à la côte du Croisic les vaisseaux qui portaient les Régiments de Navailles et de la Couronne. D'autre part, des Corsaires espagnols et hollandais tenaient la mer du côté de Belle-Ile, de sorte que l'infanterie de marine ne pouvait débarquer.

La sévérité de la répression a valu à la mémoire de Chaulnes un renom de froide cruauté. Elle ne grandit pas Louis XIV, qui ordonna aussi, à la même époque, des massacres dans le Palatinat, massacres dont les Allemands ont fait état pour excuser, — si excuser se peut, — leurs abominations de 1914 en France du Nord.

« On ne se lasse pas de pendre ces pauvres Bas-Bretons », écrivait à sa famille la si spirituelle Marquise de Sévigné.

« Les arbres commencent à se pencher du poids qu'on leur donne », écrivait le Duc de Chaulnes au Marquis de Boiséon, Gouverneur de Morlaix, qui venait de l'échapper belle.

Ajoutez à ces exécutions sommaires, faites au hasard, l'obligation de l'entretien des troupes d'occupation, imposées aux Villes, qui cependant n'avaient pas pris part à la Révolte. Ajoutez-y des arrestations en masse, à tel point que les prisons regorgeaient, et que les Gens de Justice ne savaient plus à quel Saint se vouer, car la procédure, à cette époque, traînait en longueur.

Ce fut une période de Terreur. Une panique générale faisait des campagnes bretonnes une terre de deuil et de désolation. Les Paysans, traqués comme des bêtes, s'enfuirent de toutes parts. Les uns réussirent à gagner les îles des Glénans et à s'engager sur les vaisseaux hollandais. Les autres, en frétant des barques de pêcheurs, se réfugièrent à Jersey et Guernesey ; un très grand nombre, à pied, nuitamment, se faulèrent dans Rennes et Nantes. Les Campagnes devenant désertes, et la vengeance des Seigneurs étant à son maximum, les Villes s'interposèrent pour obtenir une « Abolition » ou amnistie. Elle fut accordée en Février 1676, « après que les Paroisses eurent remis des otages à la Justice ; rétabli les Commis dans les Bureaux du Roi ; dépendu les cloches qui avaient sonné le tocsin ; payé les dommages causés aux châtelains et aux monastères pendant les désordres. »

Un petit nombre de Paroisses, obstinées dans la lutte, comme Combrit, furent complètement saccagées et décimées. Toutes durent rendre leurs armes.

*
**

Voyons maintenant ce qu'il advint de Montgaillard, de Le Balp, et de ses deux Lieutenants Jean Dollo et Alain Le Moign.

Le Marquis de Montgaillard ne jouit pas longtemps de la célébrité que lui valut en France son coup d'épée dans le dos de Le Balp.

Dix jours après la mort tragique de celui-ci, le Marquis se promenait à Carhaix, lorsque deux officiers des régiments d'occupation de la Ville, les sieurs de Pontgan et de Beaumont, le tuèrent de la même manière qu'il avait tué Le Balp : de coups d'épées dans le dos.

Cet assassinat fit l'objet d'un long procès. D'ailleurs, les deux assassins furent laissés en liberté provisoire. Finalement, Beaumont décéda, et Pontgan reçut des lettres de rémission.

Que donnaient ces deux officiers comme raison de leur crime ? Tout simplement que le Marquis de Montgaillard était de connivence avec les Bonnets-Rouges, et qu'en le tuant, ils exécutaient un traître.

En voulant jouer double jeu, et en trompant tout le monde, le Gascon eut la fin qu'il méritait.

*
**

Le 12 Octobre 1675, la Cour de Carhaix, obéissant aux ordres du Parlement, décréta que :

« Le corps de Le Balp serait déterré, trainé sur une claie le visage contre terre, rompu, et ensuite exposé sur une roue, devant les portes du château du Tymeur. »

Le peuple cornouaillais a conservé jusqu'à nous la mémoire de Le Balp, malgré le lourd silence de l'enseignement primaire. A Poullaouen, un paysan m'a dit que la chapelle de Saint-Sébastien, tout à côté du Tymeur, était dédiée à la mémoire d'un Notaire qui se nommait « Bastian ».

Cela confirmerait cette autre légende, qui veut que ce soit Mauricette de Ploenc, veuve de Montgaillard, qui l'aurait éditée et dédiée à Saint Sébastien, en expiation du crime commis par son mari.

On montre dans la chapelle de La Trinité-Tréhouarn, en Kergloff, un crâne dans une niche. C'est celui de Le Balp, dit la tradition (1).

A Carnoët, près du village de Kenkis-Hernion, il y a une ancienne galerie de mine, qu'on appelle *Toull ar Bonedou Ru*

(1) Recueillie par feu M. E. Charbonnier.

(le trou des Bonnets-Rouges). Etant enfant, j'y ai pénétré plusieurs fois assez loin. Des effondrements de la voûte empêchent la circulation, et il y a 20 centimètres d'eau dans la galerie. Là se cachèrent des Révoltés de 1675.

*
**

Alain Le Moign, dit *Moign Vraz*, de Brieç, « accusé et réservé au nombre des Révoltés dans l'Amnistie, fut pris de corps par le présidial de Quimper, et jugé à Carhaix. Convaincu de sédition, et s'être déclaré le *Caporal* de toute la Populace, il fut condamné (le 15 Octobre 1676), d'estre prins par l'exécuteur de haute justice, la corde au col, en chemise, teste et pieds nus, tenant une torche allumée en main, du poids de 6 livres, estre conduit devant la porte de l'Eglise Saint-Trémeur, et là à deux genoux demander pardon à Dieu, au Roi, et à la Justice, puis mené au martrait, estre sur une croix de Saint-André estendu, son corps et ses membres rompus à coups de barre de fer au nombre de cinq, iceluy préalablement étranglé, et y rester jusqu'à demain matin 6 heures, passé de ce, son corps estre porté dans la dite paroisse de Brieç, et mis sur une roue élevée de 8 pieds sur le proche grand chemin près de la maison de la Boessière, et y demeurer jusques à parfaite consommation, avec deffense à toute personne de l'en oster à peine de rébellion au Roy et à la Justice; sy avons déclaré ses biens acquis et confisqués, etc... »

*
**

Quant à l'abbé Dollo, voici son sort. Extrait des Registres du Greffe de la Cour Royale de Carhaix, du 12 Octobre 1675 :

« Nous, par jugement provotal en dernier ressort, déclarons Messire Jean Dollo, prestre, convaincu d'avoir été chef des Révoltés, et d'avoir fait signer à quelques habitants de cette ville un brevet de Capitaine rempli de son nom, pour réparation de quoi, l'avons condamné aux galères perpétuelles. »

*
**

Les animosités de classes se sont, depuis lors, apaisées. Les castes ont fusionné ensemble. A ceux qui croient que les Bonnets-Rouges, dans leur rudesse, représentaient un idéal, d'étudier si l'heure n'est pas venue d'élever un menhir à leur Chef, au pied du vieux clocher de Kergloff.



Un Noël Londonien

(CROQUIS D'ANTAN)

Par Léon LE BERRÉ

*Le Baron Le Jar du Combat, au Chevalier de Guichen,
à Munich.*

Aux bons soins du maître général des Postes de S. A. S.
l'Electeur.

Londres, ce V Nivôse, an II, ère Républicaine.
(25 Novembre 1797, vieux style).

CHEVALIER,

Voici donc revenue cette fête de Noël que nous fêtâmes si joyeusement, il y a cinq ans, sans nous douter, hélas! qu'il faudrait, sans tarder, décommander les violons! Vous aviez obtenu congé de M. d'Hector (1), et égayiez vos loisirs en courtisant la belle Kervemo.

Au lendemain du réveillon de M. le Barbier de Kervir, qui fut le plus somptueux et magnifique du monde, nous manquâmes d'aller en déceindre dans les prés gelés de l'Odéa, par la raison que je ne me piquois point de rendre les armes aux attraits de votre nymphe! Eh! chevalier, n'étoit-ce assez d'un vaincu de votre mérite, ornant le triomphe de cette belle, et vouliez-vous réduire l'univers à l'esclavage de ses beautés? Morbleu! nous falloit-il désertier les autels de cent divinités pour n'encenser plus que votre idole, sans autres espoirs que celui de vains sourires? Certes, je ne nierai point que cet objet charmant n'eût les plus beaux yeux du monde, une taille divine, le port

(1) M. d'Hector, chef d'escadre, commandant de la Marine, à Brest, en 1789.

de tête le plus noble qui se put voir. Accordez-moi en retour que la bergère aux attraits de qui alloient tous mes soupirs lui a, sans trop de présomption, disputé la pomme du pasteur phrygien! M^{lle} de Ty-Névez, n'avoit-elle pas cette blonde chevelure, charme de Bérénice? Vous la vîtes briller en cette nuit de Noël, qu'elle n'ôtât point cette coiffure à « la Frégate » dont elle s'étoit sans doute parée pour obtenir du marin que vous êtes un regard moins sévère?

Hélas! je me rappelle ici d'heureux moments! Nous ne songions alors qu'aux plaisirs! Depuis, la Fortune contraire m'accable sans cesse de ses traits! Pour vous, à qui un dieu bienfaisant prépara dans Munich un inviolable asile à vos amours, vous fûtes, en compagnie de votre belle, des jours tissés d'or et de soie! Pour moi, proscrit de ma patrie, j'erre en proie au malheur en cette ville de Londres. Qu'est devenue cette charmante Ty-Névez? Peut-être, à l'heure où ma main trace ces lignes, des monstres vomis par les Enfers et insensibles à tant de charmes, la retiennent longuement ciliées? Peut-être, l'immonde Donzé-Vertheuil (2) requiert-il contre elle! Peut-être l'éternel sommeil presse les paupières longuement ciliées? Les nouvelles de Bretagne nous donnent de connoître que la hache révolutionnaire fait chaque jour en Brest d'innocentes victimes. Qui l'eût pensé en 1788? Quel barbare eût osé prédire à la compagnie réunie au souper de M. de Kervir, un sort aussi funeste? Quoi? Lorsque nous versions des larmes sur le sort injuste d'un peuple malheureux, des scélérats, dans l'ombre, tendoient des pièges à notre sensibilité, inservoient nos noms sur des listes fatales, cependant que nos lèvres, déjà condamnées à se taire éternellement, à ne plus prononcer que les dures syllabes des peuples étrangers, chantoient des hymnes à la Liberté et à l'aimable Egalité?

Vous souvenez-vous qu'un jour nous primes pour nous rendre à la loge du Mez-Gloaguen, cette route solitaire qui grimpe le long des vieux remparts? Nous commentions, je ne sais quelle maxime du « discours de l'inégalité parmi les hommes ». L'ardeur passionnée de M. Rousseau avoit passé en nos discours. La chaleur de notre conviction exaltoit le ton de nos voix, et ne laissoit point à celle de la température qui étoit excessive. Votre rédingote délacée, laissoit voir le petit tablier et l'équerre d'argent. En un moment, nous passâmes au-devant d'une taverne et vîmes attablés près de la porte ouverte, un prêtre et un gentilhomme campagnards. « Voilà ceux qui nous perdront, dit l'abbé au rustre, dont la longue rapière suspendue à la ceinture dévoilait l'origine: « *Gwaz d'echo, gwaz d'comp ni!* » (3) fit le gentilhomme en vidant d'un trait sa chopine.

Vous ne comprîtes point, Chevalier! car vous haïssez peut-

(1) Accusateur public près le tribunal révolutionnaire de Brest.
(2) En breton « *Malheur à eus, malheur à nous aussi!* »

être encore plus l'inégalité des langues que celle des conditions. Vous la prétendiez l'œuvre du fanatisme et de l'ignorance. Je ne vous expliquois point ce que j'avois trop bien entendu, n'ayant de souci que vous missiez l'épée à la main, car vous êtes bretteur renommé! D'abord, le galant accueil qui nous était réservé à la Loge dissipa bien vite ce léger ennui. L'atelier étoit plein de nos sœurs. Nos travaux furent consacrés au sexe enchanteur, et ne vous souvenez-vous point que l'aimable comte de Saint-Alouarn nous entretenait dans ce séjour des ris et des grâces, du danger que peut courir une sœur maçonne, trop empressée à manger les pépins et la pomme? Plus d'une rougeur courut sous le fard, plus d'un éventail voila des yeux humides et languissants! Dans ce Temple de la Fraternité, vous sentîtes plus d'une fois votre épée s'impatienter au fourreau, car le frère orateur se laissoit très bien assassiner par certaine mouche campée au coin de deux lèvres fraîches et souriantes, qui, s'entr'ouvrant, laissoit voir les blanches perles de votre Kervenno. Vous étiez jaloux, Chevalier! Jaloux comme un bourgeois de la rue des Etaux! Et si difficile à satisfaire! Mécontent de vos amis s'ils n'adoroient pas votre Divinité; mécontent encore, s'ils rendoient un discret hommage à ce chef d'œuvre de la nature!

Chevalier! nous nous sommes crus bien supérieurs à ce prêtre, à ce campagnard! L'étions-nous réellement? Répondez! Mais que d'illusions envolées! M. l'abbé de Rozolen, que je trouvois à Londres, ces temps derniers, et qui depuis fut en Allemagne, vous aura conté par le menu, quelles furent les circonstances de ma fuite, comment malgré le blâme que plusieurs de notre noblesse émigrée crurent devoir faire tomber sur moi, je ne m'enfuis que si tard. Il vous aura narré l'insuccès de M. de la Ronéerie, l'active propagande que je fis dans nos campagnes bretonnes après l'assassinat de Sa Majesté, la levée d'armes de M. de Boishardy, nos combats, mes amours avec une artisane de Guingamp qui, m'ayant dénoncé aux Bleus, par jalousie, me pensa faire prendre comme lièvre au gîte, en un tronç de chêne, où je m'étois mussé, et enfin ma fuite dans une barque de pêche. J'abordoï à Plymouth avec, pour toute fortune, trois assignats de cent livres qui ne valent pas plus de ce côté de l'eau que de l'autre. Joignez-y toutefois deux écus de six livres à l'effigie du feu Roi. Je donnoï le tout au brave pêcheur qui me fit faire ce passage, au risque de s'étendre sur « *la croix de la Bascule* » (1), comme ils disent.

Il y a trois mois de cela! Le soir de mon arrivée, j'errois au hasard, quand je renontroï M. de Trémarzan. Ce bon vieillard me fit part d'un fait qui ne laissa pas que de m'étonner. Il s'étoit sauvé de Roscoff en barque, après une poursuite acharnée

(1) *Kroaz ar Wintellerez* étoit sous la Terreur, le nom, en Bretagne, de la guillotine.

des Morlaisiens qui le vouloient prendre. On l'avoit dissimulé sous des filets destinés à la pêche aux sardines, assez abondantes aux parages de l'île de Sieck. Il n'emportoït que ses heures, son Horace et un manuscrit qu'il n'avoit point achevé et qui étoit intitulé « *De l'Antiquité de la Langue des Bretons armoricques* ». Il n'avoit d'ailleurs eu le temps de prendre aucun viatique, et il logeoit le diable en sa bourse. Il se promenoit fort tristement ici, quand il s'aperçut soudain que son précieux ouvrage n'étoit plus en poche. Sans barguigner, il fut à la maison commune et, sans plus se soucier d'un logis, il demanda qu'on fit recherche de cet objet. Quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'il s'entendit appeler d'un laquais qui, lui rendant son livre, lui remit un billet d'un vieil antiquaire. Très honnêtement, l'antiquaire le priaït qu'il lui fit cet honneur qu'il prit chez lui ses quartiers. Il y fut et trouva M. Pennaval, l'interpellant en un langage proche de notre breton; M. de Trémarzan ne s'en étonna outre mesure. Il reconnut le dialecte cornique, et répondit fort doucement en notre armoricain. Ce que voyant, ledit antiquaire le supplia qu'il n'eût d'autre logis que le sien. M. de Trémarzan y consentit d'autant qu'il n'avoit aucune ressource, et sur cette assurance qu'il se donnoit à soi-même, que ce n'étoit là qu'un emprunt, et qu'il rendroit le tout à la paix. Le bon gentleman, ne le voulant mortifier, prêta les mains à cet arrangement, et depuis ils vivent fort bien de compagnie, l'un collectionnant médailles et monnoyes, l'autre soutenant hardiment « *ore et calamo* » contre les bons savants anglois que la langue celtique est la plus vieille du monde, vu qu'elle se parloït au Paradis Terrestre, comme le prouve très bien M. Corret, du nom de Bouillon, par les dénominations de nos premiers parents, vocables qui leur furent donnés par Jéhovah après le péché, ainsi que j'ai l'honneur de vous le marquer dans ce petit dialogue.

Notre première mère (présentant un quartier de pomme à son fidèle époux):

— « Adam! » Le morceau!

Notre premier père (s'empressant par déférence conjugale d'avaler en glouton et pensant s'étrangler aux pépins):

— « Eva! A boire! »

L'inconvénient que signaloit en loge M. de Saint-Alouarn, d'avaler les pépins avec la pomme, n'est pas le même pour les Messieurs que pour les Dames. Adam n'en recueillit d'autre désavantage qu'une enflure à la gorge, qu'il eût soin, au surplus, de transmettre à nombre de ses descendants, et en particulier aux chantres de paroisse! On la nomme pomme d'Adam! Mais, pour les dames, je ne veux pas insister!...

Je fis part à Monsieur de Trémarzan, de la triste situation où m'avoit mise ma fuite précipitée, mais je lui déclarois sur-le-champ que je ne voulois point qu'il en fit part à mon hôte. Le

seul effet des bontés de mon compatriote que je voulusse accepter fut celui d'un présent de cent livres sterling, que je m'engageai à lui rendre en retour du Roi, ce qui, assura-t-il, ne sauroit tarder. Hélas! Hélas! l'illusion féconde habite-t-elle aussi sous les fronts aux cheveux blancs?

Ce bon vieillard me vouloit présenter, « introduire » comme ils disent, mais je ne me prêtois point à ce désir. Je songeois aux affaires qui, plutôt que la crainte d'être pris, m'avoient amené à laisser pour quelques temps la chouannerie. Il me falloit sans retard voir Monsieur le Comte d'Artois. Dans le temps que Monsieur de Trémazan me tiroit par mon habit, pour me mener au cottage, le cornet à bouquin de la diligence retentit et comme il se trouvoit par hasard une place de vide dans la voiture, je n'eus que le temps d'y monter. J'embrassai donc M. de Trémazan, le remerciant chaleureusement de ce qu'il m'avoit ainsi accommodé d'une somme d'argent. Il me répliqua qu'il falloit surtout en rendre grâce à Monsieur Pennaval. Et comme la diligence estoit prête de partir, je le vis tirer son Horace de sa poche. Il se retourna dans la direction du « cottage » et déclama l'ode à Mécène :

Mocenas atavis...

Il présentait un spectacle singulier, plutôt fait pour exciter le rire, avec son habit rouge à longues basques accommodé par quelque tailleur du Léon, sous la grange de son manoir. Ces basques, d'où émanait un long mouchoir à carreaux, flottoient sur deux longs fuseaux qui lui donnoient l'aspect d'un échassier. Il étendoit un bras armé d'Horace, et je ne pus m'empêcher d'éclater de tout cœur, quand se retournant vers la diligence qui avoit démarré, il sembla interpellier la lourde machine, les voyageurs et moi-même :

Sunt quos curriculo...

Digne gentilhomme! Reverras-tu jamais ta patrie? De tes mains tremblantes, tailleras-tu encore les ifs de Trémazan? Te promèneras-tu dans ton petit jardin, ton Horace en mains? Feras-tu goûter, en dépit de lui, à quelque mendiant partageant avec toi le souci de tes abeilles industrielles, le IV^e Livre des Géorgiques (1)? Je crains bien, en effet, Chevalier, que ni M. de Trémazan, ni d'autres, ne voyent jamais les champs et les bois de la Patrie! Vous ne vous faites idée de la sotte manière dont vont toutes choses à Londres! Le Comte d'Artois s'entoure d'une coterie qui veut tout diriger en Bretagne et en Vendée, et laisse d'autres mettre l'épée en main. Cependant, M. Cadoudal, que j'y trouvois d'abord, est assez écouté.

(1) En Bretagne l'élevage de l'abeille requiert l'association entre un homme riche et un pauvre.

Beaucoup de gentilshommes craignent que ce rustre qu'ils appellent familièrement Georges, n'accapare l'oreille du Prince. On fait beaucoup de bruit d'une expédition sur les côtes de Bretagne. Mais il est à croire que M. Pitt est bien le plus fleffé menteur qui soit au monde. Il promet beaucoup et ne tient guère. Entre nous, l'intérêt de l'Angleterre n'est pas au rétablissement de la Monarchie. Elle y mettra, je crois, beaucoup d'obstacles en feignant d'y aider. Tel est le sentiment de plusieurs de nos émigrés, qui m'ont déclaré n'avoir qu'à se louer au particulier des honnêtes procédés de la nation Britannique.

Nos Français sont gens singuliers. Je ne sais s'ils sont ainsi en votre Allemagne. Beaucoup sont partis sans grand argent, et leurs biens sont maintenant sous séquestre ou vendus. Les miens sont dans ce cas. Non plus que moi, ils n'en ont souci! D'aucuns se livrent au commerce: MM. de la Briais et de Carnoët ont fondé un restaurant « *Aux Fleurs de Lys* », où je dînois ma foi fort bien pour une couronne, en compagnie de M. de Châteaubriant qui me confessa n'avoir mangé depuis deux jours qu'un chou cuit à la croque au sel. M. de Langoat vend du sucre et de la cannelle, M^{me} de Rohan-Gourin tient un magasin de modes et lingerie fines. M. Elmor, sénéchal de C..., donne des leçons de français. Beaucoup ne font rien. Le soir venu, on reprend les habitudes du Temps passé: on fait toilette, on met son fard et ses mouches.

M. de Châteaubriant m'amena dans son pauvre logis de Maryle-Bone-Street afin de m'y montrer le manuscrit d'un livre qu'il fit sur l'Amérique et qui sera imprimé sous le nom d'« *Atala* ». Tout dans sa demeure respiroit la misère. J'y trouvois M. de La Boétardais, conseiller au Parlement de Bretagne. Il partageoit la chambre de son cousin. Revêtu de sa robe rouge en guise de pet-en-l'air, il chantoit en s'accompagnant d'une guitare qui n'avoit que trois cordes, les exploits d'une bique qui, plaidant en Parlement, épiçait ses juges d'un boisseau de crottes...

Le lendemain, je fus solliciter une audience de Mgr le Comte d'Artois. Un secrétaire à l'air hautain me reçut. Sur ce qu'il vit que j'avois pris quelque part en la chouannerie, il me dit que nous n'étions que des rebelles, que nous ne pouvions commander à des brutes paysannes (*sic*), que S. A. R. ne se soucioit nullement de me voir, qu'au reste elle avoit renoncé pour le moment aux services de Georges, que ce rustre étoit parti le matin même, qu'il ne valoit pas mieux que M. de Robespierre, et que, républicains ou royalistes, on devoit pendre, à la paix, le bon quart des Français pour apprendre à vivre au reste!

Je laissois cet imbécile, et, fidèle à mon Roi, je résolus de retourner au plus vite me battre en Bretagne, quand un incident vint détourner le cours de mes projets.

J'errois tristement dans un square des environs de Summer-Town, quand mon attention fut attirée par un groupe de particuliers qui, assis sur un banc de pierre, tressoient des chapeaux

de paille ou disposoient des bouquets de fleurs artificielles. A leur aspect minable, à leurs vêtements austères, je reconnus sans difficulté les prêtres françois. L'un d'entre eux faisait, à haute voix, la lecture d'une gazette hollandaise. Je m'approchai du groupe et saluai mes infortunés compatriotes : — « Tiens ! Monsieur Le Jar ! », s'écria l'un d'entre eux, comment, ici ? » — « Je suis, Monsieur le Recteur, moins étonné de vous y voir. »

Celui qui m'avoit interpellé était l'abbé Ivinou, recteur de Saint-Kévin, en Cornouailles, paroisse où j'avois quelques biens du côté de ma mère.

— « Ma foi, Monsieur, continua le saint homme, voici reproduction en bonne et due forme, par la gazette de Hambourg, d'un petit arrêté contre vous. Vous êtes mis hors la loi. » — « Morbleu ! l'abbé, pensez-vous que j'y veuille rester ? »

— « Vos biens sont confisqués ! » — « Il me reste 64 livres, et la ressource de faire, comme vous, des chapeaux ! » Ces braves gens s'égayèrent de ma bonne humeur, et l'on me passa la funeste gazette.

Elle reproduisoit fidèlement un arrêté du district de Guingamp, pris contre moi le jour de ma fuite en vendémiaire. L'arrêté alloit même jusqu'à mentionner, avec toutes sortes d'épithètes malsonnantes, les amours de l'impur aristocrate avec l'artisan de Guingamp.

Je rougis involontairement devant ces hommes chastes. — « Ah ! mes gentilshommes, dit l'abbé Ivinou, prêtre le plus indulgent du monde, on n'est même pas sérieux lorsqu'on s'expose à la mort pour une sainte cause ? » — « Cette cause, ce sont eux qui l'ont compromise et perdue, par leur légèreté et leurs mauvais exemples », fit une voix grave dans l'assemblée. Il y eut un silence. Je regardai celui qui avoit causé, et crus bien reconnoître le prêtre assis, jadis, à la taverne des vieux remparts.

— « Pas de vaines récriminations, mon bon Daniel ! », fit l'abbé Ivinou, rompant les chiens. Empressé, il me demanda des détails sur ma fuite, s'extasia sur la fraternité celtique de l'antiquaire de Plymouth, et me confia qu'ils étaient près de quatre mille ecclésiastiques, groupés autour de Mgr de La Marche, évêque de Léon ; que le produit de ces chapeaux et de ces fleurs, joint à la somme d'un schelling par jour, les faisait vivre. En tout temps, encore que je n'aime beaucoup les prêtres, j'eusse pris plaisir en ces récits. Mais les reproches de l'abbé Daniel m'étoient à charge. Je saluai et je partis.

Il faut avouer que notre noblesse françoise s'acheminoit en dansant vers le gouffre du malheur !

Avec toute notre sensibilité, sur qui versions-nous des larmes ? Était-ce sur la misère de nos paysans ? Non ! nous regardions la nature dans les tableaux de M. Greuze, dans les bergeries de M. de Florian ; nous ne connoissions de l'âme populaire que ce que nous en avoit dit Jean-Jacques. La main

sur la conscience, trouvons-nous aujourd'hui si belle cette égalité par en bas qui nous attiroit jadis dans les Temples maçonniques et nous jette aujourd'hui sur la terre d'exil ? Nos belles aux élégantes faiblesses de qui la vertu pesoit lourd, couronnoient de leurs blanches mains les fausses rosières des rives de Seine, et nous ne tenions aucun compte du respect, de l'affection, de la dignité des rustiques provinciaux. Et nous, noblesse de Bretagne qui vivions à la Cour, aux armées, sur les vaisseaux du Roi, quel mépris n'avions-nous pas pour ces nobles campagnards dont nous ne voyions que la ridicule épée, sans jamais nous arrêter à leur âme grande et simple. Mes origines qui me rapprochoient d'eux, me firent comprendre tout l'héroïsme de cette noblesse infime. J'ai combattu auprès de ces gentilshommes paysans, de leurs métayers aux longs cheveux, qui ne savoient pas le françois, mais mourroient sans phrases, pour la défense de leurs foyers. J'ai appris que leur idéal n'étoit ni le Roi, ni la République, ni la grande Patrie, mais leur sol à eux ; la Bretagne ! Croyez-moi, ils ne sont ni jacobins, ni monarchiens, ni louisets, je suis réduit à penser qu'ils ont raison. La suite immédiate des événements pourra ne les justifier sur-le-champ. Nous aurons peut-être quelque restauration ridicule avec des duchesses en robes à panier et des marquis en habit galant. Mais tout cela passera ! Roi ou République, mais la Bretagne et nos foyers ne passeront point !

Vous allez, Chevalier, me traiter d'illuminé ! Rassurez-vous, je ne suis ni Weishaup, ni le Comte de Saint-Germain ! Et pour vous prouver que je ne rêve point tout habillé, je veux vous raconter une historiette qui vous divertira plus que ce sermon que je viens de faire. Aussi bien, puisque la présente génération est folle, ne sied-il point à un gentilhomme qui pense avoir fait quelque peu son devoir, d'être fou avec les fous ? Il ne faut point être morose, même si l'on est prophète, et je veux que ce métier ait aussi quelque chose de gai ! David dansant devant l'arche est plus mon homme que Jérémie, se lamentant sur les ruines de Jérusalem !

Réduit par mes humbles ressources de chercher un logement peu dispendieux, je m'accomodoi d'une chambre assez proprette que je trouvois dans le sale quartier de White-Chapel, et je fis bien. La propriétaire, brave poissarde ayant pitié de ma détresse, flattée peut-être de donner asile à un françois de qualité, s'empressa de me chercher une occupation. Sur ce que je lui fis confession que j'avois eu au régiment de Champagne la caisse et les livres, elle me fit entrer au service d'un marchand de fer, dont je tiens les comptes. Or, hier, m'en revenant de cet office, la bonne femme me souhaitant un joyeux Noël, me remit un pli que je ne lus pas sans étonnement :

AUX FLEURS DE LYS

Restaurant François
tenu par
M. le C^{te} DE LA BRIAIS
et
M. le V^o DE CARNOËT

Cuisine Française
Billards - Vins - Liqueurs
Café - Salons de Société
4, HANOVER SQUARE, 4

Londres, 24 décembre 1793
4 Nivôse, an II (ère républicaine).

CHER BARON,

Profitant de la circonstance heureuse qui m'amène à Londres, au retour d'Ecosse, j'ai pensé à te voir. M. de Z... m'a donné ton adresse. Me veux-tu venir trouver en ces lieux, environ les dix heures, dans le temps où je soupe à mon accoutumance ?

Je suis, baron, ton humble serviteur.

Marquis DU FRASFIEF.

Je vous avoue, Chevalier, que je me creusai longtemps la tête pour découvrir caché en quelque coin de mon souvenir la silhouette de cet étonnant marquis qui me tutoyait et sembloit si fort me connoître.

Je me souvins alors après avoir longtemps cherché, que je fis connaissance, étant chez M. Picquet de Boisguy, à Fougères, d'un certain Franfief, gazetier, que le sieur Rivarol lui avoit dépêché de Paris, en 1792, lorsqu'il fonda les « Actes des Apôtres ». Ce Franfief, qui trahoit du monarchien, étoit si je m'en rappellois, un personnage à la figure poupine, jeune à la vérité, moustache blonde et perruque noire, lequel donna à M. du Boisguy, maints conseils que ce gentilhomme s'empressa de ne pas mettre à exécution, et eût de ce quelque raison. Mais quelle apparence que ce gazetier et ce marquis ne fissent qu'un ? A tout hasard, je me résolus d'y aller voir. La course en valoit la peine, la marmite ne bout pas tous les jours à mon foyer solitaire et je fus ma foi au rendez-vous, alléché je l'avoue, par l'odeur de la soupe et le souvenir du dîner que j'y fis avec M. de Chateaubriant, dîner, hélas ! aussi loin que mes yeux !

J'arrive ! Un jeune laquais que je reconnus pour le fils de la Comtesse de Verrières, me prend mon manteau et mon épée. Je suis conduit près d'un personnage porteur d'un habit gris, assis à une table, solitaire : « Marquis ! fit l'enfant, voici M. le Baron Le Jars du Combot. »

Le marquis se retourne à ce mot, et me montre la face poupine du gazetier, dont les yeux d'un bleu sale, lui donnoient l'aspect d'une poupée de Nuremberg. « Ce cher Le Jars ! fit-il, jetant mon nom aux échos de la salle, quel plaisir de te retrouver dans ce séjour de Bacchus. Ah, ça ! assieds-toi ! »

Il poussa une chaise de mon côté, et je pris place, abruti par la faconde du personnage. « Mon cher baron, continua notre

homme, sans me laisser le temps de respirer et pour couper court à des interrogations qu'il pouvoit prévoir, lorsque j'eus l'honneur de faire ta connaissance, il y a deux ans, je ne me faisois, pour plus de commodités, appeler que M. Franfief. J'avois, je te le dois dire, donné quelque peu dans la folie du Temps, et, partisan de l'égalité, j'avois imité Messieurs Boucard, Motier, Riquetti, autrement dits de Montmorency, de La Fayette et de Mirabeau, si bien que tu dois t'étonner de ma particule ? »

— « Moi, lui dis-je, point ! »

— « Cela est des mieux, reprit-il, Champagne ! Picard ! Bourgogne ! Ho-là, marauds ! Je n'ai jamais vu... au fait ! ne vous ennuyez vous pas trop en cette ville ? Pays sale ! J'ai changé deux fois de jabot ! que de fumée ! Mon cher, il faut confesser que si la chère répond au programme, ce sera parfait ! »

Le traître alors me présenta la carte. Je me rappelle fort bien ce qu'elle prédisoit à mon estomac affamé :

« AUX FLEURS DE LYS »

MENU DU SOUPER DE NOËL, 1794
(Prix : Une guinée)

Le potage au naturel

LES HORS-D'ŒUVRE

Le pasté de joie gras de Strashourg ayant forme de bastion

LES ENTRÉES

Le brochet de rivière, piqué, farci, et baigné d'une crème d'écrevisses (secundum artem)

Le ris de veau, sauce noire

Le filet de bœuf à cœur rose, piqué et cuit dans son jus

LE ROT

Le pheasant à son point, piqué au toupet, gisant sur une rôtie travaillée à la Maréchale

LÉGUMES

La salade de Pourpris

Les asperges en primeur, sauce à Parmazone

ENTREMETS

Le pudding à l'angloise

Chester, Roquefort, Suisse

VINS

Madère, Marsala, Graves, Hermitage, etc.

Champagne

Maka-Armagnac (1779), Rhuy (1785)

Bénédictine des R. R^o P. P. de Fécamp

— « Eh ! c'est assez passable ! » répondis-je d'un air détaché. Devant sa magnificence de grand seigneur, je sentois fondre mes préventions comme neige au soleil.

Qu'il s'appelât « du Franfief » ou du Tonnerre de Brest, je ne m'en souçiais. Il se fut créé duc et pair, que je l'eusse déclaré authentique, à brevet, et cordon bleu. Un souper d'une guinée, à moi qui ne mangeois guère que des harengs ? Ah ! Monsieur de Chateaubriant, ne me reprochiez-vous point, par hasard, le petit diner d'une couronne que nous mangeâmes ici, deux mois passés ?

— « Croyez-vous, me dit-il, qu'il se faille confier à ce potage ? »

Et, sans attendre ma réponse, il commanda : « Laquais ! un potage. »

— « Monsieur ! repartit le steward, en lui passant l'assiette, je vous prie de ne me point appeler laquais. Je suis gentilhomme. »

— « Que diable est cela ? » dit Franfief.

En quelques mots, je le mis au courant des mœurs de nos émigrés.

— « Il faut avouer, répondit-il, que M. de Rivarot riroit de bon cœur en voyant ce laquais-gentilhomme. Ha ! Ha ! Ha ! »

Je le vis engloutir quelques cuillerées de potage.

Le « *laquais-gentilhomme* » s'approcha de moi pour prendre mes ordres. Franfief, le nez dans son assiette, ne fit signe de rien. Je devinois la perfidie du manant ; je fis signe au noble valet que j'assistois seulement au repas, et en cela je ne me trompois point : tous les plats me passèrent sous le nez, sans que j'entendis la phrase attendue : « Mais vous ne mangez pas ! » Franfief se garda bien d'en rien dire. Il mangeoit glou-tonnement, et, pour ce qui est de boire, il avaloit le Graves après l'Hermitage et la Marsale sur le Madère. Il agissait sans aucune science de gourmandise, tel un plat croquant. Du reste, s'il ne perdoit un coup de la dent, ou du gosier, il n'en perdoit non plus de la langue. Il me conta les plus incroyables aventures qu'il avoit eues avec les sans-culottes ; il les avoit bien bernés. Il avoit mis son château paternel en vente, dans le temps qu'il avoit vu comme cela tournoit. Il avoit eu cette chance incroyable d'être payé en or et non en papier, et déguer-pissoit, costumé en porteur d'ordres des Comités.

Le pheasant avoit passé de son lit à la Maréchale, dans les boyaux de l'animal. Enfin il se rinça les dents d'un verre de Bénédicte, puis se levant de table, après deux heures entières qu'il avoit passées à engloutir ces victuailles, il déclara qu'il n'y avoit pas à se plaindre ! Vous vous demandez sans doute, Chevalier, comment il se fit que je ne passois point mon épée au travers du corps de ce faquin ? Pour la raison toute simple que je ne l'avois plus, le petit de Verrières me l'ayant ôtée, comme j'arrivois. Puis j'avois senti, oubliée dedans mon gousset, certaine livre sterling qui m'alloit permettre de lui montrer

ce qu'est un gentilhomme et qu'il est d'autre leçon à donner, que de croiser le fer avec un chevalier d'industrie. Ma vengeance fut dépassée. J'avisois le Comte de la Briais, qui, une serviette sur l'épaule, veilloit au train des laquais.

— « Comte, lui dis-je, peut-on ici faire du punch ? »

— « Rien n'est plus facile, Baron ! »

(A suivre).





Les Compagnons Bretons

DE

Jeanne d'Arc

Par J. TRÉVÉDÉ

(Suite)

II. — Tugdual de Kermoisan

Il avait une belle devise : « Plutôt mourir que faillir », qui semble une traduction libre ou une imitation de la devise latine de Bretagne.

Tugdual de Kermoisan apparaît d'abord sous le nom de Le Bourgeois, traduction française du nom breton *Ar Bour'his*, nom originaire de la famille. Le nom de Kermoisan était celui de trois villages nobles des paroisses de Gommené, Gondelin et Pommerit-le-Vicomte, il fut substitué au nom patronymique (1), mais Tugdual s'étant illustré sous le nom de Le Bourgeois, les Français continuèrent à l'appeler de ce nom. Il est vraisemblable, comme nous le verrons, qu'il était cadet, et qu'il n'a pas été sire de Kermoisan.

Sa réputation était faite en France dès avant 1416. La preuve c'est que, faisant montre de sa compagnie, le 1^{er} juin de cette année, à Montivilliers, près du Havre, il compte sous ses ordres, lui simple écuyer, neuf écuyers dont les noms ne sont pas bretons.

Cette réputation hors de Bretagne est encore mieux prouvée par ce qui suit : En 1420, la duchesse, femme de Jean V, charge Le Bourgeois de recruter en France pour le siège de Champotceaux, où les Penthièvre retenaient le duc prisonnier.

L'année suivante, nous trouvons Tugdual au service du Dauphin avec son compatriote et ami Prigent de Coëtiy, le futur amiral de France, qui a le titre de lieutenant du Dauphin en Champagne. Tous deux fatiguent les Anglais par leurs courses en Brie. Ils ont pour retraite le château de Montaiguillon : l'armée du comte de Salisbury les y assiège ; ils résistent vaillamment, faisant des sorties et des contre-mines ; mais, menacés de mourir de faim, ils sont contraints de se rendre, la vie sauve, et demeurent prisonniers.

(1) La plupart des familles nobles ont un nom patronymique qu'elles ont délaissé pour celui de leur terre.

lamment, faisant des sorties et des contre-mines ; mais, menacés de mourir de faim, ils sont contraints de se rendre, la vie sauve, et demeurent prisonniers.

Huit ans plus tard, nous retrouvons Kermoisan. Il est auprès du connétable de Richemont quand celui-ci, malgré la défense du Roi, va joindre Jeanne d'Arc. En approchant de Beaugency c'est, nous l'avons vu, Kermoisan que le connétable envoie en avant avec Rostreneu, son lieutenant. Kermoisan fit la campagne de Patay.

En 1435, sur l'ordre du connétable, le maréchal de Rieux assiége Saint-Denis. Kermoisan monte *le premier* à l'assaut. Mais les courses que les Bretons poussent jusqu'aux portes de Paris attirent sur eux l'armée anglaise. Les Bretons soutiennent un assaut pendant une journée entière, et le soir, les Anglais ne sont maîtres que du faubourg dit de Pontoise. Sur l'heure, Kermoisan demande au maréchal cinq hommes parmi lesquels au moins deux Bretons, Jean Budes et Hector de Mériadec. Tous les six sortent de la ville et « passent le fossé sur une planche qui n'avait pas un pied de large. » Ils entrent dans le faubourg, tuent ou mettent en fuite les Anglais surpris, et avant la nuit le faubourg est de nouveau aux Bretons.

En 1436, le connétable tente une entreprise sur Paris ; il part d'Orléans emmenant avec lui Kermoisan, et, comme nous l'avons vu, il le lance en avant-garde dans la plaine Saint-Denis.

En février 1437, Kermoisan, qualifié « capitaine de gens d'armes et de trait », tient avec sa compagnie garnison à Saint-Denis.

C'est de là qu'il part pour le siège de Montereau. Il monte *le premier* à l'assaut ; mais sa vaillance et celle des Bretons qui le suivent excitent la jalousie des Français. Au moment où Kermoisan met le pied sur le mur, un boulet parti des batteries françaises abat sous ses pieds un pan de la muraille, et il roule avec les débris au fond du fossé.

En 1438 et 1439, nous trouvons Kermoisan avec le titre de capitaine de Saint-Germain-en-Laye (1). Un peu après, « capitaine de gens de guerre », il se tient de nouveau à Saint-Denis.

Nous avons dit plus haut le commencement du siège de Meaux en 1439. Dix-huit ans auparavant, en 1421, la place avait arrêté le Roi Henri V pendant neuf longs mois. Les Anglais en ont augmenté les défenses, et leur résistance est d'autant plus vigoureuse qu'ils savent qu'une armée vient à leur secours. Le connétable le sait aussi. Que faire ? Lever le siège ou brusquer l'assaut. Mais après vingt jours les approches ne sont pas faites. L'assaut est pourtant résolu. Kermoisan et d'autres

(1) Compte de Raguier, 1438-1440. Morice, *Pr.*, II, col. 1268-1269. « A Tugdual le Bourgeois, capitaine de Saint-Germain-en-Laye, pour huit mois commencés le 1^{er} octobre 1428. — 783 liv. tournois (au moins 15,320 fr. de notre monnaie) ».

Bretons, au nombre desquels La Bouexière, s'y portent avec furie : en une demi-heure ils sont dans la place.

L'armée de secours arrive et se loge en partie dans une île de la Marne : au lieu d'aller chercher l'ennemi, le connétable l'y enferme et charge Kermoysan et Jean Budes de la garde du pont. Les Anglais, vaincus par la famine, se rendent après une quinzaine.

En 1443, les Anglais, établis dans un fort construit auprès de Dieppe, bloquent et menacent la ville. Le Roi, qui est à Abbeville, veut avoir l'avis d'un homme expérimenté sur ce qu'il convient de faire. Il mande Kermoysan auprès de lui ; et, sur le rapport du Breton, le conseil de guerre résout le siège du fort et charge Kermoysan de l'investir. Il attaque le 11 août, et le 14 il monta à l'assaut.

Au commencement de 1450, Kermoysan tenait du duc François 1^{er} un poste de confiance : il était gouverneur de son comté de Montfort-l'Amaury ; mais la guerre allait bientôt le rappeler : comment n'aurait-il pas pris sa part de la gloire de Formigny ?

Richemont était venu en Bretagne pour défendre son neveu Gilles contre son frère le duc François : il retournait en Normandie. L'armée anglaise, forte de six ou sept mille hommes, était double de l'armée française que commandait le comte de Clermont, gendre du Roi ; et le connétable forçait les marches pour se rapprocher du comte. Kermoysan arrive, comme toujours impatient de combattre, mais au dernier moment, le connétable l'accueille en plaisantant : « Jamais je ne t'ai vu demeuré (en retard) de bonne besogne jusqu'à cette fois. » — « Monseigneur, reprend Kermoysan presque pleurant, je sais que vous ne combattez pas. » Mais le connétable le console d'un mot : « Je voue à Dieu que avant retourner, je les verrai (les ennemis) avec la grâce de Dieu. » On sait comment le comte de Clermont, qui commandait l'armée royale, se heurta aux Anglais, le 15 avril, auprès de Formigny, et comment le connétable, arrivant en hâte le lendemain matin avec ses Bretons, changea une rencontre douteuse, ou plutôt une défaite certaine, en une victoire éclatante (1).

La journée de Formigny rendit les Français maîtres de la campagne, mais les places restaient à prendre. Vire et Briquibec furent emportées par le connétable ; puis les deux armées réunies allèrent assiéger Caen, où le Roi arriva huit jours après.

Là, nous retrouvons Kermoysan. La colonne qu'il commande arrive la première au pied de la muraille. Elle est minée. Pour que l'assaut soit donné dès ce premier jour, que faut-il ? Quelques pièces d'artillerie ; mais le Roi les refuse aux Bretons ; il ne veut pas qu'ils aient l'honneur d'emporter la place ! Caen ne capitulera que le 1^{er} juillet.

(1) Lobineau, p. 641. — Ce qui s'empêcha pas le Roi de décerner l'honneur de la victoire au comte de Clermont. Les biographes français le donnent à Dunois !

Le 22, le connétable s'emparait de Falaise et venait en hâte mettre le siège devant Cherbourg : il était suivi de Philippe de Culant, maréchal de France ; de Prigent de Coëtiivy, l'amiral, capitaine de Grandville ; de Montauban, maréchal de Bretagne ; de Guy XIII, comte de Laval et de son frère André, maréchal de Lohéac.

Kermoysan n'est pas nommé parmi ces personnages ; mais il était là ; et c'est devant Cherbourg que devait finir son héroïque carrière. Un coup de coulèvrine emporta l'amiral de Coëtiivy et son humble mais glorieux compatriote et ami, Tugdual de Kermoysan.

Quand on lit *cet état de services*, on ne s'étonne pas que le nom de Kermoysan ait été connu de toute la France, et que l'armée française ait jalosé la renommée de notre compatriote. Mais on peut s'étonner que Kermoysan n'ait pas été chevalier. Aucun doute pourtant sur ce point.

En 1449, l'année qui précéda celle de sa mort, Kermoysan prend le titre d'écuyer, qu'il avait déjà en 1416. Dans l'intervalle, il a pu prendre les titres de capitaine de Saint-Germain, de Montecler, place du Maine, de gouverneur de Montfort, enfin, au temps de sa mort, de bailli ou sénéchal de Troyes, en Champagne. Mais le titre de chevalier ne lui appartient pas.

Faut-il supposer que, cadet de famille, Kermoysan n'avait qu'un mince patrimoine, que durant quarante années de guerres il avait acquis plus de gloire que de richesses, et qu'il n'aurait pu tenir l'état de chevalier ? car le chevalier devait paraître à la cour, aux tournois, honorer par sa magnificence l'ordre de la chevalerie. Peut-être Kermoysan craignit-il de ne pouvoir satisfaire à ces *devoirs de représentation*. Peut-être aussi tenait-il au titre d'écuyer qui, gardé par lui pendant plus de trente-quatre ans, le mettait hors de pair avec les autres écuyers ?

Quoi qu'il en soit, Tugdual de Kermoysan n'a-t-il pas bien mérité la place que d'Argentré lui donne entre les *illustres capitaines bretons en France* : « Messire Tugdual Carmoisien (sic) dit *Le Bourgeois*, très grand ingénieur, qui fut excellent capitaine, baillif de Troyes et gouverneur de Dieppe sous Charles VII, et fut tué à Cherbourg. »



Un coin du Trégor finistérien

Par Louis LE GUENNEC

(Suite)

La Chapelle de Leingouez. — Le Port de Toul-an-Héry. — La Tour d'Argent. — Richard de la Haye et le buffet de Guerrand. — Une traversée mouvementée. — Le village du Varcq. — Saint-Kirec. — L'église de Locquirec. — Le combat naval de 1804. — La Légende de Lexobie. — L'abbé J.-M. Le Lay. — « Bilzig ». — Pierre Zaccane.

Un tertre ombragé porte la chapelle, édifiée quadrangulaire aux lignes simples, crépi à la chaux, avec quelques portes et fenêtres dans la plus rustique note du XVI^e siècle. Près de l'échalier, il y a une croix montée sur un socle à plusieurs marches, dé ornémenté et gaulé très haute. Deux personnages, et une Vierge-Mère posée au revers, accompagnent le Christ,



Chapelle de Notre-Dame de Leingouez, en Locquirec.

abrité sous un petit auvent à double pente, comme à la croix du cimetière de Plouégat-Guerrand, et à un autre calvaire situé non loin de la chapelle de N.-D. des Joies, en Guimaëc.

Un peu plus bas, on arrive sur le rivage. A ce coude de l'estuaire du Douaron, protégé par la pointe de l'Isle-Blanche, s'ouvre le port de Toul-an-Héry (*Toul ar C'hirri*), « le trou », ou plus exactement « la dépression des charrettes », très antique station commerciale où des vestiges de villas gallo-romaines, décorées de mosaïques et d'enduits colorés, ont été exhumés sur le rivage de Plestin. De vieilles voies relient cette anse aux localités de Pintérieur, Lanmeur, Pont-Menou, Guerlesquin, Lannion, Guingamp, et la réformation de 1445, qui la nomme le « port ducal de Lanmeur », témoigne du grand trafic qu'on y faisait, en mentionnant les droits perçus sur les céréales, les cuirs, les toiles, le sel, les congros et autres poissons séchés provenant des pêcheries du Duc.

Rolland Menguy de Locquirec figure au nombre des 31 négociants et armateurs bretons qui forment à Lannion, en 1483, une confrérie d'assistance mutuelle et de dévotion pratiques sous le vocable de Saint Nicolas, l'un des Bienheureux que le marin du Moyen-Age invoquait le plus volontiers dans le péril. En 1756, les commissaires établis pour la vérification des droits maritimes abolissent la prétention qu'avait le comte de Bizien du Lézard, châtelain de Coatcaric en Plestin, de prélever deux mesures de sel sur les navires chargés de cette marchandise entrant à Toul-an-Héry. En 1790, le Conseil général de la commune de Morlaix proteste contre les « embarquements » très considérables de grains » qui s'effectuent à Toul-an-Héry, et réclame l'envoi d'une force armée chargée de mettre fin à ces importations alarmantes. C'était l'époque de la « Grande Peur », où la terreur d'être égorgé par des bandits imaginaires s'accroissait de l'angoisse de mourir d'inanition, affamé par des accapareurs guère plus consistants.

Aujourd'hui, la ruine de la marine marchande française a tué Toul-an-Héry, comme tant d'autres petits hâvres côtiers si florissants jadis. Quelques rares chargements de grains, de matériaux à bâtir, de ces dalles de schiste vert dites « pierres de Locquirec », y ramènent de loin en loin un peu d'animation. Des temps prospères d'autrefois, à jamais révolus, subsistent d'intéressants témoins. C'est sur la grève même « La Tour d'Argent », curieuse maison forte d'un armateur du XVI^e siècle, vieil édifice aux cheminées et aux lucarnes campées de guingois, au lourd toit d'ardoises verdâtres, à la martiale tourelle ronde accostée d'une échauguette, pittoresque ensemble qui se détache en vigueur, comme gravé à l'eau-forte, sur un noir bouquet d'ormes et de frênes aux cimes échevelées.

Le maître de céans logeait ses marchandises dans les sous-sols obscurs où donne accès un portail à la large arcade cintrée, son équipage dans le solide bâtiment campé en équerre à l'angle de l'enclos, échouait son navire, bien retenu par d'énormes organeaux, au long du mur d'enceinte, et pouvait ensuite dormir en sécurité, tandis que le flot nocturne clapotait sourdement contre les moëllons goëmoneux. « La Tour d'Argent », ce nom évocateur de richesses patiemment entassées et jalousement défendues, a dû faire rêver bien des fois les terribles rôdeurs, émules de la Charlézenn et des frères Rannou, qui infestaient depuis La Liene-de-Grève jusqu'aux taillis du Boiscon cet angle de pays où la maréchaussée ne se risquait guère.



La Tour d'Argent, en Locquirec.

En face, devers Plestin, c'est un autre manoir, sombre et nu comme une forteresse derrière l'arcade de son grand portail et la double côtière de ses magasins. C'est enfin, plus au Nord, le manoir de l'Isle-Blanche, que j'ai vu ancien sous le toit élané de son pavillon, mais qui depuis s'est transformé en une banale et vaste habitation. Là résidait, au siècle de Louis XIV, un armateur quelque peu fortan, noble homme Richard de la Haye, sieur de Lisleblanche, enterré en 1688, à 72 ans, dans l'église de Saint-Melaine de Morlaix. M. Francis Gouin, magistrat d'origine morlaisienne, qui possédait l'Isle-Blanche vers le

milieu du XIX^e siècle et a publié pas mal de notes d'histoire locale dans les annuaires et journaux du temps, a raconté, sans doute d'après certains lambeaux de procédure moisissant au fond du grenier, une équipée passablement audacieuse de son prédécesseur.

Certain jour, Richard de la Haye était allé visiter le château de Guerrand, chef-lieu du marquisat de ce nom, demeure si somptueuse que les traditions trégorroises en parlent avec une sorte d'extase, ainsi que d'un palais enchanté. Le marquis étant absent, et l'intendant fort accueillant, notre loup de mer put explorer à son aise les plus luxueux appartements, ceux qui brillaient de la couleur du soleil et de celle de la lune; mais sa convoitise ne s'éveilla qu'en présence d'un superbe buffet de chêne sculpté, tout historié de scènes édifiantes ou gaillardes, d'arabesques et d'entrelacs, par le ciseau naïf et sûr de quelque luthier-imagier. Ce beau meuble, qu'il eût bien fait, avec ses saillies accrochant la lumière, dans la grande salle de l'Isle-Blanche! Habitué à traiter rondement les affaires, le bonhomme Richard s'ouvrit aussitôt de son désir à l'intendant. Il offrait 50 écus pour le buffet et une généreuse commission en plus. A son retour, le marquis ne s'en apercevait même pas. L'intendant, en tout cas, serait bien sot s'il n'arrivait pas à persuader à son maître que l'affaire avait été bonne.

Pourtant, le tentateur échoua, et rentra chez lui l'oreille basse. Sa résolution fut bientôt prise. Puisqu'il devait renoncer à s'approprier le meuble par les voies ordinaires, le recours à la force lui restait seul. Une quinzaine après, il revint au Guerrand, accompagné de plusieurs solides matelots accoutumés à l'arrimage, et d'une charrette. La nuit venue, il fit enfoncer une des fenêtres, enlever le buffet, le déposer dans son véhicule et s'en retourna triomphalement, non sans avoir échangé deux ou trois coups de mousquet inoffensifs avec l'intendant et ses gens et avoir déposé les 50 écus proposés sur l'angle d'une table. Il y eut grand tumulte, plainte aux juges de Lanmeur, poursuites criminelles, que suis-je? Mais le marquis combattait alors en Flandre ou en Allemagne, à moins qu'il ne perdît galamment ses revenus au reversi du Grand Roi, et il avait d'autres soucis en tête qu'un vieux meuble verroulé de province. Une transaction termina l'affaire; moyennant une raisonnable indemnité, Richard de la Haye, ancêtre et modèle de nos collectionneurs de « bretonneries », demeura maître et seigneur du fameux buffet. Celui-ci se trouvait encore à l'Isle-Blanche du temps de M. Gouin, et c'est en caressant de l'œil ses vieux panneaux lustrés et noircis que le juge-historien en écrivit la véridique (?) histoire.

Le gué de Toul-au-Héry, accessible aux très basses mers, a vu plus d'un drame, et quelquefois aussi d'amusantes équipées. Voici ce que narrait à ses lecteurs, vers 1840, le journal *l'Echo de Morlaix*. Un brave pêcheur de Locquirec avait acheté à la foire de Plestin un gros et gras pouceau, en dessein de le sacrifier

fier dès la semaine suivante. Démesurément gris, il parvint avec son compagnon sur la grève. Là, plus de monnaie dans le gousset, et par conséquent, pas de place dans le bac. Sans s'émouvoir, notre homme se mit en tête, malgré la marée montante, de traverser la rivière à gué, et il se lança d'un cœur léger au milieu des vasières. Sentant la fraîcheur de l'eau, Messire Porc eut de la méfiance, se raidit, protesta bruyamment. Il y eut lutte et culbutes grotesques, à la grande joie des spectateurs. L'homme, comme il convient, eut le dessus, et entraîna malgré ses vociférations le cochon récalcitrant.

Bientôt, tous deux perdirent pied; la scène menaçait alors de tourner au tragique. Mais ce fut au tour de l'habillé de soie de montrer sa vaillance. Il nagea droit au rivage de Locquirec, remorquant son conducteur affolé, qui avait saisi entre ses dents la queue de l'animal, la serrant d'autant plus fort qu'il redoutait d'être séparé de lui et de se noyer pitoyablement. On devine les cris aigus de la pauvre bête, les rires et la jubilation du public! Enfin, après un quart d'heure de prouesses nautiques, nos deux héros touchèrent terre et continuèrent paisiblement leur route. Ingratitude humaine! le magnanime cochon n'en fut pas moins mis à mort par celui qu'il avait sauvé, et le récit de cette traversée mouvementée égaya la traditionnelle *fest ar gwadigennou*.

**



Vieille maison au Varoq, en Locquirec
(type d'habitation paysanne du XVI^e siècle).

En retrouvant le plateau pour gagner Locquirec, nous traversons le très curieux hameau de Varoq, où toutes les maisons, bâties au XVI^e siècle, ont une apparence cossue et digne de logis bourgeois, quasi-seigneuriaux. Ce ne sont pourtant que des « demeurances » paysannes, mais d'un très grand air avec leurs hauts pignons « équillonnés » aux chevronnières saillantes, leurs fenêtres barrées de traverses horizontales ou de meneaux en croix, leurs portes surmontées d'arcs en accolade, leurs avancées simulant des tourelles, leurs pans coupés d'angle, leurs escaliers extérieurs formant terrasse et abri couvert. En juin 1914, j'avais dessiné les plus caractéristiques; j'espère qu'il en subsiste encore quelques-unes. Tout cela, ainsi que ces ruines de maisons aux assises d'un si bel appareil, qu'on rencontre fréquemment dans les villages à demi-dépeuplés du canton de Lanmeur, témoigne d'une prospérité ancienne, d'une surabondance de population à cette époque bénie où la Bretagne, préservée des guerres de religion, pouvait travailler et s'enrichir en toute quiétude. Hélas! la tempête, pour souffler tardivement, n'en fut que plus horrible, et l'on pourrait avancer, sans trop faire crier au paradoxe, qu'à part certains coins privilégiés, la Bretagne ne s'est pas encore remise, depuis plus de trois siècles, des épouvantables calamités de la Ligne.

Les vieux villages de Kerboulic, de Kermarquer, de Keraudren, de Pennenès où nous rejoignons la route de Morlaix, nous conduisent à Locquirec, serré sur son mince promontoire. A notre gauche,

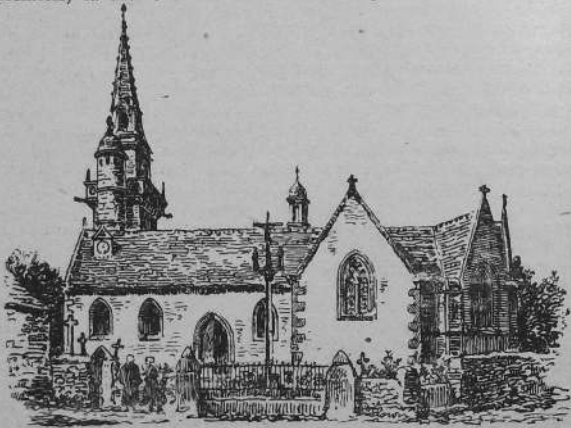
Le golfe aux blanches eaux rit sous le soleil blond.

et l'Armor de Plestin tend vers le large un long cap chargé de fermes, de moissons et de taillis, tandis que plus loin, la côte escarpée et vaporeuse de Lannion va se dissoudre dans l'azur violâtre de l'horizon, au-delà d'Enez-Veur et des falaises de Trébeurden. Un poste gallo-romain exista jadis sur la pointe extrême. Il était en ruines à la fin du V^e siècle lorsque Saint Tugdual, récemment arrivé de la Dommonée insulaire, y envoya Saint Kirec avec douze disciples pour établir un monastère et prêcher l'Évangile aux alentours. Kirec s'installa dans les débris d'une villa; il n'y a pas plus d'un siècle, on montrait encore, au lieu dit *Parc ar Gouent* (le parc du couvent) quelques vestiges embroussaillés de son ermitage. Après y avoir labouré pendant six ans le champ du Seigneur, Kirec passa dans le Léon, et vécut désormais en solitaire sur les confins de Plabennec; mais, après sa mort, ses religieux ramenèrent son corps au monastère de Loc-Kirec et l'ensevelirent dans l'église où il avait offert pour la première fois le Saint Sacrifice.

Cet établissement ne survécut pas aux ravages des Normands, et plus tard Locquirec, selon l'orthographe moderne, fut rattaché au diocèse de Dol comme dépendance de Lanmeur, en même temps qu'il devenait le siège d'une aumônerie de Chevaliers

Hospitaliers relevant de la commanderie du Palacret, unie à celle de la Feuillée, au début du xv^e siècle. Les Hospitaliers avaient ainsi des maisons dans divers ports de mer, à Penmarc'h, à Audierne, à Lannion, pour secourir les naufragés et réconforter les pèlerins venus par eau. A Locquirec, les commandeurs de la Feuillée se contentaient, dans les derniers temps, d'un patronage tout honoraire, sans profits ni charges, et percevaient de la fabrique deux deniers seulement par an, au titre de cheffente féodale.

L'église, crépée à la chaux, n'a pas extérieurement grande apparence. Une tourelle ronde à dôme accoste son clocher trapu, daté de 1691. Elle est surmontée d'une statue en pierre de Saint Jacques le Majeur, qui a détrôné comme patron de la paroisse l'ancien éponyme du lieu, Saint Kirec. Il est singulier qu'à Perros-Guirec, qui avait aussi Saint Kirec pour patron primitif, la même substitution se soit opérée. Il est vrai que



Eglise de Locquirec.

Saint Jacques de Galier ou de Turquie passait jadis pour protéger efficacement les marins, et ceux-ci, gens positifs, peu sensibles aux charmes des vieilles légendes celtiques, ont dû substituer à l'obscur thaumaturge Kirec un Saint qu'ils supposaient mieux écouté de Dieu, et partant, plus libéral en bénédictions.

L'image de Saint Kirec existe pourtant dans le sanctuaire, où elle fait vis-à-vis à celle de Saint Jacques, la coquille au chapeau retroussé, le bourdon au flanc, le bâton à la main. Les deux panneaux en haut relief du maître-autel, d'une exé-

cution archaïque, figurent diverses scènes de la Passion; celle de la *Descente de Croix* a perdu ses deux cavaliers, subtilisés, il y a une vingtaine d'années, par de peu scrupuleux touristes. L'affaire causa alors un certain émoi; mais, depuis, nous en avons vu bien d'autres!

A gauche, la statue de N.-D. de Bon-Secours foule aux pieds un monstre, le plus difforme du monde. Anatole Le Braz l'a décrit: « Le ventre énorme arrondi en une hideuse boule de chair; pour mains des pinces de homard ou de crabe; de l'une d'elles il maintient sous lui un personnage terrassé qui essaie de se relever sur son coude; de l'autre, il présente à la Vierge un objet de forme indéterminable, peut-être le cœur de sa victime. » Pour moi, j'y vois une figuration diabolique d'Eve la Tentatrice, à tête de femme, au corps terminé en serpent, tenant à la main la pomme de perdition. Quant au personnage étendu, c'est tout simplement Jessé, duquel procèdent les branches de son arbre symbolique, représentant la généalogie des Rois de Juda, ancêtres du Sauveur. Sur les panneaux de la niche sont sculptées des scènes de l'Évangile; dans la *Fuite en Egypte*, Marie, juchée sur l'âne, donne le sein à un poupon emmaillotté à la façon bretonne.

Le tableau du *Rosaire* du transept sud est dû au peintre Cléran, de Saint-Pol-de-Léon, qui l'a signé, ainsi que des anges musiciens semés sur les lambris du chœur. Ce dernier travail porte la date de 1712. A remarquer aussi une *Pitié* en albâtre adossée à l'un des piliers de la nef, un tableau de la *Cène*, un *Saint Yves* assis dont les deux compagnons accoutumés, le Riche et le Pauvre, ont disparu, un *Saint Jean-Baptiste*, patron de l'Ordre de Malte, un *Saint Eloi* brandissant son marteau, et les angelots placés aux encoignures du transept, qui soutiennent les instruments de la Passion: l'échelle, la lance, la colonne et la croix.

Avant la Révolution, on voyait dans les vitraux et sur quelques tombes les armoiries de familles prééminencières, celles des seigneurs de Boisdon et de Kervouran en Lanmeur, de Trémédern et de Kergadiou en Guimaec, de Leingouez en Locquirec, de l'Isle et de Kermabon en Plougasnou, etc., et aussi celles du commandeur de Lesmelec, « ceinturées d'un chapelet à la croix de chevalier de Saint Jean de Jérusalem ». Tous ces blasons sont aujourd'hui anéantis, et avec eux a péri un très beau calvaire de granit, chargé de nombreuses statuettes groupées, qui s'élevait sur la place, au-devant de l'église. Il y a quelque trente ans, des débris de ces statues roulaient encore dans l'herbe, parmi les tombes du cimetière; aujourd'hui, on n'en découvre plus la moindre trace, et la croix de l'enclos est moderne.

*
**

Avançons jusqu'à Beg-ar-C'hastel où, pour peu que la brise fraîchisse, les vagues se brisent avec une rare violence. En construisant les villas, en remuant le sol, on a découvert du ciment et des tuiles à profusion, des urnes cinéraires, des médailles romaines du III^e siècle. A l'extrémité, sont les ruines d'une batterie armée de deux canons, qui protégeait l'estuaire. En 1804, un convoi français pourchassé par des navires de guerre britanniques, se réfugia dans la baie de Toul-an-Héry. L'ennemi l'y suivit, mais une frégate et une chaloupe canonnière, secondées par les batteries côtières, soutinrent si bravement l'attaque que la flotte anglaise dut regagner le large. Le héros de cette affaire fut le capitaine Guéguen, de l'île de Batz, manœuvrier incomparable qui arracha tant de nos convois aux griffes du léopard d'Albion, et dont le nom a sombré dans un injuste oubli.

C'est au large de la pointe de Locquirec qu'existait autrefois, dit-on, une grande ville maritime aujourd'hui submergée. Elle s'appelait Lexobie; elle avait trente églises; un évêque officiait dans chacune d'elles. Un raz-de-marée l'engloutit, et la mer dépassa la pointe de ses plus hauts clochers. Les rochers des Triagoz, qui émergent au delà de l'île Grande, sont le seul vestige et le point culminant de la cité ensevelie. Le proverbe breton l'atteste :

Entre Treguer hag an Taro Entre les Triagoz et le Taureau
E man gwele ar Maro. Se trouve le lit de la Mort.

Parfois, on entend le son des cloches monter de l'abîme. Bien des pêcheurs attestent l'avoir perçu. Un jour, Lexobie reparaitra sur les flots dans toute sa pompe, et ce sera alors au tour de Lanmeur d'être noyé. La fontaine qui coule sous le chœur de son église vomira un furieux torrent d'eau salée, et de la bourgade inondée ne subsistera d'autre débris que la chapelle de Kernitron.

Voici sur l'Is Trégorroise une légende que je crois inédite. « Un marin de Locquirec s'étant embarqué de grand matin pour aller pêcher devant Beg-Léguer, fut enveloppé d'une brume si épaisse qu'il dut laisser son bateau flotter à l'aventure, ne sachant de quel côté le diriger. Brusquement, le brouillard se dissipa, et le marin se trouva, sans savoir comment, à l'entrée du port d'une grande ville, dont les palais et les églises resplendissaient aux premiers rayons du soleil. Le port était plein de navires, mais quais et môles étaient déserts, et l'on n'entendait d'autre bruit que le roulement des vagues. « Voilà Lexobie ressuscitée! pensa le matelot. Si ses richesses pouvaient devenir miennes! » Il accosta à une cale, gagna le quai, et se mit en devoir de parcourir la ville. Nulle part il ne rencontra aucun être vivant; palais, cathédrales, places publiques, tout était désert et mort.



La Légende de Lexobie.

Mal à l'aise dans cet effrayant silence, l'homme prit bientôt le parti de regagner sa barque, et il suivait en se hâtant une rue étroite, lorsqu'il entendit des voix humaines sortir d'une maison devant laquelle il passait : « Enfin, se dit-il, il y a ici quelqu'un ! », et il heurta vigoureusement. Personne ne répondant, il ouvrit la porte, et vit, assis aux coins de l'âtre, dans une chambre sombre, un vieil homme et une vieille femme si cassés et si ridés qu'ils semblaient avoir au moins mille ans. Le vieillard regarda le nouvel arrivant : « De quelle paroisse es-tu ? » interrogea-t-il. — « De Locquirec, vieux grand-père ». — « Ah ! de Locquirec ! Il y avait là, de mon temps, des gars solides ; nous allons voir s'ils ont toujours les os aussi durs. Donne-moi ton bras ! » Sans méfiance, le marin avançait l'un de ses bras, croyant que le Lexobien désirait seulement s'y appuyer, mais la femme lui souffla à l'oreille : « Prenez garde ! Ne lui tendez pas votre bras, mais l'aviron que vous portez sur l'épaule. » Aussitôt que le vieux eut entre les mains le manche de l'aviron, il le cassa en deux comme un fétu. Epouvanté, l'homme de Locquirec s'élança au dehors. Il retrouva son canot, s'y jeta et hissa la voile pour s'enfuir au plus vite. Quand il se retourna, la ville fantastique avait disparu ». (Conté par M^{lle} Le Besque, de Ruman (Côtes-du-Nord).

* *

Locquirec a produit un littérateur breton de renom en la personne de l'abbé J.-M. Le Lay, né le 15 décembre 1749, curé de Locquirec de 1773 à 1781. Quand la Révolution éclata, il était recteur de Perros-Guirec. Emigré, il se retira à Borchester, près Portsmouth, et y écrivit un long poème en langue bretonne sur les malheurs de la France. Rentré en 1801 à Perros, il fut accueilli avec joie par ses paroissiens, et continua de leur prodiguer ses conseils et ses instructions, si éloquentes dans leur simplicité, qu'elles l'avaient fait surnommer *Teod-Aour* (Langue d'Or). Pour demeurer au milieu de son troupeau, il refusa le titre de grand vicaire, que lui voulait décerner Mgr Caffarelli, mais il mourut peu après son retour, en 1802, regretté de tous et laissant la réputation du premier prédicateur breton de son temps.

On connaît au moins trois éditions de son poème : la plus connue est celle que publia Lédan, à Morlaix, en 1850, sous le titre de : *Reflexionou christen var Revolution Franç rimet vit instruction ar Vrctonet gant an A. Lay, person Perros-Guirec, epad e exil e Brô-Sauz*, in-12 de 112 pages. Emile Souvestre avait vu une copie manuscrite de ce travail : il l'a analysé dans ses *Derniers Bretons* et le cite dans *Le Finistère en 1836*, sous le titre de : *An Effeyou (sic) principal eus a Revolution Franç, rinct e Bros-Sos gant person Peros ac e camaradet*. Ce poème a également été étudié dans *la Revue de Bretagne et de Vendée*, en 1866, par Luzel, qui traduit de longs passages des neufs

chants dont il se compose. « Tous ces chants, écrit-il, sont remplis de grandes beautés et souvent d'un souffle vraiment épique... L'auteur est de ceux que le Seigneur embrase du zèle de sa maison. Il s'élève souvent à de grandes hauteurs, et rappelle alors les lamentations et les imprécations de Jérémie. » La tare irrémédiable de cette œuvre, c'est l'exécrable jargon brito-français dans lequel elle a été composée.

Ce langage incorrect et d'un mélange amer

stigmatisé par Brizeux. Mais l'erreur de l'abbé Le Lay, qu'on peut excuser jusqu'à un certain point en songeant que c'était alors la mode, et que cela s'appelait « orner son breton », vient d'être rachetée par son arrière-neveu, M. F. Le Lay, professeur honoraire et maire actuel de Locquirec, qui joint à des talents d'historien auteur de plusieurs savants ouvrages, une connaissance parfaite des délicates nuances du dialecte trégorrois. Il l'a prouvé en publiant récemment, aux éditions de *Buhez-Breiz* le charmant récit intitulé *Bilzig*, œuvre débordante d'entrain et de sel, peinture exacte et vivante du pays de Locquirec, et de ses habitants au siècle dernier, tracée en un élégant breton aussi facile que correct, qui brave les critiques des plus pointilleux celtisants. La littérature armoricaine compte peu d'ouvrages d'un tel mérite, et ce n'est un plaisir d'en féliciter ici, amicalement, l'Auteur.

* *

Ne quittons pas Locquirec, où tant de souvenirs nous ont attardés plus que de raison, sans rendre hommage à la mémoire de Pierre Zaccone, l'écrivain qui a lancé cette agréable station balnéaire et aimait à venir s'y retremper, loin des fièvres du boulevard. « Breton matiné d'Italien, patriarche du roman-feuilleton », comme l'appelle Charles Le Goffic, il présida la Société des Gens de Lettres et produisit un nombre incalculable de ces romans chéris des concierges. Certes, je n'aurai point la cruauté d'obliger personne à relire *l'Esclarc Blanc*, *la Chambre Rouge*, *Une Haine au Baign*, *l'Homme des Foulés*, *le Fils du Ciel* et autres élucubrations dont l'indéniable vogue fournit l'étiage du niveau intellectuel de ceux qui s'en repaissent. Mais il ne faut pas oublier que le bon Pierre Zaccone a beaucoup aimé la Bretagne, qu'il lui a consacré ses premières et ferventes inspirations, et qu'il fut, en 1889, avec Luzel, l'initiateur de la représentation du mystère de *Sainte Triphine et le roi Arthur*, donnée au vieux théâtre de Morlaix. Cela ne rachète-t-il pas beaucoup de feuilletons nauséux ? Zaccone est mort à Morlaix, le 22 avril 1895, à l'âge de 78 ans. J'ai gardé de lui la vision d'un géant aveugle et foudroyé, aux pas hésitants, aux mains tâtonnantes.

(A suivre).



Les vedettes de chez nous

PAR LAGADEC

Théodore Botrel ne sera pas remplacé sur nos scènes bretonnes, puisque de son vivant, il eut, parmi ses pairs, les Yann Nibor, les Léon Durocher, les Jules Heurtel, etc..., une suprématie que ceux-là les premiers lui reconnaissent. Mais nous avons encore quelques chanteurs bretons qui affrontent dignement la rampe, et qui possèdent un répertoire varié de nature à plaire et à exalter en même temps dans l'âme populaire le culte du beau et du bien. J'ai nommé Yves Le Stang, Léonik Le Boucher, Emile Cueff, Francis Gourvil et Alanik Armen.



Yves Le Stang
(ar Barz Du).

Tous les cinq sont Bretonnants et chantent en breton. Ils font partie du Gorsedd.

Yves Le Stang est le plus âgé: il frise la cinquantaine. Employé de Bureau à Nantes, où jeune il se fixa (il est du Guéméné), Le Stang (ar Barz Du) compose lui-même la majeure partie des œuvres de son répertoire. Ses récents recueils sont intitulés: *Chansons de mon Village* et *Chansons de Job Guillou*.

Léonik Le Boucher (*Pabor Kerne*) est né à Quimper en 1887. Enfant, il se distingua parmi les meilleurs artistes du Patronage Saint-Joseph. En 1903, il émigra à Paris, où il fit partie de la « Paroisse Bretonne » et des « Bretons de Paris ». Diverrès (*Tangicall*) dirigea sa formation celtique et lui persuada de se mettre au breton. Après le régiment, il revint à Quimper et dirigea le Cercle Saint-Corentin jusqu'en 1910. Marié, il repartit alors pour la capitale, où il ne tarda pas à se faire un renom mérité de diseur et de chanteur, à toutes les réunions de nos Compatriotes Emigrés.

Depuis la Paix, Le Boucher a consacré presque tout son temps au Théâtre, et a donné des auditions remarquées en France et



Leonik Le Boucher
(*Pabor Kerne*).

en Belgique. Il interprète Botrel, Durocher, Taldir, et toutes les mélodies celtiques.

Emile Cueff, le plus jeune des cinq, — *the last, not the least*, — est né à Saint-Pol-de-Léon. Il a 32 ans. Après avoir servi dans la Marine, il exerça quelque temps à Paris sa profession d'ébéniste. Puis, la nostalgie aidant, et les conseils de ses amis aussi, Cueff remit le cap sur Breiz-Izel, se maria à une excellente Bretonne, et ainsi complété, selon la tradition et la raison, il partit à la conquête d'une rapide notoriété régionale.

Doté d'un bel organe de ténor, *Kaner Leon*, accompagné de sa jeune femme, interprète toutes les chansons de Botrel; son répertoire breton comprend les airs nationaux de Taldir; les adaptations de Potr Tréouré; et les meilleures mélodies d'Irlande, d'Ecosse et du Pays de Galles.



M. et M^{me} Emile Cueff

(*Le mois prochain*, GOURVIL et ALANIK ARMEN).



Le Marquis de Bolibar

ROMAN ⁽¹⁾

Par Léo PÉRETZ

(Traduit de l'anglais par Guillaume Quénet.)

CHAPITRE VII

UNE SERENADE

C'est en éclatant de rire que nous reconnûmes en notre prisonnier « *Sa Grasse Corpulence* », l'Alcade de La Bisbal. Notre hilarité était si bruyante qu'elle parvint à réveiller Günther qui, après s'être levé et vigoureusement frotté les yeux, se mit à bâiller. Quant à Brockendorf, il dormait profondément et ronflait à en ébranler la porte de la chambre.

— Qu'y a-t-il ? demanda Günther qui, à moitié assoupi encore, se caressait les cheveux.

L'Alcade sourit amèrement de nous voir si gais. Il paraissait assez perplexé, car il retournait nerveusement son chapeau entre ses mains, ennuyé comme un homme qui, croyant avoir sucé des bonbons sucrés à l'anis, aurait tout simplement avalé quelque mixture d'un goût détestable.

— Señores, dit-il ; un fonctionnaire de ma qualité a quelquefois besoin de se glisser dans une paire de draps autre que la sienne.

Il regardait, ce disant, nos visages hilares et il était impossible de ne pas se rendre compte de la colère qu'il avait peine à contenir.

— Nous avons, ici, dans notre ville, des dames plus belles que celles qui s'appuient, chaque soir, aux piliers de la colonnade du Palais-Royal, débuta-t-il, aussi fier du beau sexe de sa ville que d'avoir voyagé au point d'être familiarisé avec Paris autant qu'avec La Bisbal.

— Je n'ai jamais rencontré aucune femme digne d'attirer l'attention dans les rues de la ville, fit Eglofstein, d'un air de dépit.

— Bien sûr. Vous n'avez vu que le déchet, s'écria impatiemment l'Alcade. Ce que vous avez pu voir n'est que ce que nous voyons nous-mêmes. Mais je connais, moi, de la farine blanche, raffinée, digne d'officiers.

En déclarant cela, l'Alcade, les paupières baissées, se mit à rire tout en se claquant le palais avec la langue.

— De la farine blanche ? Oh ! bien sûr, dit rageusement Donop. De la céruse couverte de poudre de riz, voulez-vous dire. De cette mixture dont les femmes se servent pour combler leurs rides. Enlevez-moi ça et l'on verra apparaître, par dessous, une peau de bœuf qu'on a omis de raser. Croyez-vous que j'en sois dupe ?

(1) Reproduction interdite.

— Vous ne devriez pas dire cela, trancha l'Alcade d'un ton on ne peut plus offensé. Quand vous aurez pu voir La Monjita, vous vous rendrez compte qu'elle ne se grime les joues ni de céruse ni d'autres ingrédients. Elle n'a que dix-sept ans et les hommes courent après ses cotillons comme les chats après la valériane.

— Qu'attendez-vous, alors, pour l'emmenner ici ? s'écria soudain Brockendorf de son coin, car à peine entendait-il la conversation rouler sur le beau sexe qu'il se réveillait, l'humeur joyeuse. Dix-sept ans. Pour moi c'est comme de l'eau sur la chaux vive.

— Qui est donc cette Monjita ? questionna Eglofstein en faisant une grimace. La fille d'un tailleur, sans doute ? Peut-être la maîtresse d'un perruquier ?

— Son père est de sang noble, Señor ; c'est un de ceux qui entendent se faire respecter par tout le monde, comme des gens de race, aussi pauvres qu'ils puissent être et bien qu'ils n'aient pas une chemise non rapiécée à se mettre sur la peau. Les temps deviennent durs et il n'est guère possible désormais de payer ses intérêts en même temps que de lourds impôts. Aussi regarderait-il comme un honneur insigne l'intérêt que Messieurs les Officiers du régiment voudraient bien porter à sa fille.

— Qu'est-ce qu'il fabrique pour vivre ? Gagne-t-il quelque chose ? Et, sinon, pourquoi ? demanda Donop.

— Il peint des tableaux, répondit l'Alcade : des portraits d'empereurs, de rois, de prophètes et d'apôtres. Il les suspend le jour, au porche de l'église et, le soir, dans les estaminets. C'est un artiste qui peut tout représenter : les hommes aussi bien que les animaux. Il est à même de peindre un Saint Roch et son chien, un Saint Nicaise et sa souris, aussi bien que l'Ermite Paul accompagné de son corbeau.

— Et sa fille ? demanda Günther. Elle n'a que dix-sept ans. Or, les femmes de cet âge, dans ce pays, ressemblent aux bombardées de chez nous. À peine les a-t-on touchées qu'elles jettent des cris perçants.

— Sa fille, répondit l'Alcade, ne demande pas mieux que de faire la connaissance des officiers.

— Alors, allons, et en avant. Qu'attendons-nous ? cria Brockendorf, toujours sous l'influence de la boisson.

— Une autre fois, Señores ; peut-être même demain après dîner. Señor don Ramon d'Alacho doit dormir à cette heure. La meilleure chose qui nous reste à faire est, à mon sens, d'aller nous coucher, nous aussi.

— Êtes-vous prêt ? lui lança brutalement Eglofstein. Oui ? Alors n'articulez pas une parole à moins qu'on ne vous y invite. En avant, marche ! Prenez la lumière et précédez-nous, de Salignac, ajouta-t-il en tournant la tête du côté du capitaine de cavalerie qui arpentait, sans repos, la pièce ; de Salignac, nous accompagnez-vous ?

De Salignac s'arrêta et secoua la tête.

— J'attends mon ordonnance, dit-il. Il s'est enfui et sa consigne était pourtant de demeurer ici. Baron, pouvez-vous m'indiquer la direction qu'il a prise ?

— Camarade, dit Eglofstein, qui se revêtit de son manteau, le malheur a voulu que vous ne soyez pas heureux dans le choix de votre compagnon de voyage. Ce n'était qu'un voleur qui, ce matin, a enlevé à l'un de mes hommes, sa bourse. Il en était encore porteur mais, hélas ! l'argent s'en était envolé.

De Salignac ne parut pas le moins du moins surpris ni interloqué.

— L'avez-vous pendu ? demanda-t-il sans lever la tête.

— Non, nous l'avons fusillé au fond de la cour. Le charpentier n'a pu promettre de nous livrer les bois du gibet avant la semaine prochaine.

La réponse de de Salignac me parut assez étrange car j'ai souvent eu, depuis, l'occasion de m'en rappeler.

— Je le devinais, dit-il. Personne n'a vécu longtemps qui m'a accompagné un petit bout de chemin!

Puis il tourna le dos pour arpenter la chambre de long en large. Nous sortîmes, emmitouffés dans nos manteaux, pour entreprendre, à la file indienne, une marche pénible en suivant les traces marquées dans la neige des rues par les pas de l'Alcalde qui nous précédait.

Nous avions déjà grimpé la *Calle de los Arcades*, puis traversé la rue des Carmélites et les « larges ruelles », si larges que deux charrettes peuvent s'y croiser sans heurt!... Les rues étaient silencieuses et désertes, car la Messe de minuit était depuis déjà longtemps terminée. Après avoir dépassé l'église de *Nuestra Señora del Pilar* et la tour de Gironella, nous arrivions à un square où se dressaient six statues de pierre représentant des Saints grandeur nature.

Nous nous taisions et chacun de nous grelottait de froid tout le long du chemin. Quant à l'Alcalde, il bavardait, s'arrêtant tous les cent pas pour nous indiquer, du bout de sa canne à pommeau d'argent, telle maison ou telle autre. Là, nous disait-il, avait habité, jusqu'à l'année précédente, un tel dont le cousin fut Conseiller du Roi à la Tribune. Un juge à la Cour Royale des Indes avait aussi résidé quelque temps à La Bisbal; c'était un certain Don Antonio Fernandez... oui, c'était bien cela. A cet autre endroit encore l'Archevêque de Saragosse dut attendre une heure, en pleine chaleur de midi, l'un des chevaux de son attelage ayant perdu un fer. Là, dans cette boutique de laitier située à la droite de l'église, s'était déclaré, l'année dernière, un incendie qui carbonisa la femme du propriétaire. Puis, plus loin, dans tel magasin, les officiers trouveraient tous les articles dont ils pourraient avoir besoin.

L'Alcalde qui s'était arrêté en face de l'église, fit une génuflexion en se signant, puis nous montra un morceau de papier mal épinglé à la porte et qui claquait au vent.

— Sur cette liste, disait-il, vous liriez les noms de tous les habitants qui, pour n'avoir pas observé le jeûne ou ne s'être pas confessés dimanche dernier, sont affichés là afin qu'ils en soient humiliés. Notre prêtre est...

— Je voudrais bien que vos mâchoires, ainsi que celles de vos prêtres se collassent pour ne plus se desserrer! s'écria Günther, énérvé. Pourquoi nous gardez-vous ici, plantés devant l'église, à geler jusqu'à en crever? En avant! Trottez! Nous ne vous avons pas accompagné pour passer notre temps à réciter des prières.

Günther ne continua pas, un mulet couché dans la neige, à travers son chemin, venant de provoquer sa chute. En se relevant, les effets tout mouillés, il se mit à maudire l'Espagne et ses habitants qu'il rendait responsables de son accident.

— Quel pays abject! Quel pays de fainéants! Du fumier dans les rues, de la rouille sur le fer, des trous dans les effets, des vers dans le bois et de mauvaises herbes dans tous les champs.

— Tenez, regardez cette lune idiote! Elle, non plus, n'a pas le moindre sens de l'ordre! appuya Brockendorf pour renforcer ce jugement. Hier, elle faisait aussi plate qu'une latte, et ce soir, la voici qui se montre grasse comme un cochon de lait!

Durant ce temps, nous avions enfin atteint la demeure de Don Ramon d'Alacho dont la Monjita était la fille. C'était une maison basse, très mal entretenue, située sur le square du côté opposé aux six statues de saints.

Günther, saisissant le marteau, frappa vigoureusement.

— Eh! là-dedans! Señor Don Ramon! Ouvrez! Il y a des invités en bas!

Pas un bruit ne se faisait entendre dans la maison. Les flocons de neige tombaient, de plus en plus drus et couvraient nos calots et nos manteaux.

— N'ayez pas peur! Donnez des coups de pied dans la porte! dit Brockendorf pour l'encourager, cependant qu'il se frappait dans les mains pour lutter contre le froid. « Enfoncez-la! Ce ne sera certainement pas aussi dur que ne l'étaient, à Torre-Vedras, les lignes anglaises.

— Ouvrez-nous, Señor l'Endormi! criait Günther qui, sans trêve, frappait du marteau sur la porte. « Ouvrez! ou nous allons briser vos portes et vos fenêtres!

— Ouvrez! sinon nous allons mettre en pièces les poêles de votre maison! rugissait Brockendorf, perdant de vue que les poêles étaient à l'intérieur, alors que lui se trouvait dans la rue.

Voici qu'une fenêtre s'ouvrit dans la maison voisine et qu'apparut, dans son encadrement, une tête coiffée d'un bonnet de nuit. Aussitôt aperçue, elle avait déjà disparu dans l'obscurité de la chambre, en même temps que se refermait, d'un bruit, la croisée. A n'en pas douter, nos vêtements tout blancs de neige avaient fait peur à ce citadin ensommeillé qui devait maintenant, après avoir regagné son lit, raconter en tremblant à sa femme que les six saints de pierre, descendus de leur piédestal, étaient venus fanfaronner en face de la maison du voisin.

Mais, partant d'une fenêtre située au-dessus de nos têtes, se fit entendre aussitôt une voix courroucée :

— Par l'enfer et les mille diables! Qui est là ?

— Il jure comme un cireur de bottes de la Compagnie des Indes Orientales, mais, moi aussi, je sais le faire, dit Donop en répondant :

— Soyez maudit neuf cent quatre-vingt-dix fois! Ouvrez la porte!

— Qui est en bas ? questionna la voix.

— Des soldats de l'Empereur.

— Vous êtes des soldats de l'Empereur, vous ? répondit-on avec colère. Vous voulez sans doute dite des ramoneurs, des marchands de toile, des cureurs d'égouts ou des raccommodeurs de balais.

— Qui es-tu, toi, petit chiot ? Penche un peu la tête pour que je te reluque un peu, cria Brockendorf en s'époumonnant, fou d'être traité de marchand de toile, de ramoneur et surtout de cureur d'égouts, tous métiers qui, bien que reconnus indispensables, n'étaient guère faits pour lui plaire.

— Don Ramon, descendez donc leur ouvrir, reprit la voix devenue beaucoup plus calme. Il faut que je fasse connaissance avec le gars qui m'a traité de petit chiot.

On entendit un bruit de pas dans la maison et le craquement d'un escalier de bois; puis la porte s'ouvrit pour laisser apparaître un petit homme bossu d'une taille à peu près équivalente au tertre d'une taupinière au mois de mai. Cette étrange créature portait des guêtres de drap, mal taillées, de couleur rouge vif. Le gland de son bonnet de nuit brun lui pendait le long de l'oreille droite. Il s'inclina devant nous d'une façon risible, en faisant décrire à sa

torche un cercle de feu qui embrasait les ténèbres et son ombre paraissait être celle projetée par un mulet baissant l'échine pour permettre qu'on lui fixe à sa selle des marmites de campagne.

Après avoir monté l'escalier, nous traversâmes d'abord une chambre où gisait, en désordre, tout un attirail d'artiste. Au centre, sur un chevalet, était exposée une toile représentant le Saint Jacques espagnol de Galicie. Les couleurs y étaient partout apposées, mais il restait à colorer le bras droit et la ruche entourant le coup. De cette chambre on nous fit entrer dans une seconde pièce non éclairée mais où, dans l'âtre, brûlait un beau feu de sarments de vigne. Un homme, assis dans une chaise confortable, allongeait les jambes pour se réchauffer les pieds au foyer. Près de lui, sur le plancher, gisait la paire de hautes bottes Hessoises qu'il venait d'enlever; quelques verres, une bouteille de vin et un tricorne « à la russe » étaient placés sur la table.

Dès notre entrée, comme il se retournait vers nous, le visage éclairé par la lueur du foyer, nous nous rendîmes compte que c'était à notre colonel que nous venions d'adresser, de l'extérieur, cette bruyante sérénade. Mais, maintenant que nous étions dans la place, il était trop tard pour essayer de déguerpir.

— Allons! Entrez donc! nous commanda-t-il. Lequel d'entre vous m'a traité de petit chiot?

— Eglofstein, parlez donc, vous qu'il porte en si haute estime, chuchota derrière moi Donop.

— Mon colonel, dit Eglofstein en faisant un pas et une révérence, veuillez accepter nos excuses, mais, je vous assure, ces mots ne s'adressaient aucunement à vous.

— Ah! Ils ne s'adressaient pas à ma personne? dit le colonel en riant aux éclats. Eglofstein, je suis porté à croire que vous désiriez vous trouver à des centaines de lieues d'ici, à manger du poivre à Java, hein? ou de la cannelle au Bengale? Peut-être bien encore dans les Iles d'Epices où mûrit la muscade? Eh bien! Brockendorf, qui est le petit chiot, maintenant? Est-ce moi ou un autre?

Le colonel, facilement accessible aux accès de rage quand les crises de goutte le prenaient, était aujourd'hui d'excellente humeur. Aussi étions-nous trop heureux de tirer parti de cet avantage inespéré.

Désignant du doigt Brockendorf qui avait toute l'allure d'un pécheur, repentant, à la manière de Barabbas dans le drame de la *Passion*, Eglofstein répondit:

— Il faut l'excuser, mon colonel! Il n'est pas responsable cette nuit, car il est saoul autant qu'il lui est possible de l'être.

— *Bene distinguendum* lui est défendu, ajouta Donop pour excuser Brockendorf.

— Venez ici, ma petite! s'écria le colonel en puisant une prise de tabac au fond de la poche de sa tunique. Venez un petit peu voir cet homme qui traite son colonel de chiot!

De l'autre côté de la chambre se trouvait un lit auprès duquel étaient appendus à la muraille deux images de la Vierge, un petit bénitier et un miroir. Une jeune fille au costume espagnol faisait face au miroir et nous tournait le dos. Vêtue d'un corsage de velours noir aux jointures soutachées et enrubannées, elle piquait des fleurs artificielles dans sa chevelure. A petits pas hésitants, elle se dirigea vers le colonel et lui entoura le cou de son bras.

— Voilà le capitaine Brockendorf! lui expliqua ce dernier. « Prenez bonne note de ses traits, car c'est lui qui m'a appelé « petit chiot ». Regardez ce sans-peur, comme il se tient, lui qui est gras

comme un bœuf et aussi audacieux qu'un Goliath! On m'a dit qu'il avale tout crus poulets et canards!...

Brockendorf, grinçant des dents et roulant les yeux ne proféra mot.

— C'est pourtant un excellent soldat. J'ai pu l'apprécier à Talavela, ajouta le colonel, après une pause.

Ces mots eurent le don d'illuminer le visage de Brockendorf qui bredouilla, tout en frisant sa moustache lourdement empesée de cosmétique, en même temps qu'il jetait un regard amoureux à La Monjita ainsi qu'au vin:

— Non! Je ne suis ni ramoneur ni égoutier!

Le colonel devenait plus communicatif et je ne me rappelais pas l'avoir vu de si bonne humeur depuis longtemps.

— Eglofstein! Jochberg! nous dit-il. Approchez-vous et prenez un verre de vin avec moi! Günther, mon gaillard! Ne restez donc pas là comme une chandelle bénite!

Remplissant les verres, il ajouta:

— Oh! ces dés à coudre espagnols! Où sont donc ces bons vieux gobelets profonds dont mes aïeux se servaient aux baptêmes?

Il marcha vers la table, attirant à lui La Monjita en se caressant la moustache.

— Eglofstein, me dit-il alors, d'une voix soudainement émue, n'est-ce pas l'image vivante de ma défunte Françoise-Marie? Même chevelure, même front, mêmes yeux, semblable démarche! Comment aurais-je jamais pu supposer qu'il m'advierait de rencontrer en Espagne, dans pareil trou à rats, la femme que Dieu m'a ravie!

Frappé d'étonnement, je regardai La Monjita, car je ne me rendais pas bien compte de ce qui pouvait lui prêter une ressemblance avec la défunte femme du colonel. Certes, ses cheveux avaient le même éclat cuivré qui appartenait jadis à la chevelure de Françoise-Marie. La moulture de son front pouvait, à la rigueur, rappeler celui tant aimé naguère. Et, cependant, telle que je la voyais devant moi, elle me paraissait être une tout autre personne.

De même que moi, mes camarades montraient un air surpris, après avoir entendu le colonel. Eglofstein souriait et, bouche bée, Brockendorf fixait du regard La Monjita, comme s'il eût été le poisson en présence de Tobie.

— Venez ici, vous, la belle aux yeux noirs, dit le colonel en prenant La Monjita par la main. Vous allez porter de belles robes venant de Paris. J'en ai une cargaison dans mes bagages! Il oubliait de dire à la jeune Espagnole que les robes qui encombraient ses malles avaient été la propriété de sa femme. « Et chaque matin, on vous portera le chocolat au lit.

— Bientôt vous serez encore obligé de repartir en campagne et Dieu sait quand vous en reviendrez, murmura à voix basse La Monjita.

Pour la première fois elle parlait devant nous. Il ne pouvait subsister aucun doute: c'était la voix de notre chère morte. Un frisson de mélancolie autant que de joie, parcourut mon épiderme, les mots de La Monjita me rappelant exactement ceux, qu'une fois, Françoise-Marie avait prononcés, devant moi, avec la même intonation empreinte de tristesse.

C'est à partir de ce moment que s'ancre chez nous la folle illusion d'avoir retrouvé, une fois de plus, Françoise-Marie, en la personne de La Monjita, et désormais nous allions caresser secrètement le projet de faire, à tout prix, sa conquête, dussions-nous y perdre

jusqu'à l'honneur, et nous trouver séparés par la haine, la jalousie, en raison de cet amour meurtrier.

— Quoi! dit le colonel, en frappant du poing sur la table, si violemment que la bouteille de vin fut renversée et que les poteries colorées dansèrent sur les étagères. « Vous me suivrez partout, que le diable m'emporte! Comment donc? Mais, Masséna est toujours accompagné d'une femme, en campagne; on lui envoie une nouvelle actrice tous les six mois.

— Une actrice? risqua Eglofstein, en haussant les épaules. C'est généralement une « *catin* » à dix sous qui sort d'une des « *petites maisons* » de Saint-Denis ou de Saint-Martin. Et, quand il en a eu assez, il la refile à son capitaine-adjutant-major!

— Ah! Oui!... à son capitaine-adjutant-major! dit le colonel en lançant un regard de méfiance à Eglofstein. « J'ai bien d'autres occupations pour mon major: par exemple, la surveillance journalière des munitions, du cuir, des chaussures et des musettes de la troupe. Avez-vous désigné des corvées pour aller, demain, couper du bois et faire la provision d'eau?... Patience, Eglofstein, je saurai bien vous trouver des distractions.

Après cela, l'attitude du colonel fut tout à fait différente pour le reste de la soirée. Sa mauvaise humeur l'avait repris: il était acariâtre et bourru. Je me fauflerai en cachette pour pénétrer, en même temps que Donop, dans l'autre pièce où nous retrouvâmes notre ami, l'Alcalde corpulent et Don Ramon le Bossu, dans ses guêtres rouge vif. Ils étaient perdus dans la contemplation de l'ébauche du Saint Jacques de Galicie.

— Vous voyez que ce Saint était un savant, disait l'Alcalde. J'ai connu un homme qui prétendait que Saint Jacques, dans le sein de sa mère, parlait déjà le latin. Mais cet homme était un hérétique qui, pour cette raison, fut, du reste, brûlé vif.

— De son vivant, ce saint était plus savant que beau, expliquait Don Ramon. Il portait au visage plus de marques de petite vérole que la ville de Séville ne compte de clochers. Je ne l'ai portraituré que deux fois, les femmes se refusant à acheter des saints défigurés par la variole.

— Don Ramon, dis-je, en l'interrompant. Vous avez vendu votre fille à ce vieux-là? Vous devriez en avoir honte.

Déposant son pinceau, Don Ramon me regarda :

— Il l'a vue à la messe et il l'a suivie, répondit-il. Il lui a promis ce que les hommes ont convenu d'appeler le bonheur. Elle aura de beaux draps de toile de Hollande, des chevaux, un carrosse et un laquais et, chaque matin, elle sera conduite en calèche pour aller entendre la messe.

— Vous voulez donc vendre n'importe quoi en échange de doublons? répartit Donop avec impatience. Je crois bien que, moyennant trente pièces d'argent, vous surpasseriez Judas! Que penserait, de telle attitude, votre Saint Jacques?

— Le Très Saint Jacques est au ciel, tandis que je suis obligé de végéter sur cette terre, répondit en soupirant le bossu. « Je vous dirai, Señor, — et l'Alcalde, ici présent, pourra vous le confirmer, — que ce n'était guère facile, dans cette maison, de gagner une croûte de pain à partager avec ma fille.

— Vous êtes noble, Don Ramon, dit Donop, en colère. Où est donc votre honnêteté? Que faites-vous de votre honneur?

— Jeune gentilhomme, répondit Don Ramon, laissez-moi vous dire ceci: Si la guerre dure plus longtemps, notre honnêteté sera entachée et notre honneur terni.

De l'autre côté, le colonel venait de donner le signal de la dislocation. Je l'entendais qui disait :

— Eglofstein! Faites rassembler les hommes à huit heures. Jusqu'à neuf heures, exercice de paquetage des mulets; après, ils pourront se mettre en quête de foin et de paille pour les écuries. Je veux qu'à dix heures un landau m'attende à la porte de cette maison!

Claquant des talons, Eglofstein salua.

— Et maintenant, chacun chez soi! Une fois rendu, un couple de fagots dans le poêle, un verre de vin chaud et la couverture par dessus les oreilles. Hein!

Après avoir pris congé, nous descendîmes les marches de l'escalier. Brockendorf restait planté devant la maison et s'entêtait à ne vouloir point bouger.

— Il faut que je retourne, disait-il. J'attendrai jusqu'à ce que le colonel soit sorti. Il faut que je grimpe là-haut la voir, car j'ai quelque chose de très important à lui dire.

— Allons! viens donc avec nous, espèce de toqué, souffla Eglofstein, car le colonel, s'il te voit, sortira de ses gonds.

— Zut! Nous sommes arrivés trop tard. Oh! qu'elle est belle! Ses cheveux ressemblent bien à ceux de Françoise-Marie, dit Donop d'un ton plaintif.

Et nous poursuivions notre chemin, à contre-cœur et dépités. Seul, Eglofstein, l'air joyeux, fredonnait.

— Pauvres petits bébés! dit-il enfin, alors que nous étions éloignés de la maison de Don Ramon de la portée d'un pistolet. « Bougres d'ânes, soyez heureux! Voilà notre colonel qui possède une nouvelle femme! Si, comme il le croit, elle ressemble si bien à la première, bon sang! Comment la gardera-t-il pour lui tout seul?

Nous nous étions arrêtés pour nous regarder, et chacun de nous avait les mêmes pensées.

— C'est bien vrai, dit Donop. Avez-vous vu de quels yeux m'a caressé La Monjita quand j'ai pris congé d'elle?

— Moi aussi, s'écria Brockendorf. Elle me regardait de temps à autre, comme pour me dire... Il ne savait plus quoi et se mit à bâiller en se retournant pour lancer un dernier regard amoureux vers la fenêtre de La Monjita.

— Elle ne possède rien de plus qu'un visage délicieux et une belle prestance, dit Donop. Je ne crois pas qu'elle puisse se montrer désobligeante quand elle saura que j'ai huit thalers « Caroline » cousus dans le col de mon uniforme.

— Vive notre colonel! Il a une nouvelle femme! cria Eglofstein. Sans tarder, nous allons revivre la bonne vie d'autrefois *in floribus et in amonibus*, n'est-ce pas, Donop?

Nous nous serrâmes les mains, chacun de nous caressant l'espoir de faire, le premier, la conquête de La Monjita; puis, à travers l'épaisse couche de neige, on regagna son cantonnement respectif.

Je restai longtemps éveillé, car Günther, qui partageait, cette nuit-là, ma chambre, était demeuré devant la glace et, comme un mauvais acteur sur la scène, il faisait des gestes pour étudier la manière dont il devrait se servir lorsqu'il s'adresserait à La Monjita, en parlant espagnol :

— Monjita adorée! Dieu te garde! Mon cœur est à vos pieds, Señorita!

(A suivre).

Ballade des Noms Bas-Bretons

Par Mathilde DELAPORTE

Dans sa dynastie antique et barbare,
Qu'il ait un blason ou conduise un soc,
Noble ou paysan, comme une tiare,
Porte son nom dur: Lossouarn, Budoc,
Guichaoua, Le Voule'h, Ronarc'h, Guennelloc...
Mais cette âpreté tout à coup se mue
En sons tout chantants de grâce inconnue:
Kerdreil, Gwenaél, Rozenn, Kerillis,
D'on ne sait quel fonds de tendresse issue,
Aux noms caressants d'iris et de lis.

Et les lieux bâtis portent un nom rare,
Bourg, ville ou château: Penmarc'h, Tréméoc,
A les prononcer le gosier s'effare:
Tourc'h, Guilligomarc'h, Ploumanac'h, Kercroc,
Plougoubu, Pluguffan, Quinerc'h, Kermoroc:
Mais doux comme un chant de palombe émue,
Tourterelle entre des corbeaux venue,
Ces mots: Sibiril, Arzell, Lannilis
Fuient, cantique frais, sur la lande nue,
Aux noms caressants d'iris et de lis.

La nature ainsi que l'homme se pare
De farouches noms en ec'h, oulc'h et oc;
Ils ne feraient point des airs pour guitare,
Grève, mont, ruisseau, lande, coteau, roc...
Mais quel chant de brise en eue s'insinue
Qui tout cœur breton jusqu'au fond remue:
L'Isolé, l'Ellé, Rhuys, Diouris,
En musique douce, en gamme ingénue,
Aux noms caressants d'iris et de lis.

Envoi

Princesse Bretagne à l'âme têtue,
Si ta Langue était par le Temps vaincue
Tes durs noms toujours marqueraient tes fils,
Et ta race encor serait reconnue
Aux noms caressants d'iris et de lis.

Quintin.

La Visite des Morts

Par Henry DE LA GUICHARDIÈRE

De Profundis clamavi...

Croyez-moi, chers amis, n'ouvrez plus, au matin,
La porte du manoir quand tout sommeille encore.
Il vous semblait pourtant que les doigts de l'aurore
Venaient vous éveiller de leur appel sonore
Et gai, comme le chant d'un espiègle lutin!
Croyez-moi, chers amis, n'ouvrez plus le matin
La porte des vivants, quand tout sommeille encore.

Vous avez soulevé la pierre des tombeaux
D'où sortait en pleurant le cortège des âmes.
Insectes, flèches d'or; brises, rayons et flammes:
Oui, tout cela n'était que mensonges infâmes
Pour tromper votre espoir en des étés trop beaux.
Vous avez soulevé la pierre des tombeaux
D'où sortait en pleurant le cortège des âmes.

Pendant que vous dormiez, que d'autres avaient froid
Sous le lincol herbu de votre cimetière,
Vos chers Morts n'ont pas eu la plénitude entière
De Dieu, Maître d'amour, de paix et de lumière;
Dans leur lit de granit ils sont trop à l'étroit.
Pendant que vous dormiez, que d'autres avaient froid
Sous le lincol herbu de votre cimetière.

Bien avant qu'éveillés ne chantent les oiseaux,
Ils accourent en foule à la maison connue.
Leur amour les conduit vers la sombre avenue
Qu'ils animaient jadis; et leur cohorte nue
Frissonne sous le vent des pins et des bouleaux.
Bien avant qu'éveillés ne chantent les oiseaux,
Ils accourent en foule à la maison connue.

C'est papa, c'est maman; les frères et les sœurs,
Une femme adorée, une autre mère exquise.
Dans l'aube ils sont venus vous faire une surprise
Triste, immensément triste; à cette heure encor grise
Où le soleil lutine et recueille les fleurs.
C'est papa, c'est maman; les frères et les sœurs,
Une femme adorée, une autre mère exquise.

« Nous sommes revenus vers toi, mon doux petit,
« Transis par tous les froids, brûlés du Purgatoire,
« Pour implorer ton aide en notre Nuit si noire
« Et ta prière, afin que nous voyions la gloire
« De Jésus, notre joie et suprême appétit.
« Nous sommes revenus vers toi, mon doux petit,
« Transis par tous les froids, brûlés du Purgatoire.

« Nous avons faim du Christ et trop soif de tes pleurs.
« Bien-aimé, dit Maman, embrasse-moi bien vite!
« Que tes cheveux sont blancs! Vois! Que ton Père hésite
« À te bien reconnaître; on dirait que la fuite
« Des heures et des jours ne te fut que douleurs!
« Nous avons faim du Christ et trop soif de ses pleurs.
« Bien-aimé, dit Maman, embrasse-moi bien vite! »

« C'est ta mère qui parle, o mon fils bien-aimé,
« Car ton père se tait lorsque vient la souffrance.
« Il m'écoute, il me suit dans ma désespérance.
« Jadis il parcourait tous les chemins de France,
« Et ses mots s'allumaient de son œil enflammé.
« C'est ta mère qui parle, o mon fils bien-aimé,
« Car ton père se tait, lorsque vient la souffrance. »

Ah! mes amis, ouvrez vos portes à vos morts;
Ils s'en vont en pleurant leurs peines infinies.
Ils sont vents et soleils, et plantes rajeunies;
Ils résonnent en vous toutes vos harmonies;
Mes conseils étaient faux et j'avais tous les torts.
Oui, mes amis, ouvrez vos portes à vos morts,
Ils s'en vont en pleurant leurs peines infinies.

Sourires de l'aurore et renouveau des champs,
Vous n'êtes que soucis et que folles pensées.
Pour les cœurs pleins d'amour et les âmes blessées,
Qu'il est triste, mon Dieu, de vivre si longtemps!



Les Bons Gîtes

HUELGOAT (Le Fontainebleau breton)

Grand Hôtel d'Angleterre

Ouvert seulement pour la saison
de Pâques à Octobre

CLET LE BOUR, Propriétaire

Confort moderne, Belle vue sur La forêt

Grand Hôtel de France

1^{er} Prix T. C. F.
et A. C. F.

LE DIASSER, Propriétaire

Pays d'Excursions. Hôtel recommandé

CURE D'AIR

CARHAIX LE BUFFET HOTEL
DE LA GARE (Henri
PERROTTE). Grande salle pour
banquets. Chambres de voyageurs.

CARHAIX HOTEL LA TOUR
D'AUVERGNE, d'an-
cienne réputation.

MORLAIX GRAND HOTEL DE
L'EUROPE (PA-
TAULT-THOMMEREL). Tout le con-
fort. Table renommée.

NANTES CENTRAL-HOTEL
(MARTIN) 2, rue du
Gouédic.

LE FAUET TOURING-HO-
TEL DU LION
D'OR (G. PHILIPPE). Sa cuisine,
sa cave, sa tenue, au centre d'un
pays apprécié des Artistes.

LA BAULE HOTEL HERMI-
TAGE (BOILEAU,
Dir.). Le plus sélect. 300-chambres
avec salle de bain.

QUINTIN HOTEL DU COM-
MERCE ET DES
VOYAGEURS, tenu par LE JOLU ;
la bonne hostellerie tranquille.

QUIMPERLE Arrêtez-vous
chez Ch. JOR-
DAN, RESTAURATEUR-PÂTISSIER,
8, rue Savary. — Sa bonne chère
et sa cave sont fameuses.

GOURIN HOTEL DE LA CROIX
VERTE (A. BARBEY,
propriétaire). Au contrefort des
Montagnes-Noires, en pleine Basse-
Bretagne pittoresque et légendaire.

QUIMPER Chez Louis LE
BOURHIS. LE
GRAND CAFÉ DE BRETAGNE. AU

BREST HOTEL MODERNE
BRANELLEC A. & M.

CALLAC HOTEL DU CENTRE
(A. MONFORT).
Salle de bains. — Autos de louage.

CONCARNEAU RESTAU-
RANT DE
LA POSTE (Jacques BORNEY).

RENNES HOTEL DUGUES-
CLIN, PLACE DE
LA GARE. (CORDON-DESPRES).

GOUAREC Dans la Suisse
bretonne ; chasse
et pêche ; toute l'hygiène moderne
dans un pays d'une sauvagerie gran-
deur. HOTEL DU BLAVET (Madame
THOMAS).

LE FAUET MODERN-HO-
TEL DE LA
CROIX D'OR BRIANT. Tous con-
forts ; eau ; bains ; chauff. cent. ;
élect. ; salon partic. ; petites tables ;
location auto.



Avanturio ar citoian Jean Conan a Voengamp

1765-1835

Dizoloet, troet ha notennet gant Francis GOURVIL

(Kendalc'h) (1)

Pa voa tremened din ar boan deus an tol troad,
eleris ne voa chomed er batimand nemed dou: ar Honiat
rac me a voa an divesan a voa bed sortised, [a Maleavad
705 hac ehasuris ne voa nemed an dou se chomed.

Ar Honiat a voa voar e doulin o pedin Doué,
a Maleavad a voa ne amac, potremand ne voele,

a hueseac a voa dindan ar bopré hac a voa ranverset
gand ar batimand a dindanij beued.

710 Nense ne voeemb quen ne med eun den anved Jan ar Hor,
a voa toled voar eur scornen gand eun tol mor,
hac a voa trohet e vorset a distaquet dioutan,
hac a voa ru ar scornen gand ar goad a re o tivoadan.

Voar dro hugand pas ehele bean diusimb ni.
715 nac eur momed ne sese o pedin,
o houl misiricord digant an notre Done
a consolasion de vroec a de vugale.

Eun neubed gonde saf eol esavas e voes nem lared:
— « mar nefe inin anoch ar boneur da nem sovetaed,
720 groed ma gourhemenou en nan doue dam groec,
a lered deij caed sons a hanon en ne fedeno...
adieu ma hamaradet, men nem rend dar maro. »

(1) Gwelet ar rummenou 1, 2, 3, 4, 5, 6, euz ar *C'hevre Breizek*.

Aventures du citoyen Jean Conan de Guingamp

1765-1835

Retrouvées, traduites et annotées par Francis GOURVIL

(Suite) (1)

Lorsque se fut calmée la douleur consécutive au coup de
je dis qu'il n'était resté à bord que deux (hommes): Le [pied,
Coniat et Maléavat,
car j'étais le dernier qui fût sorti,
705 et j'assurai qu'il n'était resté que ces deux-là.

Le Coniat était à genoux, priant Dieu,
et Maléavat était dans son hamac, autrement dit dans [son lit,
et seize se trouvaient sous le baupré, qui furent entraînés
par le bateau et noyés sous lui...

710 Alors nous ne voyions plus qu'un nommé Jean Le Corre,
qui avait été jeté sur un glaçon par un coup de mer,
et dont les deux cuisses avaient été sectionnées et déta-
si bien que la glase était toute rouge de son sang. [chées,

Il pouvait se trouver à une vingtaine de pas de nous,
715 et pas un moment il ne s'arrêtait de prier,
demandant miséricorde à Dieu
et consolasion pour sa femme et ses enfants.

Un peu après le lever du soleil il éleva la voix pour dire:
— « Si l'un de vous avait le bonheur de se sauver,
720 qu'il présente, au nom de Dieu, mes souvenirs à ma femme,
et lui dise de penser à moi dans ses prières...
adieu, mes amis, je me rends à la mort! »

(1) Voir les N^{os} 1, 2, 3, 4, 5, 6, du *Consortium Breton*.

En em blequan eben nem losquaas er mor;
nin a laras tout: — « Doue da bardonou an ine a Jan ar
[Hor »...

725 Querquend eclevis ennan deus ma ansien camaradet
o lared din: « O Gaingan, true a meus ous da voeled,

chede te du pourb, da visag a sou coenned,
da dreit a da, divoar a voelan, partout spinalad;
mar pige eun dra benac da sevel da dreit divoar ar scor.
730 mes dar bianan, dal, que essaf voar ma chupen. [nen...

« Nes roched es quelan aboc dech dabrede,
souesed eon guenid evoeled ehoud hoas en buc,
el boto na lerou, na bragou, na toc, na boned;
ped Doue, ma amij, ma vij prest delivred. »

735 Me laras dean: « Contand on da souf poan quen mond
[deus ar bed,
en noas evoan ganed, hac en noas evin bened,
rac an notre doue hac ar voerhes Vari,
dre o madeles a rei misiricord din. »

« Mes chede eun den bened en mesc ar scorneno:
740 deus, ma tapomb anean hac espou eveto,
hac edamou dillad, ar pes a sou nesaser;
er martir ehoud, pourf ques, o hortos an amser »...

Mond a regomb on dou da dapoud anean,
a pa voa o tond guenin eleris: « sel ar pour ques Marchan. »

745 a pa bosis anean ne hourve voar ar scornen,
esavas ne saf quer vailand a ped den.

Hac en em hoarsin ehoulenas neuse:
« Penos, camaradet, aman och ijve ? »

a me gand eun ner joavus a houllis digantan:
750 « Na huij, a belech etent, levered din Marchan ? »

En courbant la tête il se laissa (glisser) dans la mer,
et nous dîmes à l'unisson: « Dieu, pardonne à l'âme de
[Jean Le Corre. »

725 Aussitôt j'entendis l'un de mes anciens
me dire: « Oh! Gaingan, j'ai pitié à te voir,

tu es tout couperosé, tout ton visage est enflé,
et je vois tes pieds et tes jambes gercés partout;
si tu avais quelque chose pour isoler tes pieds de la glace;
730 du moins, tiens, va donc debout sur mon paletot!

« Je te vois en chemise depuis hier après-midi,
et je m'étonne que tu sois encore en vie,
sans souliers ni bas, ni pantalon, ni chapeau, ni bonnet,
prie Dieu, mon ami, qu'il te délivre bientôt!... »

735 Je lui répondis: — « Je suis content de souffrir avant de
[quitter le monde:
j'étais tout nu, tout nu je serai noyé,
ainsi, Dieu et la Vierge Marie
par leur bonté me donneront miséricorde. »

— « Mais voici un noyé parmi les glaçons,
740 viens que nous l'attrapions, pour que tu puisse avoir ses
et de ses vêtements ce qui n'est nécessaire; [sabots,
tu es dans le martyre, mon pauvre, en attendant ton
[heure »...

Nous fûmes tous deux pour saisir le noyé,
et comme je l'attrais à moi, je m'écriai: « Tiens, ce
[pauvre Marchand! »

745 et quand je le déposai étendu sur le glaçon
il se leva debout, aussi dispos que personne;

et, en riant, il demanda alors:

— « Comment, camarades, vous êtes donc ici aussi ? »
Et moi, tout joyeusement, je l'interrogeai:

750 — « Mais, vous, d'où venez-vous, dites-moi donc, Mar-
[chand ? »

Ma respontas din : « Me voa em saf voar an douar pa voa
[deut da sons din,
pa goulas ar batimand ehis dar fons ganti ;
ma meus gueled Martin o tisquen dam haed...
mes pa ne bed posed em hichen evoelen evoa bened.

755 Me voele quer scler enon vel ma voelan aman ;
mes goud penos ehon bed saved, na meus qued a sons
[bremen.
Da anter nos evoach tout periset,
a creiste anter ehe breman tremened. »...

« Rentomb grason dan notre Done,
760 eunan benac a hanomb a chomou en bue.

Chetu aman eur mirac a verid bean considered :
A Gaingan a sou bed eur belder vras ebars, nin songe
[evoa beued ;
a Marchan a sou bed dousec heur er fons eb ofans,
heunan benac a hanomb a retornou da Frans.

765 Mes a pa menb pasag lib, vid tout na neomb qued ;
on bac a sou re vien, re garqued a ve gand dousec »...

Pa voa lared se, on scornen a ranas dre an nanter ;
ni songe ehemb da vean presipited en nabim eternal.

Lamad a regomb gand on bac vid echas don haed,

770 ma vige coed er mor na moamb resours a bed,

rac antoured a voamb en creis ar montanno,
huech lef da nebutan evoand tro voar dro.

A ne voeemb neb batimand a bed :
malerusamand evoamb gand ar bed abandoned.

775 Ma charge ar *Honcord* bean dent voar red guel pa voa de,
edige on honsoled a soveted mar a vue.

Il me répondit : « J'étais debout sur le sol lorsque je me
[souviens
que le bateau m'avait entraîné en coulant ;
j'ai vu Martin descendre vers moi,
mais lorsqu'il s'est posé auprès de moi, j'ai vu qu'il était
[mort.

755 Je voyais aussi clair là qu'ici ;
mais je ne me rappelle pas comment je suis revenu à la
[surface.
— « C'est à minuit que vous aviez tous disparu,
et il est maintenant midi passé!...

« Rendons grâce à Dieu,
760 quelqu'un de nous restera en vie!

Voici un miracle qui mérite d'être considéré :
Gaingan est resté longtemps dans l'eau, et nous le
[croyions noyé,
et Marchand est resté douze heures au fond, sans aucun
quelqu'un parmi nous retournera en France! [mal...

765 « Mais aurions-nous le passage libre que nous n'y retour-
[nerons pas tous,
car notre canot est trop petit et serait trop chargé avec
[douze (hommes). »
A peine cela dit, notre bloc se sépara en deux,
et nous pensions tous disparaître dans l'abîme éternel.

Nous sautâmes tous sur notre embarcation pour la main-
[tenir,

770 car si elle était tombée à l'eau nous n'avions plus de res-
[source,
entourés que nous étions de montagnes de glace
sur un rayon de six lieues au moins,

et sans aucun navire en vue ;
nous étions donc abandonnés du monde...

775 Si du moins la *Concorde* avait voulu revenir sur les lieux
[au jour,
elle nous aurait secourus et aurait sauvé plusieurs vies.

Gueled o defoa, evoaind presand pa voamb naufraged,
a dar bianan, pa voa de, etlefoand bean deut da voeled,
mar nige nem soveted tud voar ar scorneno,
780 o dige o lemed a dre divreeh ar maro.

Mes disaproued a voa o amgraterij gand Doué ;
er bla voar lerch chegond da vons an toul se,
hac evoand coled tout : biscoas den nem sovetaas...
vid omb da vean hed enon equefgond hoas eur plas.

785 Neuse equanjomb letaniou ar voerhes en galec,
ranan re on halon gand glahar ous o lared.
croc tout en non bac, dan doulin prosterneJ,
hac on doulagad trist ous an nenvou areted.

790 Men, deus ma farticulier, nelen qued coseal,
ma dairro am opose, mantred a voan gand glahar ;
ne songen qued er bed, mes en Doûe hac ar voerhes Vari,
pa songen evoa bed paresed en vision din.

Voardro pedeur eur eranas a dare on scornen,
a neuse, malerusamand, a voa bian on loden.
795 Neuse echancomb a santimand hac a ide,
na songemb davantag ne med da gol on bué.

A bepred evoamb en creis ar scorn ranfermed,
hac ehortoemb an neur da vean ecrased.
an de a voa bed charmand ; na voa qued bed eur stril avel,
800 an neol ne gairran, glas ar mor hac an ner...

Ma hamarad Jaques Arcoed a nefoa roed din echupen
da lacad en tre ma sreid hac ar scornen ;

na santen neb poan, na ne regreten den er bed,
ma spered a voa tranquil, mes ast a moa da vean delivred.

« Ils » avaient tout vu, étant présents lorsque le naufrage
[eut lieu,
et du moins, au jour, ils auraient dû veur se rendre
[compte
Si quelques hommes avaient pu se réfugier sur les glaçons ;
780 ainsi, ils les auraient arrachés aux bras de la mort.

Mais leur lâcheté fut désapprouvée par Dieu :
l'année suivante ils allèrent au fond de cet abîme-là,
et y périrent tous ; pas un seul n'en réchappa...
bien que nous y eussions été, il y trouvèrent encore une
[place !

785 Alors nous chantâmes les Litanies de la Vierge en français,
et notre cœur se fendait à les réciter,
tous accrochés à notre embarcation, prosternés à genoux.
et les yeux tristement tournés vers le Ciel.

Personnellement, il m'était impossible de parler,
790 Mes larmes m'en empêchaient, tant j'étais brisé d'émotion ;
je ne pensais plus au monde, mais à Dieu et à la Vierge
[Marie,
à l'idée que cette dernière m'était apparue en vision.

Vers quatre heures, notre bloc se fendit de nouveau,
et notre portion devint alors bien réduite.
795 Nous changeâmes alors de sentiment et d'idée,
et ne pensions plus qu'à perdre notre vie.

Et toujours nous étions encerclés dans les glaces,
attendant le moment d'être écrasés.
Le jour avait été beau ; il n'y eut pas un souffle de vent,
800 le soleil dans son plus bel éclat, bleue la mer et bleu le ciel.

Mon ami Jacques Arcoet m'avait donné son paletot
pour isoler mes pieds de la glace ;
je ne sentais aucune douleur, je ne regrettais personne au
[monde,
mon esprit était calme, mais j'avais toutefois hâte d'être
[délivré.

805 Ar sons a deue aliesan em memoar hac em spered,
a voa ar voerhes Vari a Santes Anna e mam biniged.

Pa voa gueled an neol prest da vond da gusan,
evoc laret na moamb qued eun heur da vevan,
a dre ma voe bed dif veaj tored on scornen, a bepred dre
[an nanter,

810 gand an disteran tol houl e reinquemb ol mervel.

Pa na moamb gueled en pad an de galoud en em sicour,
evoa arif ar houls guenimb da vond da fons an dour ;
ma lerjomp tout prosternin dan doulin da ganan ar *Salve*
[*Regina*,
da houl asistans an nitron Varia.

815 Doulinan a regomb tout, mes evel statuo,
a guisqued a moamb tout a lif deus ar maro ;
eunan a gomansas ar *Salve Regina*,
na biscoas eur seul den na allas respond a nean.

Ma quechomb tout, on bisag voar ar scornen,
820 evel pa vigemb lahed tout gand ar memes ten ;
me voelas eur banach goad non qued pe deus ma geno pe
[deus ma fri,
nem guean eleris : « Jesus, guerhes Vari...

Itron Varia Voilgicour, ari e ar momed,
o, itron adorab Santes Anna Voened »...
825 eun nantereur echomgomb enon vel pa vigemb maro,
neur silans considerab enem seullan darro.

(*Da heuil*).

2

805 La pensée qui me venait le plus souvent à l'esprit
était celle de la Vierge Marie et celle de Sainte Anne, sa
[mère bénie.

Comme le soleil était sur le point de se coucher,
L'on dit que nous n'avions plus une heure à vivre ;
du fait que notre glaçon s'était déjà brisé deux fois, et
[toujours par la moitié,

810 le moindre coup de houle devait nous faire périr.

Puisque de la journée nous n'avions pu nous tirer d'af-
[faire,
le moment était venu pour nous d'aller au fond de l'eau ;
nous décidâmes alors de nous mettre à genoux pour chan-
[ter le *Salve Regina*,
pour demander l'assistance de la Vierge Marie.

815 Nous nous agenouillâmes tous, mais comme des statues,
nous avions revêtu la couleur de la mort.
L'un de nous entonna le *Salve Regina*,
mais pas un seul ne put le suivre.

Nous tombâmes tous le visage sur la glace,
820 comme si un même coup de feu nous avait tués.
Je vis couler une goutte de sang de ma bouche ou de mon
[nez, je ne sais,
et en tombant, je m'écriai : — « Jésus, Vierge Marie !

— « Dame de Bon-Secours, voici le moment,
825 O Dame adorable Sainte Anne d'Auray ! »...
Nous restâmes une demi-heure ainsi, comme si nous étions
[morts,
dans un silence tragique, pleurant à chaudes larmes.

(*A suivre*).

2

EN BRO DREGER A DREUZ PARKOU

(Kendalc'h)

Gizioù, Boazioù, Skouerioù

Gant Erwan BERTHOU (Kaledvoulec'h).

Pell amzer a zo breman aboue m'eo bet rac'het ar chapel diwar he lanneg, dre urz person Tredarzek; hogen bepred, herve ar vrud, lanneg Sant Erwan ar Wirionez a vez darempredet e pad ar nozveziou tenval.

Eur vaonez koz matez e ti eur c'hoar d'am zad, a c'hoanaas kaout traou va moereb, goude maro houman, hag ober gaou, e c'hiz-se, d'an heritourien. Va mamm a zeuas da zisplega hec'h ioul fall hag evit se a dapas he falloni, ha setu va mamm gourdroutzet ganti meur a wech da veza goastet. Goastet a oe pe ne oe ket? E gwirionez an hini goz a varvas er bloa he devoa graet ar gourdroutz, goude beza ruzet eun nebeut mizion, gant eun droug dizanaf. Me va-unan goude beza bet arru mad ganti, a oa deut da veza kazet ive, ha moarvat mesket en he malloziou. E Maro arruas e kerz eur veaj graet ganin en Bro Dreger, pa oan o choum en Havr. Ar wetur-bost — ne oa ket c'hoaz a hent hou arn — a ehane e kichen hospital Landreger. Me a ziskennas eta eno gant va greg, ha kentan tra, kouls laret, a weljomp a oe Visanta — hec'h hano — lakaet a-well, maro, dirak dor dal chapel an hospital. Eun nebeut miziu, araog mervel, a oa aet da veva, war he c'houst, d'ar c'hlanv-di. Ha n'ez eo ket souezus ar c'hendigouez-man?

22. — AR YEOTEN HAG A ZIANK AN DUD

Ez oun o paonez komz diouz ar yeoten a wellaa. Beza ez eus ive eur yeoten hag a goll an dud war o hent. Awalc'h ez eo kerzout war ar yeoten-se evit koll skiant al leviadur. Anavezet am eus bet eur vreg a Bleuvian hag a oa bet o welet eur gainaraden e bourk Lanvodez, a zo tri c'hart leo diouz bourk Pleuvian. Dond a reas d'ar gaer d'ar zerr-noz. Moarvat e lakaas he zroad war ar yeoten a goll, rak hepdale e kollas hec'h hent. E pad an noz e kerzas dre ar wiaden henchou treuz a kaver etre Lan-

vodez ha Pleuvian kep gallout kavout an hent mad. En em gavout e reas koudskoude war dachen bourk Pleuvian pa zonas kloc'h an Anjelus an deiz warlerc'h-beure. Gallout a ret am c'hredi: ar wreg-ma na eve nemet laez, dour, ha kafe.

23. — AR VUGELIEN-NOZ

Beza ez eus eul lennegezh hag he deus brudet an taoliou-kroug c'hoarriet d'al lonkerien dilerc'het gant ar vugelien noz. Ar c'hornandoned a zo arru ankouezet e Bro-Dreger. Ha koulskoude anevezet awalc'h a rer o doareon. Ne laret ket n'ez eus ken a vugelien-noz, rak neuze e vezo lavaret d'ac'h mont da dremen eun nozvez da Gerhoz Kerborz. — E Kerhoz e vevas gwechall Erwan Kerhoz, kelenner Sant Erwan Helouri. — Ar vugelien noz a ra eno c'hoaz taoliou kaer alies.

E Kervel, Pleuvian, lec'h a choume va Zadiou koz ar Berthoued, a oa eur bugel-noz da amzer ar Revenzi-vras. Kemer e re evez diouz ar c'hezeg e pad an noz, kriba ha blanson o bleo a re. Neblec'h ne oa kezeg evel kezeg Kervel. Va zad koz Berthou a oa c'hoaz merer e Kervel d'ar c'houlz ma oe gwerzet traou an noblans en em zivroet. Prena e reas an domani evit ugent mil liur. Pa zistroas an divroidi, hen a zaskoras ar c'hastel hag an donarou d'ar mestrou koz evit ar priz-prena. — Sioaz, me, ar mab bian, ez eo aet ive va madou gant an estren goude brezel bras 1914, hogen n'ez eo ket bet daskoret d'in. Kollet a oa ar greun diouz an dud eefin!

24. — KENTA REDADeg KEZEG E SANT BRIEK

Va zad koz, Glaoda Verthou, a redas e Sant Briek e 1805 ar bloa ma oe graet eno ar redadeg kenta (1). Ar priz kenta ive a zereas gantan. E varc'h a oa eur pezh mare'h bras hanvet *Kanari* — d'an amzer-ze e vije c'hoarriet « Buez ar Pevar mab Emon » hag an anouñ Mauji ha Kanari a oa war an holl vuzellou. Evit ober kentrou, va zad koz en devoa staget tachou ouz e votou koat, Kanari a oa ganet e Tredarzek. Ar Prefed a c'hoantaas bale dre gaer Sant Briek kazet ouz kazet gant va moerb Mari Jann, merc'h hena trec'hour an deiz-se. Graet en devoa Glaoda-Verthou d'e varc'h lonka eur vontailhad win-ardant.

« O *Kanari*, lare va zad koz, en eur bokad d'al loen, goude, graet ac'h eus va fortun! » *Kanari* a oe gwerzet evit haras' Langonnet.

Ar berz-man en devoa troet e benn d'ar c'honèr. Mond a reas da redadegou Paris, lec'h ma oe sellet outan evel ouz eun dra ranellek. Va zad koz o deus kuitaet Kervel pell a zo hogen brudet ez eo bepred ar vereuri-ze evit he ronseed dispar.

(1) Ar redadeg-man a oe savet an 31 a viz Eost 1805. Sellet Habasque : *Notes sur le littoral des C.-du-N.* Art. II.

25. — KANNEREZED NOZ HAG ALL

Koz kastel Kervel a zo bet diskaret. Nebent a dra a van c'hoaz diouz e vogerion. Va zad a zanevelle a oa en e amzer c'hoaz eun dimezel hag a zene an noz ekichen ar chapel da astenn eun doubier wenn war al leton, evit leda warni pezion aour hag arc'hant warbere e pare al loar: evel ma laka an dud fao da zec'ha dindan bannou an heol. Hogen mar teue unan-bennak da dostaat, an dimezel hag ar skouedou a ie da get rak tal.

N'ouzoun ket hag hen a weler c'hoaz an dimezel noz e Kervel. Lavarout e rer ez eus c'hoaz dioute er c'hoz kestel hag er c'hoz manerion.

Va moereb Kato Ravet hag a oueze danevelli flour (marvet eo oajet a dremen pevar-ugent bloa) a oa ganet e Kervoda-Plevian, ha beva reaz eno beteg he dimezi. Konta' re dirazoun — me oa iaouankik neuze — a oa hepred eneo tud varo, en poan, obars gariden ar maner. Ar gariden-man a ia eus a Gervoda d'a Roc'h Morvan. Meur a hini a zispleg beza klevet huanadou e donder an toull-man, lec'h e man eneo mestron koz Kervoda o c'hortoz. Beza ez eus c'hoaz Kannerezed noz en hor maeziou. Beza ez eus unan e Prat-Kazeg, Plevian. Ne vez ket gwelet alies; beza ez eus eun all e Pont Milin en Lanvode. Pa dremenfet e kichen ar kannerezed noz, bezet didrouz ha mud; rak mar tirezet o labour, c'honi a dleo rei d'eze skoazel da véc'a ar gannaden, ha waz d'ho tivrec'h. Me am boa eur spont heuzus diouz ar Gannerezed noz pa oan bugel, ha meur a wech d'abardaez, o tont d'argaer gant va zaout, am eus redet pa dremenet tost d'ar gwaziou da ganna. Breman moarvat me va unan a ra d'eze aoun, pegwir ne gavan nepred lutin ebet war va hent e kreiz an tevala noziou.

Awechon ar spesioù noz a gemer neuz eul loen. Fanch ar Fichous ganet e Brelevenez e kichen Lanhuon, en deus danevellet dizazoun eun digouez e pelhini ne oe ket meurbet kalonek. E meureuri al Lezlaç'h en Brelevenez a vere breman ez eus pell-amzer eur vaouez hag a daole dour e laez he zaout araog mont d'hen gwerza da vare'had Lanhuon. P'arruas er bed all, an Aotrou Doue evit he c'hastiza diouz he feiz fall a varnas anezi da zistrei d'al Leslaç'h e pad kant bloa d'ober pinijen, dindan spes eur giez du vras. Kement den a dremene war hent al Leslaç'h etre eunneg eur noz, hag eun eur diouz ar heure, a weler giez. Tostaat a re al loen-man goustadik, ha mar galle en em vouta etre diouar an tremener setu-hi o vont gant ar foëltr, ar c'havaliér war he c'hein. Ar redaden a bad div eur endro d'al lec'hioù tost d'an dour.

Fanch ar Fichous goude beza kollet amzer en hostalirioù, a oa eun nozvez o tont d'ar gaer d'ar C'hrec'h Lann, dre eun hent distro pa welas a greiz-holl ar giez du dirazan. Red a oe d'ezan gaolia al loen boemus: heman hen toderosas e pad diou eur a hed bie al Leslaç'h. 'N em gaout e reas d'an divéz war

bont an Drinded, e traon ar skalier a dri c'haut-pemp-ha triguent pazen a zav da iliz Brelevenez.

En dro da Lanhuon n'en deus den ha n' en deve klevet komz diouz taro Pleuveur Bodou. Beza a oa gwechall er barrez-man eur paour kez den klavy perc'hen d'eur vuoc'h, poan dezan beva anezi. Mont a reas eun nozvez e prad eun den pinvidik hag a droc'has eur vriad yeot evit e vuoc'h. Pa oa o tont e-maez diouz ar prad, gant e vec'h, ar perc'hen a oa tont ebars. Heman hep goulenn netra a roas d'egile eur pezh taol penn-baz war e benn hag hen lazak mik. Pa varvas an den pinvidik man, an Aotrou Doue hen barnas hag a gemmas anezan en taro hag a urzas d'ezan bale bemnoz dre brad an torfed. Ac'hane ar Vléjadennou a glever bep noz. Mar tigouez d'eur fougaser bennag treuzi ar prad en noz, pa vez an taro o vléjal, raktal en em gav klozet pep dor ha pep diribin. N'e hall mont e-maez nemet d'ar Zav-heol.

E Kroaz al Lok, e Tonkedeg, a zo eur spes gwreg miret ganti an neuz a zen. Redeg a ra dalc'hat o skrijal beuzus. Houtan en he beo a oa eur Gatel-Gollet o c'helvel ar baotred el lec'h-se. Ne oa nemet-hi oc'h ober an droug. Abone he maro ne ra nemet kantreal dre eno evit huanadi ha gouela war hi fec'hejou.

26. — MOC'H MARC'BARID GOURONNEK

Kervoda a zigas d'in eur c'houn diouz ar Roc'h Morvan (Roc'h-orwan a vez distaget). Gwechall e oa eno eur feunteun, kempennet gant eur skeuden ven a Sant Mode. E kichen ar-feunteun e oa eur bel benerezh evit gwalc'hi ar vugaligou. Marc'barid Gouronnek — am beuz anavezet reiz-mad — a oa perc'hen diouz eul loden a Roc'h-orwan. Marteze ne rin ket re a vez d'h diskennidi a lavarout e oa homan eur goz tosten. Ne gavas netra well eget dilec'hia ar bel zantel ha kas anezi da graon ar moc'h evit lakaat o boued d'al loened-man.

Kement pen moc'h a zebras er bel a varvas araog e eur, Eur penmoc'h e man e eur mervel pa vez arru lard. Maro mad ha brao ar pen moc'h! Moc'h ar Roc'h-orwan a varve 'ta en o yaouankiz. Red e oe distrei ar bel zantel d'he lec'h kenta.

D eomp c'hoaz d'ar c'hornadoned ha folliked all.

27. — STROBINELLOU

Ar vugeliennoz a zo arru dibaot. Marteze e tistrofont adarre hep-dale. Tud zo hag a lar ez eo ar vugeliennoz tud keilhet pe kelec'het da laret eo strobinellet. Eun den keilhet en em gav dineuziet evit eun amzer a zo. Gallout a ra choum kousket e pad hanter kant pe kant bloa. Beza ez eus hag a zo o kousket en eur gariden bennak hag a choum beo hep dibri nag eva. Moarvat ar Vugeliennoz a zo er stad-se Beza ez eur bugale hag a baouez da greski a greiz-holl dre m'ez int keilhet. Mab Marc'barid ar Chevanton deus Plevian, a zo er stad-man Ar

bugel-ze — an den ze! — n'hen deus nemet tri droatad hanter.
Aboue an oad a seiz bloa, n'hen deus graet nemet koaza.

28. — OREZON AR BINVIDIGEZ

Eur iontr d'in, a oa oc'h ober kemwerz al lin e kaer ar Roc'h
(Roc'h Derrien) hag a reas eno eur fortun gaer, a oueze eun
orezon displeget gantan bemdeiz, hag a oa, emean, abeg e
binvidigez. Setu-hi aman warlerc'h. Siwaz! n'ez on ket bet
pinvidikaet ganti bete vremen. Me a ia — evit netra — da
leda anezi dirak ho taoulagad, lennerien, va mignoned, gant ar
spi a raio hoc'h eurvad.

Ossocro Dco Domine!
Me ho ped, o Mari! en ho kalite
A vamm hag a vere'h da Zoue,
Gwir Rouanez an holl ele
Feunteun konfort mar' zo, c'houi e.
Feunteun a garantez, karget a laouene,
Me ho ped, laouene vras,
An Aotrou Jezus am zalvas.
Gwelet ac'h eus, pa oa er Groaz,
E oa glaz an Ankou
Ha faez an aerouantou,
Me ho ped, Gwerc'hez, Itron wenn,
Mar plij ganac'h chilaou va feden,
Evel hini eun den en lies a stado;
Mar 'goun du, c'houi am gwenno.
Asanti a ran da bardoni.
Doue hag ar Werc'hez bet truez ouzin.

Pa oan antreet em liorz
Me a welas eur goulmig wenn
Hag hano Jezus war he fenn
Ha me da c'houlen diganti:
— *Koulmig wenn, pelec'h man al touzou da ziski?*
— *E liorz al Lean*
Elec'h ma zo tri o skrivan
Ha tri o o lenn
Ha tri o laret o feden,
Ha tri o telc'hel ar golou
D'an Itron Varia da laret hec'h curiou,
He mab teir gwech an de
A dremen ebou d'he gwele;
— *Va mamm, ha c'houi a gousk, pe na c'houi a chan.*
— *Va mab me ne gouskan, na mui na repozan.*
Hunvreal diouzoc'h eo a ran;
War ar groaz vinget
Me ho kwec' krusifiet
Ho koad a zo skuilhet
— *Va mamm ar wirionez ho pous hunvreet.*

Neb hen gouefe hag hen lavarfe teir gwech bemde,
Birviken tan na dour n'hen gwallfe.
Nag an Aeronant na c'houefe
Da bed eur a varefe.

Sant Yann ha Sant Lukas,
Sant Mark ha Sant Matias,
Pevar Abostol a zo bet
Pevar Abostol beniget,
Bezet en-dro d'am spered
Kouls em dihun hag em c'houked.
Bezet en pevar c'horn va gwele
'Vit na zeuio netra d'am c'hé,
Nemet a beurs Doue e veje.
Ha mar teu an Aerouant d'am zourmanti
O ma Doue roet sikour d'in.
Aotrou Sant Mikel va El mad
Laket va ine e stad vad
Ha kement hini a gar va mad.

Aotrou Sant Mikel, va El gweann.
Laket ho tierec'h em c'hero'hen
Ma' c'hin ganac'h pe deiz pe noz
Da repozi d'ar Baradoz.

Va inotr ac'h e bep bloa en perc'hirinaj da Santez Anna-
Wened ha pa veze distroet d'ar gaer, hen a zanevelle an traou
burzudusa. Eire kalz a draou all, hen a lavare a zaouline e
gazeg azalek ma lakae he zreid war zouar Santez Anna ha
kement se teir gwech. An holl hen krede.

(Da heuil).



GWERZ MENEZ SANT-MIKAEL

Mojen, gant CHARLEZ AR BRAZ, DROUIZ KERAËZ

Ton : Petra zo nevez e Ker Is ?

Da Daldir Jaffrennou.

I

Etre Sant-Mikaël ha Konk-Gall
E lec'h an aod, ez oa gwech-all
Mour a barrez eskopti Doll
Dindan ar mor deuet da goll.

En unan ar parrezioù-ze,
Hanvet Sant-Vinot, e veve,
Pell amzer zo, daou zen-nevez,
Loeiz, Madalen, el levenez.

Hen, Loeiz, a oa eur micherour
Hi, Madalen, eur plac'hik flour.
Eur plac'hik koant, mistr ha kem-
Tud euzuz, Loeiz, Madalen!

Eun dra bennag koulskoude rank
Tennalaat tal ar c'hreg yaouank,
Evel ma ra eur goummoulen
Glasder an neuv en eur dremen.

Rak bez en devoue avehou
Leun he daoulagad a zañlou,
En kuz da Loeiz, hi, beteg-en
A hed an amzer ken laouën.

Abaoue m'oant bet euzujet,
Diou weach d'oa great al lapoused,
E c'harz toën ho zi balan
Ho neizioù karget a richan.

Ha Madalen, eur mintinvez,
Var barlen Loeiz deu da azez,
Ha d'he bried neuze lavar
Ar plac'hik keaz en he glac'har :

« Na me garfe an deizioù-ma
« Kinnig d'an Intron-Varia
« Eur vouel... O Loeiz! mar am c'ha-
« Gan-en d'ar chapel e teufe,

« Dirag ar Werc'hez da zaoulin,
« Ha marteze e rofe d'hin,
« Eun deiz, mar silaou hor peden,
« Da luskellat eun aëlik gwen...

« — Bez da galon hep nec'hamant.
« Ganez ez inn, va Dousik koant... »
Emezan, o pokat d'hezi
'Tit he daoulagad da zeac'hi.

Madalen 'n em lakaz eta
Hep dale pelloc'h da vrouda,
Ha Loeiz hag hi, benn tri dervez,
Ez achont da gas d'ar Werc'hez

Eur vouel kaër, broudet moan ha
Fel er prajou talaren hanv, [skanv,
Eur vouel gwennoc'h eget na vez
An erc'h var lein Menez Arrez.

II

Da batrounez an Arvoriz,
E tigasent, hervez ar c'hiz,
Holl dud ar vro, gwall bec'herien,
Kinnigou kaër hag arc'hant gwen.

Hogen ar c'hinnig diveza
Oue gant ar Werc'hez, 'vel ne zoa
'Vit asprenn pec'hed braz ebet,
Dreist ar re all digemeret.

Hag ar Werc'hez a vinnigaz
Mennoz Madalen hag he gwaz,
Ha, fin ar bloaz, 'vitho 'r c'hleier
A zonaz drant ha skiltron en aër;

Rak an aëlik a oa deuet,
Ha Madalen, oc'h e sellet
En e havel var ar bank-Kloz
Oue 'n he c'halon ar baradoz.

Nao devez goude 'r vadiziant,
Madalen, gant he mabik koant,
En devoa hanvet Gabriel,
A gerzaz beteg ar chapel,

Lenn Sant-Vinot, disreolek,
En eun taol-kont a vae kresket
Hag a gwennaz evel al laz
Ankoumaç'het var an trebez.

Ha d'ar Werc'hez a lavaras :
« Intron-Vari, deut ouz d'ho kas
« Ar bugel ho peuz d'hin roet
« Hag am euz-me d'eoc'hui gwestlet.

D'ar heure, an heol drouk-livet
A ziskouezaz d'an dud, mantret
Gant an horroll hag an anken,
N'oa ket siouaz ar mor hepken

« Ho pedi a ran d'hen harpa
« En danjerioù euz ar bed-ma,
« Ha pa devoa e dremenvan,
« Hen sikourit, o Gwerc'hez glan »

Deut da zic'hlañn ha da gwenvi;
Ar mor ivez o kounnari
'Neur grozal deue d'ho distruj;
N'oa ken ar mor, mez an Diluj!

Hag ar bugelik a zavaz
Sul ha bemdez gwisket en glaz,
Liou binniget Intron-Arvor,
En c'houez nerzuz an ezen-vor.

Neuze redchont, kollet ho fenn,
D'an illiz da glask goudorenn.
Korkent hag hint, var an treuzou,
E' tiredaz ar gwagennou.

III

'Nabek siou tud Sant-Vinot
Pe dre ma oant holl tost d'an aod,
Lakaz Doue en he c'hounnar
O c'honfonti... Nikun ne oar.

Hag ar mor ien a astennaz
Var' nezo he lianen c'hiaz.
N'oa ken a wel, var eun dorgen,
Nemet ti Loeiz ha Madalen!

D'an ampoent-ze, e kreiz an noz,
Nosvez enkreuz hag a valloz,
An douar spontet a grenaz;
Hag ar c'hloc'h a zonaz ar glaz.

Pa erruaz an tarzioù mor,
Oc'h covenni war dreuz o dor,
Hint a bignaz war an doer
O bugelik en o c'hichen.

(Da heuil).



TRISTIDIGEZ

Gant Fanch ABGRALL

I

Pa zeu an avel da iudal
War lein ar menziou
A gomans an traou da strakal
En gwelet ar iuniou;
Nijal ra al lapoused noz
Gant an drouz strajuillet,
Kement tra a goll ar renoz,
An oll zo ankeniet.

II

Neuze 'klever o wigourat
Karrigel an Ankou,
Skrij ar maro, an huanad
Euz an droug-sperejou,
Tan a vez gwelet o strinkal
War ribl ar foziou don
Hag e touez an drubuillon fall
Ve klemm an Annon.



III

Ar c'hornandon, ar bugel-noz
Zigor o ebatou,
Hag an teuziou, hep mui gortoz
A lamm 'barz an dansou...
Krog en o dorn, me meuz klasket
Va curvad er bed-ma,
Va mestrezik koant dianket
Bremaik e vo daou vla.

IV

Kerzet am euz en eur grena
Gant aoun ha paourentez
Er pevar c'horn euz ar vva-ma
Da glask va c'harantez;
Piou a laro d'in eur wech c'hoaz,
Laro d'in he c'helo?
Arak na 'mo santet, siwaz,
Ienien ar Maro?

BOT-MEUR.



ACTUALITÉS

ALSACE ET BRETAGNE

Nos lecteurs s'attendaient évidemment à trouver dans ce Numéro, la réponse de l'honorable M. Gérard-Varet, recteur de l'Académie de Rennes, à la pétition du Gorsedd des Bardes de Bretagne, réclamant pour nous l'égalité de traitement avec l'Alsace, pour ce qui a trait à l'enseignement bilingue, que le pays recouvré vient d'obtenir de haute lutte.

M. Gérard-Varet en a référé au Ministère de l'Instruction Publique, et celui-ci lui a conseillé de garder « de Conrard le silence prudent. » Ainsi donc, une fois de plus, les Bretons se heurtent à une fin de non-recevoir, qui n'est même pas fleurie d'urbanité. Que faut-il en déduire ? D'abord, que la question de la langue bretonne n'est pas mûre pour forcer l'attention des pouvoirs publics. Pourquoi ? Parce qu'il s'est produit de ce côté-ci de la Vilaine ce phénomène sans doute unique au monde : le personnel enseignant laïque a renié son breton. Cet état d'esprit est général chez tous les instituteurs, même chez ceux dont les parents n'ont jamais su d'autre langue. En Alsace et en Langue d'Oc, il en est autrement : les maîtres d'école jettent dans la balance le poids de leur attachement au dialecte régional. Sous cette pression, les portes des Lycées et des Ecoles se sont ouvertes timidement dans le Midi, et toutes grandes dans l'Est.

Il y a plus. Alors que le « parti breton » ne s'appuie sur rien d'autre que la justice, et n'est épaulé que par les immensités vides de l'Océan, en Alsace, il y a la grande masse germanique dont les autonomistes alsaciens-lorrains reçoivent des encouragements, et qui n'est pas... sans inspirer quelque frayeur à nos dirigeants. On donne à celui qu'on craint une petite satisfaction. Quant aux Bretons, ce sont de bons bougres. Ils s'agitent, mais leur docilité est générale. Ils reconnaissent volontiers que si on les châtie bien, c'est qu'on les aime bien. Ils sont très fiers qu'on les sacre les meilleurs des sujets.

La presse régionale a cru très habile de passer sous silence la pétition de l'Académie bardique, parce que nous sommes à un moment où l'autonomisme sent le fagot.

En revanche, la voix régionaliste a trouvé de l'écho à Paris même. Le *Journal*, sans doute le plus lu des quotidiens, écrivait le 2 Octobre, sous la signature d'Olivier Guyon, commentant l'octroi du bilinguisme à l'Alsace :

« La logique et l'opportunité de cet appel (des Bretons), ne semblent pas pouvoir être discutées, si l'égalité entre les citoyens reste le principe fondamental de notre démocratie. »

Le *Journal* a placé là un « si »... dubitatif.

KERMESSE A CHATELAUDREN

La petite ville de Chateaudren est à cheval sur le pays gallo et le pays brette. Mais un Comité local bien inspiré voulut donner à la Kermesse de Bienfaisance du 25 Septembre un cachet régionaliste. Deux représentations au Patronage, pour lesquelles on refusa du monde, permirent au barde Cneff et à sa femme de mettre en valeur la langue et les airs nationaux. Ils se firent aussi applaudir, avec un groupe pont-avenois, dans la Gavotte du Sud-Cornouaille, et Gildas Jaffrenou dans le Passe-Pied des montagnards de l'Arré.

Nos félicitations à MM. Le Cuziat, Corbel, Joannard, Flaud, Belleguy, etc..., organisateurs de cette journée.

LE MUSEE DE PENMARCH

Le Musée de Penmarc'h fut officiellement inauguré le 19 août 1923. C'est un vaste hall en maçonnerie, couvert en ardoises, et éclairé de la toiture par de larges baies vitrées. Un portique est accoté contre la longère est du hall. A l'extrémité bordant la route, sont réservés les appartements du Gardien, un Laboratoire d'Analyses, et, à l'étage, une Bibliothèque et un Cabinet de Lecture. Devant la façade du Musée, sont alignés des « Lec'h » en grand nombre, dons des adhérents. Les uns sont ovoïdes, les autres sont de petits menhirs cannelés, du dessin desquels s'est inspiré l'entrepreneur Lannay pour les colonnes mémoriales de Riec-sur-Bélon. Parsemés de ci de là, sont des auges ou sarcophages de granit (*neo, laouer*), et des cuvettes de pierre (*bcol*), qu'on pourrait croire, si l'on est peu versé en préhistoire, des bénitiers.

Le Musée n'étant ouvert au public que du 1^{er} Juillet au 1^{er} Octobre, nous nous serions heurtés à une consigne rigoureuse, si nous ne nous étions fort heureusement rencontrés nez à nez devant la porte avec M. le Docteur Kermarrec, de Lander-

neau, qui venait lui aussi en visiteur, mais surtout en co-propriétaire, puisque l'éminent ethnologue est l'un des fondateurs du Musée, et vice-président de la Commission administrative des Fouilles et Travaux. Grâce au bon Docteur, le cerbère prit ses clés, et en grommelant des « gisti » intra-dentaires, nous précéda dans une rapide tournée des deux salles. Comme le Musée est fermé, les vitrines sont toutes recouvertes de housses, mais nous devinons les riches collections de haches, d'armes, de poteries, de monnaies, qu'elles renferment. Le sol des salles, qui est en ciment, est creusé de fosses profondes, qui sont des reconstitutions de tombes dolméniques, découvertes dans le Finistère. Il a fallu toute la science anatomique d'un Docteur Kermarrec pour replacer dans la disposition exacte où ils furent découverts ces ossements d'hommes, de femmes et d'enfants, dont l'âge est évalué à 3500 ans. La plupart sont du type dolichocephale, et appartiennent à une race qui habita l'Armorique avant nos ancêtres gallo-celtes. L'un des squelettes mesure 1 m. 82. On regarde aussi avec étonnement une collection de crânes de prognates blancs (type négroïde, à mentons allongés), trouvés dans des tumuli de l'âge de pierre. Plus loin, l'allée couverte du Mongau est reconstituée pierre à pierre. Voici une fontaine sacrée du temps des Gaulois, surmontée d'un petit « lec'h » mamelu. Ne dirait-on pas une de nos fontaines de Saints ? On descend par un escalier dans un souterrain : c'est encore un caveau d'une autre époque, où des cendres, des ossements, des urnes cinéraires, sont disposés avec ordre. Voici un drôle de petit cromlec'h, un cromlec'h pour korrigans...

— « Nous prévoyons la construction d'une troisième salle, nous dit M. Kermarrec. Les Savants du monde entier nous aident, et bientôt peut-être serons-nous une dépendance de la Faculté des Lettres de Rennes. C'est au dévouement et à la générosité du Commandant Bénéard, notre Président, que nous devons ce terrain, si bien placé face à la mer, dans un pays de très ancienne civilisation, où chaque champ recèle des vestiges d'un habitat des âges de la pierre et du bronze. »

Malheureusement, il n'est pas à la facilité de tout le monde d'entreprendre un pèlerinage d'été au Musée Préhistorique de Penmarc'h, situé à l'écart des grandes voies de communication. C'est sans doute un charme de plus, car on est bien payé de son déplacement par la vue de ces curieux débris qui nous incitent à la méditation sur les origines et les fins de notre race. Pensées profondes, qu'un bon déjeuner chez Moguérou replace dans le cadre réaliste du *Carpe diem*.

UNE GRANDE QUINZAINE BRETONNE, ECONOMIQUE ET ARTISTIQUE, A PARIS

Notre excellent confrère, M. Louis BEAUFRÈRE, Directeur de « *La Bretagne à Paris* », ce bel et documenté organe de liaison entre les Bretons hors de Bretagne, organise à nouveau, cette année, une sorte de Foire-Exposition dans le vaste hall du « *Petit Journal* », 61, Rue La Fayette, à Paris.

Devant le brillant succès remporté l'an dernier par sa grande Semaine Bretonne — qui eût un tel retentissement que plusieurs autres groupements provinciaux s'empressèrent de l'imiter — et sur les instances des exposants qui y firent tous de magnifiques affaires, notre confrère a décidé de prolonger pendant quinze jours son exposition, qui se tiendra au même endroit, du 26 Novembre au 11 Décembre 1927. (Y pourront prendre part tous les produits exclusivement bretons, tels que : conserves de poissons et légumes, etc..., miel, confitures, beurres et fromages enveloppés, gâteaux, galettes bretonnes, crêpes dentelles, pâtés en boîtes, berlingots, muscadet, cidre en bocks ou à la bolée, liqueurs et eaux de vie, poteries, faïences, ferronnerie d'art, produits manufacturés ou de mines, travaux originaux d'artisans, petits meubles, maroquineries, costumes, dentelles, broderies, filets, poupées, jouets, figurines, œuvres d'assistance, tourisme, syndicats d'initiative, lotissements régionaux, musique, chansons, librairies bretonnes, cartes postales, etc...), en résumé, tout ce qui est une production essentiellement bretonne. Les meubles et objets volumineux ne pourront être acceptés qu'en réduction, panneaux ou photographies.

Une place importante sera réservée, dans une galerie spéciale, aux œuvres des artistes, peintres, sculpteurs, graveurs, décorateurs et architectes. La vente sera autorisée.

Cette manifestation économique et artistique a pour but de faire connaître au public parisien et aux étrangers, dans un des quartiers les plus fréquentés du Centre de Paris, les divers produits de notre Bretagne.

De grandes fêtes organisées par notre confrère et une large publicité dans toute la Presse et par T. S. F. contribueront à attirer à la Grande Quinzaine Bretonne une affluente considérable de visiteurs.

Pour tous renseignements, écrire sans tarder à : M. Louis BEAUFRÈRE, Directeur de « *La Bretagne à Paris* », 37, Boulevard Edgar-Quinet, Paris (14^e).

UNE GRANDE ARTISTE FRANCO-CANADIENNE

Nous apprenons avec plaisir que notre abonnée, M^{lle} Jeanne Rolland, la grande artiste canadienne, amie de Botrel, vient d'être reçue à la Comédie-Française. M^{lle} Rolland — qui a déve-

loppé l'art français à Québec, — s'est créé une grande réputation à Paris comme professeur d'élocution. Elle a fait preuve aussi de hautes qualités de tragédienne, dans *Polycacte*, *La Fille de Roland*, et les auteurs classiques. Bretonne de cœur, M^{lle} J. Rolland représentera dignement le Canada à la Maison de Molière.

LA SITUATION EN IRLANDE

Les Extrémistes ayant accepté de prêter serment de loyauté à Georges V pour siéger au Dail, il a fallu faire de nouvelles élections.

Par 76 voix contre 70, M. Cosgrave a été réélu Président de l'Etat Libre. Il a formé comme suit son ministère :

Vice-Présidence, Finances, P. T. T., M. Blythe; Défense Nationale, M. Desmond Fitzgerald; Education, M. O'Sullivan; Industrie, Commerce, Affaires Etrangères, M. Mac Gilligan; Agriculture, M. Hogan; Justice, M. Kennedy; Pêcheries, M. Lynch; Gouvernement local et Hygiène, le général Mulcahy.

UN BEL EXEMPLE DE SOLIDARITE

La Fédération des Bretons de Touraine, que préside le D^r Jean Perquis (de Merdrignac), Ovate, vient de voter une importante subvention au Gorsedd, pour être affectée au soulagement des membres nécessiteux.

Le Trésorier a aussitôt adressé une partie de ce don au ménage d'un vieux druide, dont la situation est précaire; une subvention a été donnée à un barde père de famille nombreuse; une autre à la Veuve d'un barde-ouvrier, qui a à sa charge une orpheline et des ascendants.

Toutes précisions seront fournies à l'Assemblée privée de 1928.

FOIRE-EXPOSITION DE MORLAIX

A l'occasion de la Foire-Haute, une Exposition a été organisée sur le Poullet, et a réuni un grand nombre de stands, parmi lesquels nous avons remarqué ceux de la Maison Th. Guyomar'h, de Morlaix, avec ses Ardoises d'Angers, ses revêtements décoratifs *Giffa*, ses lavabos, ses aspirateurs pour cheminées, etc.; de la Maison Bouché, avec ses approvisionnements de fleurs et graines; des carrelages de la Maison Géréec, de Saint-Martin-des-Champs; des constructions métalliques Troa-dec et Bécam; des Agglomérés du Val-Rouge près Morlaix; de

la Carrosserie Morvan frères; du Mobilier Guézennec et Bellec; des Machines Agricoles Savary, de Quimperlé; des Automobiles Donnet, par le Garage Central de Brest, etc...

LA FOIRE DES POMMES A VITRE

Sur l'initiative de M. Jean Choleau, une Foire-Exposition de la Pomme et de tous ses produits a eu lieu à Vitré, du 12 au 17 Octobre.

Cette Exposition vient à son heure, car depuis quelques années, l'industrie cidricole se trouve compromise par un développement considérable de la consommation du vin. De plus en plus demandé, le vin a renchéri, et les prétentions des viticulteurs sont devenues invraisemblables. L'effort du Comité Vitréen aura une heureuse répercussion, à condition que des mesures législatives soient prises contre le mouillage. Notre Revue les exposera le mois prochain.



Tud iaouank, mar karet ho pro estr evid dre gomz, dibabet da wreg unan a vrezonago, pe' tramant ar lez a varvo en ho ti.

BIBLIOGRAPHIE

PAR TALDIR

Dernier Echelon

Par Edouard DECROUX. — Un volume in-8 couronne. Franco: 12 fr., chez Eugène Figuière, éditeur, 17, Rue Campagne-Première, à Paris, et 72, Rue Van-Artevelde, à Bruxelles.

Le livre de M. Edouard Decroux est en quelque sorte le résumé de son expérience. Une longue vie passée à s'instruire par l'observation et l'étude lui a permis de faire profiter ses lecteurs de sages leçons. Il leur donne la manière de vivre mieux matériellement, et d'augmenter la somme de leurs connaissances afin d'atteindre à plus de perfection.

Ce livre est donc utile, plus encore en ce moment où les hommes, inquiets de la tournure que prend l'histoire, tentent d'approfondir les problèmes sociaux dont ils sont les victimes.

Brises de Mer

Poésies, par EZENN MOR. — Editions Les Passereaux, à Villeneuve-Saint-Georges (S.-et-O.). — Prix: 8 fr., chez l'Auteur, au Relecq Kerhuon (Finistère).

Qui a dit que les Poètes ne se recrutaient que parmi les hommes nourris de littérature et généralement dépourvus de sens pratique? Si cela fut vrai du temps où les Muses se chargeaient d'entretenir leurs amis, ou au Grand Siècle, ou à l'époque du Romantisme et de la Vie de Bohème, il en est autrement aujourd'hui, et s'il en faut un exemple, je ne saurais mieux choisir que celui de l'Ingénieur Mécanicien Principal de la Marine, François Monot, qui entre deux descentes aux chaufferies d'un croiseur, crayonnait des vers, ma foi fort académiques et d'une touche très classique, et, ce qui n'est pas commun, des vers qui contiennent des idées et des sentiments. Ne va-t-il pas jusqu'à poétiser sa Chaudière? Oyez-le chanter la Machine Monstrueuse:

*Au flanc des lourds vaisseaux sommeille la Machine,
Cylindres et tiroirs boulonnés aux bâtis;
Par le moyen de l'arbre actionnant les outils
La moderne géante en un coin se confine;
Ses volants au plus près avec la mise en train
Assurent le départ quand se détend le frein.*

M. François Monot, qui a vécu la vie au long-cours, a des accents sincères pour peindre *Le Marin en Permission*; il sait décrire avec enthousiasme *Le Soir sous les Tropiques*.

*Débordant sur le ciel, la nuit bleue étoilée
Appelle la détente où naissent les désirs,
Où tout s'anime enfin au souffle des zéphirs,
Confondant le soupir et la plainte exhalée
Des flots sur le rivage et des feuilles des bois,
N'en fait qu'une musique aux innombrables voix.*

Parfaite aussi la *Lettre du Chauffeur*, qui apprend au Mékong la mort de sa femme. Mais j'avoue moins aimer les scènes dialoguées de *Tristan et Iscull*.

Tel quel, le recueil *Brisées de Mer* de « Ezenn Mor » peut figurer dignement parmi le grand florilège auquel ont apporté leur contribution tant d'Officiers de Marine.

Marie-Madeleine

Par Edouard ROMILLY. — Un volume, 192 pages: 10 francs, chez Figuière, éditeur, 17, Rue Campagne-Première, Paris.

Edouard Romilly, le célèbre auteur des *Amants de Cléopâtre*, poursuivant l'étude des grands sujets historiques, a choisi en Marie-Madeleine de Magdala la plus séduisante héroïne. Quelle existence plus émouvante que celle de cette pécheresse dont toute l'histoire tient en ces mots: *elle aima!* Avec quel art Edouard Romilly nous restitue cette légende, avec quelle grâce littéraire il raconte la vie de la Magdaléenne, depuis le jour où, compagne de Salomé, fille d'Hérode, pour échapper au cauchemar de la tête de Baptiste, tranchée par ordre du Tétrarque, elle s'enfuit en Tibériade à l'appel mystérieux de Jésus, jusqu'à l'heure où, avec le groupe de Béthanie, elle aborda sur la terre provençale, gagna la vie aurélienne et se retira au faite d'un mont comme son divin Maître, dans une grotte, et, pendant soixante années, pria.

Œuvre rythmée, harmonieuse, elle contient toute la silencieuse énigme de la femme et de l'amour, et exigeait pour cela même, de son auteur, de fortes qualités de cœur et d'esprit: celui-ci les a dispensés avec une rare adresse et une parfaite élégance.

Bonne Sœur des Chemins

Roman, par Florian LE ROY. — Librairie Valois, 7, Place du Panthéon, Paris. — 10 Francs.

M. Florian Le Roy est un jeune écrivain de Pléneuf, près de Saint-Brieuc. Il est Gallo-Breton, et s'en fait honneur. Son livre est dédié à sa race de « Haute-Bretagne ». Et c'est bien

une race à part, en effet, que celle qui habite les pays de Lamballe, Dinan, Loudéac, Josselin. Elle n'a rien, ou presque, de commun avec la race brette, et guère avec la race des marches de Rennes. Le paysan gallo est un type beaucoup moins ouvert que le bretonnant.

Il est finaud, bonhomme, fermé aux étrangers; il est niais et routinier. Il faudrait lui communiquer l'idéal celtique qu'il a perdu, pour qu'il s'élève, comme son voisin bretonnant, jusqu'aux cimes poétiques. Son patois est indigent, et lui interdit une exacte connaissance du français. Il continue à le maintenir isolé entre les Bretonnants et les vrais Français, de telle sorte qu'il s'est formé une mentalité très curieuse, que des observateurs attentifs comme Adolphe Orain, de Rennes; Paul Sébillot, de Dinan; et Joseph Berthier, de Ploërmel, ont étudiée et décrite dans leurs livres. Sur leurs traces marche M. Florian Le Roy.

En un style séduisant, émaillé d'expressions patoises, il nous narre la simple vie d'Azeline Vautier, vieille fille du bourg, qui est « Tertiaire de Jésus et Marie », ce qu'on nomme en pays gallo, une « Bonne Sœur de chemin », ou une « Bonne Sœur trotteine. »

La pauvre femme devient la victime de son méchant neveu Mathau Caillibotte, auquel elle a donné son bien et qui aspire à la voir trépasser. Les personnages secondaires du roman sont bien dans la note du terroir: le juge de Paix Mérivet, et son ami le recteur Ricard, « qui perdait tous les dimanches les trois quarts de sa prise sur le chignon de la vieille Anne Danot, qui, pour sa surdité, avait acheté une place au plus près de la chaire. »

Autour de cette grosse question de l'héritage d'une vieille, qui tant préoccupe les campagnards avaricieux, sont brossés des dialogues villageois, des propos de lavoirs, de prétoire et de marchés fort amusants, des tableaux de paysanneries colorés, qui remplacent avantageusement ici cette intrigue dramatique et souvent sanglante que se réservent les romans à la Ponson du Terrail.



Eur c'hazeten Vrezonek penn-da-benn a zo, mann med unan : BREIZ. — 12 Lur. — Renner : Y. AR MOAL, Koadou Gwen-gamp.

Notre Carnet Mondain

NAISSANCES

De Saint-Nazaire, Joël, Marie-Thérèse, et Gildas BERNARD-NOUVEAU ont la joie de vous faire part de la naissance de leur petite sœur MARIE-ANNICK.

Digemer mad!

MARIAGES

En l'église de Squiffiec, a été célébré le mariage de M. Joachim DARSEL, répétiteur d'internat, fils de M. DARSEL, huissier à Lanvollon, avec Mademoiselle Odile NORMAND, fille de M. le Chef de Gare de Squiffiec.

En l'église de Lababan, en Pouldreuzic, M. le Docteur Jean CORNIC, de Plonévez-Porzay, Médecin à Douarnenez, a épousé Mademoiselle Marie-Anne HÉNAFF, fille du Conseiller général, Maire de Pouldreuzic.

En l'église de Carhaix, a été bénie l'union de M. Marcel LAURENT, Négociant à Lorient, avec Mademoiselle Renée BARON, fille de Madame et de M. Pierre BARON, Pharmacien à Carhaix.

En l'église de Rosporden, M. Armand GEOFFROY, fils de M. et de M^{me} GEOFFROY, Fabricants de Conserves, à Carhaix, a épousé Mademoiselle Marie PICARD, fille de M. et M^{me} PICARD, Agriculteurs à Rosporden.

Gwella gour'hemennou!

NECROLOGIE

En son manoir de Coat-Duc, en Kergloff, est décédé, à l'âge de 56 ans, M. Ernest CHARBONNIER de Sireuil, Trésorier du Groupe Finistérien d'Etudes préhistoriques, l'un des fondateurs du Musée Archéologique de Penmarc'h.

Savant modeste et d'un jugement très sûr dans toutes les questions intéressant l'antiquité gallo-romaine, d'une grande aménité de caractère, M. CHARBONNIER sera vivement regretté à Quimper, où il habitait la plupart du temps.

A Madame CHARBONNIER, née de Bellaing, et à ses enfants, nos bien sincères condoléances.

Douc da bardono'n Anaon!

QUESTIONS & RÉPONSES

Nous ouvrons avec ce numéro, — et pour répondre au désir qui nous a été exprimé par d'anciens lecteurs du Fureteur Breton, — une rubrique particulièrement faite pour les chercheurs, et ceux qu'intéressent les curiosités de notre pays. Nous accueillerons toutes les questions qui seront posées à la sagacité de nos Abonnés par des personnes désireuses de connaître le pourquoi de bien des choses inexplicables ou oubliées.

Nous respecterons l'anonymat de nos correspondants bénévoles, s'ils désirent le conserver. Nous publierons les Réponses aux Questions à mesure qu'elles nous arriveront.

Q. 1. — En passant par Laniscat, pendant l'excursion du Congrès de l'U. R. B., nous avons pu admirer dans l'antique et superbe église de cette paroisse, une « Roue de Fortune », suspendue au mur au-dessus de la chaire à prêcher. Pourrait-on m'expliquer l'origine et la signification de ces roues dites de fortune, et quelle vertu leur attribuent les croyants lorsqu'ils viennent les faire tourner ?

FURCHER.

Q. 2. — Les biographes qui ont tenté de jeter quelque lumière sur la vie d'Olivier Souvestre, le barde révolutionnaire, auteur de la Chanson de *Ker-Is*, ont prétendu qu'il était mort à l'hôpital de Paris des suites d'une blessure à la tête que lui valut la balle d'un Versaillais, en 1871. Or, il paraît que ce mort se portait encore bien vers 1880, mais qu'assagi sans doute, il se faisait oublier.

Quelque lecteur pourrait-il me renseigner ?

FANCH.

Q. 3. — Quel est l'auteur de *Son ar Pillaouer* ?

R. S.





Causerie Financière

Par LE GONIDECK

De nombreux faits encourageants assurent à la cote une tendance satisfaisante sans cependant que les promesses de hausse se réalisent comme on l'espérait. Il y a du va et vient, des alternatives de fermeté et de lourdeur qui déconcertent quelque peu l'opérateur et déroutent le porteur de titres.

Aussi les capitalistes qui disposent de grosses disponibilités hésitent-ils encore à s'engager. Il faut reconnaître d'ailleurs que beaucoup de valeurs n'offrent, aux cours actuellement pratiqués, qu'un attrait assez mince. On se dit que les résultats de l'exercice en cours, qui seront connus l'an prochain, ne seront pas très brillants et que les dividendes répartis accuseront, pour beaucoup d'affaires, des diminutions peut-être assez sensibles. Le poids de la Fiscalité aidant, le net-perçu fera ressortir des taux de capitalisation qui n'auront rien de séduisant.

Pendant certains boursiers disent que la stabilisation attendue et désirée interviendra peu après les élections et que les entreprises dotées d'un statut monétaire définitif pourront aller franchement de l'avant. D'où recrudescence de l'activité industrielle et commerciale, et perspectives nouvelles qui éclipseront les effets fâcheux que pourra avoir la réduction momentanée de certaines répartitions.

Perspectives nouvelles au point de vue économique et même au point de vue politique. Pourquoi ? Parce que la stabilisation n'est possible que dans une atmosphère de sagesse politique, sans quoi elle ne « tiendrait » pas. Quelle que soit la majorité qui triomphera et qui fera la stabilisation, elle devra donc se montrer raisonnable... C'est un nouveau facteur de bonne tenue de la cote. Tel est le raisonnement des optimistes. Il faut reconnaître qu'il est assez solidement charpenté.

Les valeurs internationales tour à tour demandées puis réalisées sont, pour la plupart, en progrès sur leurs cours du mois dernier. Les valeurs françaises ont été hésitantes. Certaines d'entre elles, comme le *Platine*, les titres d'affaires de *Produits Chimiques* ont fait l'objet de demandes suivies.

Le comptant demeure excellent. C'est lui qui finalement donne le ton à la Bourse. Il continue à se porter sur les valeurs qui paraissent offrir des perspectives assez larges d'avenir (*Valeurs minières, coloniales, de soie artificielle*, etc.), mais il

— 1179 —

opère avec discernement. Le temps où l'on pouvait acheter n'importe quelle valeur d'un groupe et être assuré de la voir progresser parce qu'une ou deux vedettes de ce compartiment sont recherchées, est passé.

En ce qui concerne les titres qui intéressent la Bretagne, on peut dire qu'ils continuent à montrer de bonnes dispositions. Leur marché s'élargit. D'ailleurs la division en cinquièmes des actions *Kaolins du Finistère* a redonné à ce titre une élasticité qui permet d'augurer d'une nouvelle étape de hausse, dès que les petits remous inévitables qui accompagnent généralement une pareille opération auront pris fin. La valeur est en train de se reclasser; elle ne saurait tarder à saluer par un nouveau mouvement en avant les perspectives de développement de l'affaire que nos lecteurs connaissent bien.

Précisément, le mois prochain, le premier des grands fours des *Céramiques de Cornouailles* va être mis à feu. Il fournira par jour plus de vingt mille briques qui sont dès à présent vendues. Cette fabrication, outre qu'elle fournira de substantiels profits à la Société des *Céramiques*, apportera aux *Kaolins du Finistère* un intéressant contingent de recettes, puisque les *Céramiques* recevront une redevance par tonne de terre employée.

En ce qui concerne les *Céramiques de Cornouailles*, les majorations de gré à gré sur les actions se poursuivent dans notre région, et les acheteurs sont plus nombreux que les vendeurs qui escomptent à juste titre un gros succès industriel et sa répercussion sur le cours des actions.

L'action *Forces Motrices de FELLÉ* qui se négocie au marché libre de la Bourse de Paris, se maintient aisément au-dessus de 720 grâce à un courant de transactions animé.

Par ailleurs, on sait dans nos parages que les efforts du « *Consortium Breton* » en ce qui concerne les *Chaux et Ciments du Poher* et les *Conserves du Léon* se poursuivent avec succès, et on sait que les animateurs ne s'arrêteront pas en si beau chemin.

Une banque de Rennes mène actuellement une campagne contre les affaires industrielles du « *Consortium Breton* ».

La raison en est simple.

Cette Maison estime que rien ne doit se passer en Bretagne en dehors de son contrôle.

Or, nous lui échappons, d'où son indignation que personne de bien informé n'a prise au sérieux.

N. D. L. R.

Le Gérant : Gaston FERCHAT.

MAUMÉJEAN FRES

(S. A. Capital : 1.000.000)

VITRAUX

et

Mosaïques d'Art

PARIS

6 & 6 BIS, RUE BEZOUT, (14^e)

GRAND PRIX

EXPOSITION DES ARTS
DÉCORATIFS, PARIS, 1925,
ET
DANS D'AUTRES EXPOSITIONS
INTERNATIONALES

Quelques Références :

Paris et ses environs :

Basilique Notre-Dame des
Victoires, Eglise St-Domi-
nique, Cinéma St-Paul Cha-
pelle Notre-Dame du Salut
rue Bayard, Chapelle Sainte
Thérèse de l'Enfant Jésus à
Auteuil, Chapelle de la Mission
espagnole, Chapelle du Bon
Pasteur à Charenton, Eglise
Saints Pierre et Paul, Cour-
bevoie.

Eure :

Eglises de Gasny, Etré-
pagny, Le Tremblay.

Le Havre :

Chapelle des Carmélites.

Finistère :

Chapelle de Plougasnou.

Morbihan :

Eglise de Le Palais (Belle-
Ile-en-Mer).

Mayenne :

Eglise de La Dorée.

Ecosse :

Eglise St-Thomas à Keith.

JE PASSERAI MON CIEL A FAIRE DU BIEN SURLA TERRE
JE PERAI TOMBER UNE FEUILLE DE ROSE

Représentant pour la Loire-Inférieure : M. CHAPEAU, 8, rue Mathelin-Bodier, NANTES

Horticulture-Pépinières

Création de Parcs, Jardins,
- Roseraies et Vergers -

Etablissements Horticoles Le Chesnais-Le Berre
Maison fondée en 1860

MAROTTE-NÉDÉLEC

SUCCESSION

8, rue du Parc,
41, rue de Kerfeunteun

QUIMPER

Téléphone 33

Arbres fruitiers et forestiers
Décorations florales
Gerbes et Corbeilles
pour Mariages et Cérémonies

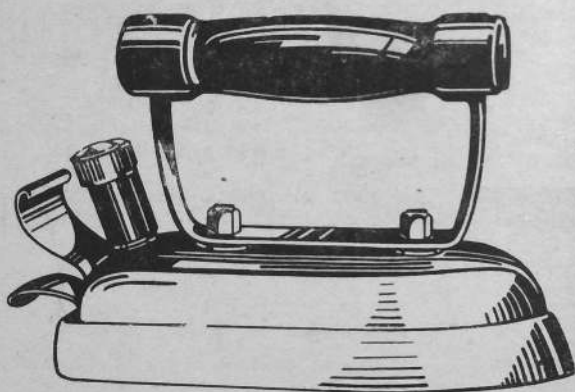


APRY

LIQUEUR D'ABRICOT

MARIE BRIZARD

GRAMMONT



Le Fer à repasser Ménage

"THERMOWATT"

c'est la meilleure marque

EXIGEZ-LA DE VOTRE ÉLECTRICIEN

Fabrication **GRAMMONT**

8, Quai de Richebourg :-: NANTES

TOUT CE QUI CONCERNE LA MIROITERIE
Etablissements LANDRESSE et Fils

Boulevard de la Liberté, RENNES - Téléphone 21.69

GLACES POUR MEUBLES
- GLACES ENCADRÉES -

Installations de Magasins
Glaces pour devantures
Vitrines, étages, etc., etc.
PARE-BRISE
et GLACES d'AUTOS
Fabrique
d'Enseignes
lumineuses



Produits
spéciaux
de
ST-GOBAIN

EQUIPES ET AUTOS POUR LA POSE ET LA LIVRAISON DANS TOUTE LA REGION

Nos prix comprennent tous risques de transport et de pose

T. - S. - F.

sans antennes, tous concerts européens en Haut-Parleur
par radio-modulateur

DUORETET - LEMOUZY - RADIOLA

PRIX ET RENSEIGNEMENTS SUR DEMANDE

J. CORNOU, Ateliers du Flamand, QUIMPERLÉ



ETIENNE CORRE

51 à 59 Rue de la Vierge **BREST** Téléphone : 5-56 et 7-30

Fournitures Industrielles

Organes de Transmissions

ÉLECTRICITÉ

Lampes, Fils, Moteurs et tout Accessoire

Matériaux de Construction - Ardoises d'Angers

Dépositaire de la Société Française « L'ÉVERITE »
Ses plaques ondulées, ses panneaux, ses ardoises

CHAUX et CEMENTS

PRODUITS DE TOUTE PREMIÈRE QUALITÉ

Théophile GUYOMARC'H

4, Quai de Léon - MORLAIX

Téléphone : 0-77 - R. C. 570

La machine à écrire « JAPY »

Est la meilleure, la plus souple, la moins chère,
elle est française, elle est garantie

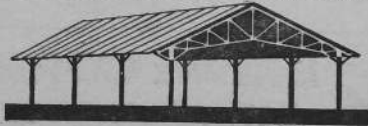
Demandez renseignements à

THE WEST DACTYLO AGENCY

E. LE BOULC'H, 117, Rue de Siam - BREST

Téléphone : 1-78 - R. C. Brest : 4957

HANGARS METALLIQUES
CONSTRUITS EN GRANDE SÉRIE
POUR TOUS USAGES, INDUSTRIELS ET AGRICOLES



A. REMÈRE

INGENIEUR CONSTRUCTEUR (A&M)

5 Rue St-Maurille-ANGERS

RENSEIGNEMENTS & DEVIS GRATUITS SUR DEMANDE

AFFICHAGE et PEINTURES MURALES sur emplacements réservés

Insertions dans les journaux et revues
— Impressions en tous genres —

PUBLICITÉ CHOBLET

Square de la Tour d'Auvergne - BREST

Téléphone 5-87 — R. C. N° 54

Devis et Répartition
de Budgets de Publicité

Calendriers, Glaces
Crayons, Maroquinerie

FOURNITURES DE TOUS ARTICLES RÉCLAME

Grand Crémant doré

(DE NEUVILLE)

ANJOU MOUSSEUX, EXTRA CUVÉE

En vente à

200 fr. la caisse de **25** bouteilles

(logé franco de port et de régie, toutes gares)

Maison **JAFFRÉNOU**, Vins en Gros, CARHAIX (Finistère)

ARCHITECTES PROPRIÉTAIRES HOTELIERS

qui voulez réaliser une économie sérieuse
— adressez-vous —
directement pour vos

TAPIS

au dépôt de fabriques

LAGNEAU & BASTE

17, Rue Saint-Marc
PARIS

Téléph. : Louvre 09-84

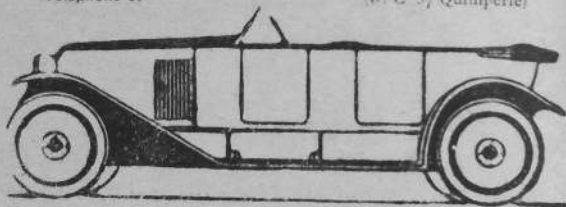
R. C. Seine : 222.746

COMMISSION EXPORTATION

Devis et Prix sans engagements

— Nombreuses références

AGENCE DIRECTE RENAULT
Jérôme TRÉGUIER
 Garage Central à QUIMPERLÉ (Finistère)
 Téléphone 37 (B. C. 37 Quimperlé)



Automobiles de tourisme de 6 à 40 cv.
 en toutes carrosseries

Camionnettes et Camions de toutes forces
 de 300 kilos à 10 tonnes de charge utile

Tracteurs routiers - Tracteurs agricoles
 Tracteurs sur rails

S'adresser à la Maison Jérôme TRÉGUIER à Quimperlé.

Matériel complet de T. S. F.

Installations de Postes récepteurs avec garantie de
 bon fonctionnement

Auditions tous les Jours au Magasin,

Rue de la Mairie à QUIMPERLÉ

S'y adresser pour Devis et Conditions



DE *Bon Ton* POUR LA VILLE

Idéale POUR LE TOURISME

La **III** ch.

Peugeot

6 PLACES 4 FREINS

4 VITESSES



MANUFACTURE

DE

Chaussons & Sabots Raphia

à Fourrure Laine ou Lapin
Articles d'Été et d'Hiver

LA DUCHESSE-ANNE

(Marque Déposée)

ATELIERS : 8, Rue Leuriau, QUIMPERLÉ (Finistère)

*An Duhez Anna oa ganthi
Pa vije 'c'h ober tro an li
Boutou plouz doublbet penn da benn
Gan' kroc'hen tom eur c'hadik wenn.*

(Leor an Histor Goz).

J.-L. MOURGUE

Ingenieur Constructeur A & M PARIS THERMOPHORE THERMIQUE PARIS
18, Faubourg du Temple (XI^e) PARIS TELEPHONE: MENILMONTANT 61-62

met ses Services

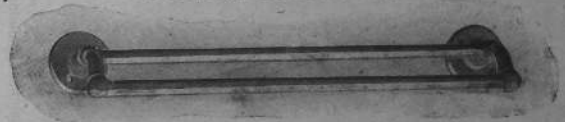
A VOTRE DISPOSITION

POUR

L'ETUDE, L'AVANT-PROJET
LA REDACTION DU PROGRAMME
OU DU CAHIER DES CHARGES
LE CONTROLE ET LES ESSAIS
DE VOTRE APPAREILLAGE THERMIQUE :
CHAUDIÈRES
MOTEURS à VAPEUR ou à EXPLOSION
SÉCHOIRS, ETUVES, FOURS, etc.

CONSOLE ÉMAILLÉE ou PEINTE

avec porte-serviette mobile



EXIGEZ de vos INSTALLATEURS

*Les Garnitures Sanitaires émaillées inoxydables
au bord de la Mer :*

PORTE-SERVIETTE, PORTE-ÉPONGE, PORTE-SAVON, etc...

de L'ABELLE MÉCANIQUE

20, Faubourg du Temple - PARIS (XI^e)

FRANÇOIS TREBAOL, INGÉNIEUR A. & M.

LA 7 C. V.



Garage Central - BREST
H. FÉVRIER, DU RUSQUEC et C^{ie}

COTE DE LA BOURSE ET DE LA BANQUE

Ancienne COTE VIDAL

55^e Année

Le Numéro : 0.40 Centimes

*Journal Politique, Economique et
Financier paraissant après Bourse,
donnant tous les jours la cote complète
des valeurs et toutes les Informations
financières.*

Administration :

1 et 3, Place de la Bourse - PARIS (2^e)

Entreprise Générale de Parcs & Jardins

Etablissements LIZE Frères, O. M. A.

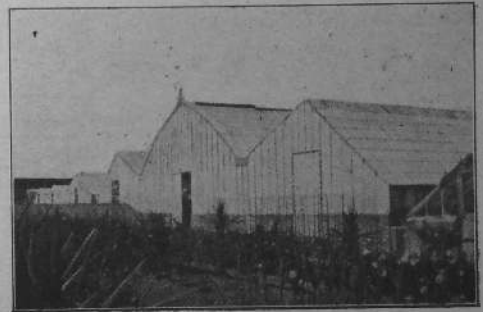
Horticulteurs Paysagistes

3, Rue Racine et 115, Rue des Hauts-Pavés

NANTES

Téléphone 16-64

Plantes de Serres et d'Ornement
Vanneries Artistiques - Pépinières
Arbres fruitiers, forestiers, d'ornement
: : : Conifères et Rosiers : : :



NOS SERRES

NOS SERRES

: Plantes pour haies et bois :
Installation et Chauffage de Serres

*Desirez-vous faire exécuter ou transformer un parc,
une pièce d'eau, un jardin de style, un tennis,
un verger ?*

DEMANDEZ-NOUS UN DEVIS

*Il vous sera envoyé sans frais, après avoir été étudié sur
place par l'un des chefs de la maison.*

"Southern Railway Co"

SAINT-MALO A LONDRES
par SOUTHAMPTON

ST-MALO A BATH, BRISTOL
et PAYS DE GALLES

SAINT-MALO AUX MIDLANDS
et aux HIGHLANDS

SAINT-MALO A DUBLIN
par SOUTHAMPTON, LONDRES
CHESTER, HOLYHEAD

La voie la plus directe de Grande en Petite Bretagne, par les paquebots de Luxe **Princesse Ena, Dinard, St-Briac.**

Départs supplémentaires fréquents pour Marchandises.

Southampton offre des facilités sans rivales pour la manutention rapide de toutes marchandises.

PRIX DES BILLETS

| | |
|--|---------|
| Saint-Malo, Londres et retour 1 ^{re} | 98 s. 9 |
| 1 ^{re} vapeur, 3 ^e fer et retour | 92 s. 8 |
| 2 ^e vapeur, 3 ^e fer | 64 s. 8 |
| Saint-Malo, Southampton et retour, 1 ^{re} | 71 s. 1 |
| Saint-Malo, Southampton et retour, 2 ^e | 51 s. 1 |

Pour tous renseignements et horaires s'adresser à M. P. B. HAMON, Agent transitaire, SAINT-MALO (Ile-et-Vilaine).



Fabricants de Cidre

pour vous procurer des

Pommes d'Origine certaine
de Riec, Clohars et Fouesnant

Marchands de Cidre

pour avoir des

CIDRES EN GROS

des Meilleurs Crus de Cornouailles

Adressez-vous à

Louis CADORET Fils

RIEC-sur-BELON

FINISTÈRE

La Chaumière Bretonne

« TI SOUL KERNE »

RIEC-SUR-BELON

(Cornouaille)

M^{lle} Louise FEREC, Gérante

Séjour rêvé des Touristes

à 4 kilomètres de l'Océan

20 chambres — Salle de bains
Table d'hôte

Arrangements pour familles
Salle de Fêtes

Grand parc de repos de 15 hectares

AUDITIONS DE T. S. F.

On y combat la vie chère,
Et on y fait bonne chère.

Ama d'ar gernez rer brezel,
Gant rei dan dud leiz o skudel

